

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DU BOS

ANTONE TCHÉKHOV
LE
JOUR DE FÊTE

Traduit du russe par DENIS ROCHE

(Seule traduction autorisée par l'auteur)

Avec un portrait hors texte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

8^e édition

*L'édition originale de ces œuvres complètes
est tirée sur papier de fil.*

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ANTONE TCHÉKHOV

TOME IX

LE JOUR DE FÊTE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES COMPLÈTES D'ANTONE TCHÉKHOV

TRADUITES DU RUSSE PAR DENIS ROCHE

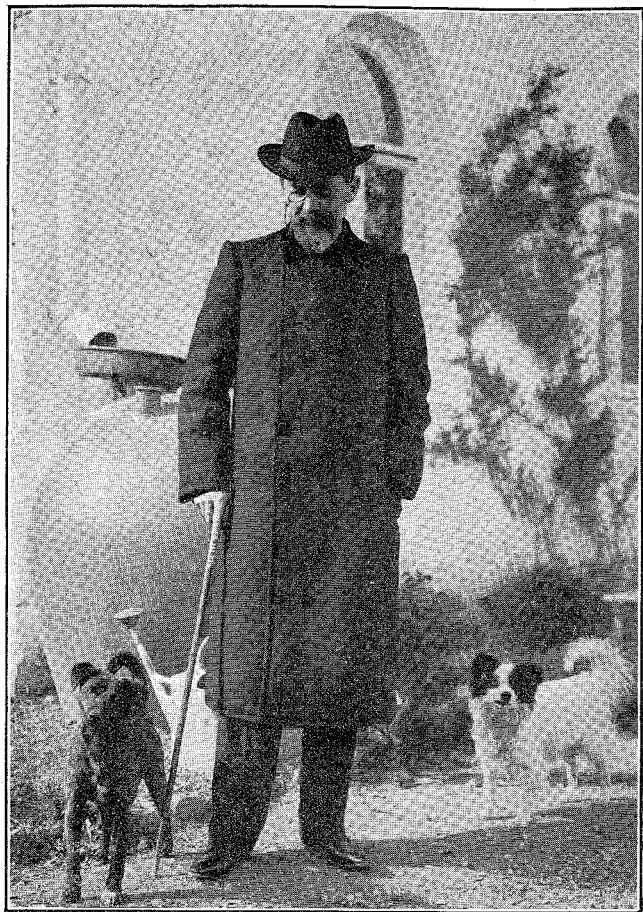
(Seule traduction autorisée par l'auteur)

- *I. Salle 6.
- *II. Les Moujiks.
- *III. Une banale histoire.
- *IV. Ma Femme.
- *V. Trois ans.
- *VI. Ma Vie (*Histoire d'un provincial*).
- VII. Le Moine noir.
- VIII. Le Duel.
- *IX. Le Jour de fête.
- *X. La Steppe.
- *XI. Récit d'un inconnu.
- XII. Voisins.
- XIII. Un Cas de pratique médicale.
- *XIV, *XV, *XVI. Théâtre. I. II, III.
- XVII, XVIII, XIX. Correspondance. I, II, III.
- XX. Carnets de notes. — Documents biographiques et critiques. — Index.

Les volumes précédés d'un astérisque sont en vente (Juillet 1926).

Les autres seront publiés sans interruption, à raison de trois ou quatre par année.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1926.



ANTONE TCHÉKHOV

avec ses chiens *Iode* ou *Brome* et *Kahtânka*
(Ialta, 1901.)

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DU BOÛ

ANTONE TCHÉKHOV

LE
JOUR DE FÊTE

TRADUIT DU RUSSE PAR DENIS ROCHE

(Seule traduction autorisée par l'auteur)

Avec un portrait hors texte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6°

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

LE JOUR DE FÊTE

I

Après le dîner d'anniversaire avec ses huit plats et ses interminables conversations, la femme de celui que l'on fêtait, Olga Mikhaïlovna, s'en alla au jardin.

L'obligation de sourire et de parler sans répit, le bruit de la vaisselle, la stupidité des domestiques, les longs intervalles du service, et le corset qu'elle avait mis pour dissimuler sa grossesse, l'avaient fatiguée à l'extrême. Elle voulait s'éloigner de chez elle, s'asseoir à l'ombre et se reposer, en pensant à l'enfant qu'elle devait avoir dans deux mois.

Ces idées lui venaient habituellement lorsqu'elle prenait une petite allée à gauche de l'allée principale. Là, à l'ombre épaisse des pruniers et des cerisiers, les branches mortes lui effleuraient les épaules et le cou, une toile d'araignée lui couvrait la figure et, dans ses pensées, se levait l'image du petit être, au sexe indéterminé, aux traits vagues. Et peu à peu il lui semblait que ce n'était pas la toile d'araignée qui lui chatouillait doucement le visage et le cou, mais ce petit être.

Puis, lorsqu'au bout de l'étroite allée on rencontrait une légère claire-voie et derrière elle, des

ruches ventruës, couvertes de tuiles ; lorsque l'air immobile, stagnant, commençait à sentir le foin, le miel et que l'on entendait le bourdonnement paisible des abeilles, le petit être s'emparait tout à fait d'Olga Mikhâïlovna. Elle s'asseyait sur un petit banc, près d'une hutte de branchages et se mettait à penser.

Cette fois aussi elle arriva au banc, s'assit et se mit à penser. Mais, dans son imagination, au lieu du petit être, se dressaient les grandes personnes qu'elle venait de quitter. Elle était très tourmentée d'avoir abandonné ses invités, et elle se rappela qu'au repas, son mari Piôtre Dmîtritch, et son oncle Nicolai Nicolâitch, avaient discuté sur le jury, la presse et l'instruction féminine.

Son mari discutait comme d'habitude pour faire parade devant ses invités de ses opinions conservatrices, et surtout pour être d'un avis différent de son oncle, qu'il n'aimait pas. Son oncle le contredisait et s'attachait à chacune de ses paroles pour montrer aux invités que lui, son bon oncle, malgré ses cinquante-neuf ans, gardait encore une juvénile fraîcheur d'âme et la liberté de l'esprit.

Et à la fin du repas, Olga Mikhâïlovna elle-même, n'y tenant plus, s'était mise à défendre maladroitement les hautes études féminines, non pas parce que ces études avaient besoin d'être défendues, mais, simplement, parce qu'elle voulait picoter son mari, qui, à son sens, était injuste.

Cette controverse fatiguait les invités, mais pourtant ils trouvaient tous nécessaire d'y prendre

part et de parler beaucoup, bien qu'aucun n'eût rien à faire ni avec le jury ni avec l'instruction féminine...

Ôlga Mikhâïlovna restait assise près de la claire-voie. Le soleil était caché sous les nuages ; les arbres et l'atmosphère s'attristaient, comme quand il va pleuvoir ; mais cependant il faisait chaud et lourd. Sous les arbres, le foin, fauché la veille de la Saint-Pierre, n'était pas encore rentré ; il gisait en désordre, lugubre, jaspé de fleurs fanées, exhalant une odeur forte et fade. Tout respirait le calme. Par delà la claire-voie s'entendait le bourdonnement monotone des abeilles...

Tout à coup des voix et des pas retentirent. Quelqu'un, par la petite allée, venait vers les ruches.

— Comme il fait lourd ! dit une voix de femme. Croyez-vous qu'il pleuve ?

— Il pleuvra, ma charmante, mais pas avant la nuit, répondit d'un ton alangui une voix d'homme qu'Ôlga connaissait bien. Il tombera une bonne pluie.

Ôlga Mikhâïlovna décida que, si elle avait le temps de se cacher dans la hutte, on ne la verrait pas, et que l'on passerait devant elle sans qu'elle eût besoin de parler ni de sourire avec effort. Elle releva sa robe, se courba et entra dans la hutte. Tout de suite un air chaud, étouffant comme de la vapeur, baigna son visage, son cou et ses mains. N'eussent été la lourde chaleur et une odeur confinée de pain de seigle, de fenouil et de sarments

qui coupait la respiration, on aurait parfaitement pu, au crépuscule, se mettre là à l'abri des invités et penser au petit être ; on y était bien et en paix.

— Quel joli coin ! dit la voix féminine ; asseyons-nous un peu ici, Piôtre Dmîtritch.

Olga Mikhâïlovna se mit à regarder entre deux branches. Elle vit son mari et une invitée, Lioubotchka Schoeller, jeune fille de dix-sept ans ne venant que de sortir de l'Institut (1). Piôtre Dmîtritch, le chapeau en arrière, alangui et appesanti pour avoir beaucoup bu pendant le repas, marchait mollement autour de la claire-voie, rassemblant du foin en tas avec son pied. Lioubotchka, rose de chaleur, jolie comme toujours, suivait, les mains croisées derrière le dos, les mouvements lourds du grand et beau Piôtre Dmîtritch.

Olga Mikhâïlovna savait que son mari plaisait aux femmes et n'aimait pas à le voir en leur compagnie. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que Piôtre Dmîtritch rassemblât paresseusement du foin pour s'asseoir avec Lioubotchka et parler de vétilles avec elle ; il n'y avait rien d'extraordinaire non plus à ce que la jolie Lioubotchka le regardât avec douceur : toutefois Olga Mikhâïlovna ressentit du dépit contre son mari, et de la crainte et du plaisir en même temps de pouvoir tout entendre.

— Asseyez-vous, mon adorable, dit Piôtre Dmî-

(1) Établissement d'instruction pour les jeunes filles nobles. (Tr.)

tritch, se laissant tomber sur le foin et s'étirant. Allons, racontez-moi quelque chose.

— Parbleu oui ! Si je vous raconte quelque chose vous vous endormirez tout de suite.

— M'endormir ! *Allah kérim !* puis-je m'endormir quand de si jolis yeux me regardent ?

Dans les paroles de son mari et dans le fait d'être étendu devant la jeune fille, le chapeau sur la tête, il n'y avait rien d'extraordinaire ; les femmes gâtaient Piôtre Dmîtritch ; il savait qu'il leur plaisait et avait adopté, dans sa tenue avec elles, une façon particulière, qui, de l'avis de tout le monde, lui allait à merveille ; néanmoins Ôlga Mikhâilovna fut jalouse.

— Dites-moi, demanda Lioubotchka après un peu de silence, est-il vrai que vous ayez eu, comme on le dit, maille à partir avec la justice ?

— Moi ? Oui, c'est vrai... Je suis compté comme un malfaiteur, ma charmante !

— Mais pourquoi ?

— Pour rien... comme ça... principalement pour la politique, dit Piôtre Dmîtritch en bâillant. La lutte de la gauche et de la droite. Je suis un obscurantiste et un rétrograde. J'ai osé employer dans un papier officiel une expression offensante pour des Gladstone aussi infaillibles que notre juge de paix, Kouzma Grigoriévitch Vostriâkov, et Vladimir Pâvlovitch Vladimirov.

Piôtre Dmîtritch bâilla une seconde fois et continua :

— Et il existe chez nous cet ordre établi que

nous pouvons mal parler du soleil, de la lune, de ce que nous voudrions, mais Dieu nous garde de toucher aux libéraux ! Dieu nous en préserve ! Le libéral est comme ce mauvais champignon sec, qui, si on le touche du doigt, vous couvre de poussière.

— Que vous est-il arrivé ?

— Rien de particulier. Tout le hourvari est venu d'une bêtise. Un vague instituteur, falote personnalité sortant de la prêtraille, adresse à Vostriâkov une plainte contre le cabaratier, l'accusant de l'avoir insulté en paroles et en actes dans un lieu public. Il apparaît en tout que le cabaretier et que l'instituteur étaient tous deux ivres comme des savetiers, et s'étaient également mal conduits. S'il y eut insulte, elle fut réciproque. Vostriâkov aurait dû les mettre tous les deux à l'amende pour infraction à la paix publique, et les envoyer dos à dos ; rien de plus. Mais chez nous, comment cela se passe-t-il ? Chez nous, on met toujours en avant, non pas l'individu ni le fait, mais la raison sociale et l'étiquette. Un instituteur, quelque gredin qu'il soit, a toujours raison parce qu'il est instituteur ; un cabaretier a toujours tort, parce qu'il est cabaretier et capable de tout pour s'enrichir. Vostriâkov condamne le cabaretier à la prison ; celui-ci fait appel. L'assemblée des juges de paix confirme pompeusement le jugement de Vostriâkov. Moi, j'opine pour le contraire... Je me suis un peu échauffé... Et c'est tout.

Piôtre Dmîtritch parlait posément, d'un air détaché, mais, en fait, le jugement à intervenir

l'inquiétait beaucoup. Sa femme se rappelait que, revenu de la néfaste assemblée, il avait de toutes ses forces essayé de cacher à ses proches combien la chose lui était pénible et combien il était mécontent de lui-même. Intelligent, il ne pouvait pas ne pas sentir que, dans l'expression de son opinion, il était allé trop loin, et il lui avait fallu beaucoup mentir pour cacher ce sentiment-là à lui-même et aux autres. Que de paroles pour rien, que de grogneries, que de faux airs de rire de ce qui ne prêtait pas à rire !... Ayant appris qu'on le traduisait en justice, il se sentit abattu tout à coup, perdit courage et se mit à mal dormir. Il restait plus que d'habitude près de la fenêtre, tambourinant sur les vitres. Et il avait honte de reconnaître devant sa femme que tout cela lui était pénible ; et elle en concevait du dépit.

— On dit que vous êtes allé au gouvernement de Poltâva ? demanda Lioubotchka.

— Oui, j'en suis revenu avant-hier, répondit Piôtre Dmitritch.

— Je parie que l'on doit y être bien ?

— Bien. Même très bien. Il faut dire que j'y suis arrivé juste pour la fauchaison, et c'est, en Ukraine, le moment le plus poétique. Nous avons, ici, une grande maison, un grand jardin ; il y a beaucoup de monde, beaucoup de mouvement, en sorte qu'on ne remarque pas que l'on fauche ; ici, tout passe inaperçu. Là-bas, au contraire, j'ai trente arpents de prés d'un tenant. A quelque fenêtre que vous soyez, vous voyez, de partout,

des faucheurs. On fauche dans la prairie ; on fauche dans le jardin ; il n'y a pas d'invités, pas de mouvement, en sorte que, malgré soi, on ne voit, on n'entend, on ne sent que fauchaison. Dehors et dans la maison, on sent le foin ; de l'aube au crépuscule, les faux résonnent. Le pays des Khokhols, au total, est un pays charmant (1). Croyez-moi, quand je buvais l'eau des puits à grue, quand j'avalais aux relais juifs une affreuse vodka, quand arrivaient à moi, dans les calmes soirées, les sons du violon petit-russien et du tambourin, une pensée fascinante me prenait : me confiner dans ma ferme et y demeurer jusqu'à la fin de mes jours, loin des sessions, loin des conversations réfléchies, des femmes qui philosophent, et des longs repas...

Piôtre Dmîtritch ne mentait pas. La vie lui était lourde et il voulait, en effet, souffler un peu. Il ne s'en était allé au gouvernement de Poltava que pour ne plus voir son bureau, ses domestiques, ses connaissances, et tout ce qui pouvait lui rappeler ses fautes et son amour-propre blessé.

Lioubotchka se leva tout à coup et remua les bras avec effroi.

— Oh ! s'écria-t-elle, une abeille ! une abeille ! Elle va me piquer !

— Quelle idée ? mais non ! fit Piôtre Dmîtritch. Comme vous êtes peureuse !

(1) « *Khokhlanndia* », mot plaisant, forgé avec le surnom populaire des Petits-Russiens qui habitent l'Ukraine (Tr..)

— Non, non, non ! cria Lioubotchka en s'éloignant vite, et regardant de tous côtés si elle voyait l'abeille.

Piôtre Dmîtritch la suivait et la regardait avec attendrissement et tristesse. Il songeait sans doute à sa femme, à la solitude et, qui sait, peut-être à la façon confortable et douce dont il vivrait si sa femme était cette jeune fille pure et fraîche, non pervertie par les cours supérieurs, et pas enceinte...

Quand les voix et les pas se furent tus, Olga Mikhaïlovna sortit de la hutte et revint à la maison. Elle avait envie de pleurer. Elle était à présent fortement jalouse de son mari. Elle comprenait que Piôtre Dmîtritch fût fatigué, fût mécontent de soi, et qu'il eût honte ; et quand on a honte, on se cache tout d'abord des siens, et on est sincère avec les étrangers. Elle comprenait aussi que Lioubotchka était moins dangereuse que toutes ces femmes qui buvaient maintenant du café à la maison ; mais, au demeurant, tout lui était incompréhensible, tout la terrifiait, et il lui semblait que Piôtre Dmîtritch ne lui appartenait qu'à demi...

— Il n'a pas le droit de faire ça ! murmurait-elle, cherchant à justifier sa jalousie et le dépit qu'elle ressentait à l'égard de son mari ; il n'en a aucun droit... Je vais le lui dire à l'instant !

Elle résolut de rejoindre immédiatement Piôtre Dmîtritch et de lui dire tout : à savoir qu'il était mal, infiniment mal qu'il plût aux autres femmes et

qu'il recherchât cela comme la manne céleste... Il était injuste et malhonnête qu'il donnât aux autres ce qui appartenait de droit à sa femme ; injuste et malhonnête qu'il lui cachât son âme et sa conscience pour s'en ouvrir au premier joli minois venu... Quel mal lui avait-elle fait ? En quoi était-elle coupable?... Enfin il y avait longtemps que son mensonge l'ennuyait. Il posait continuellement, coquetait, disait ce qu'il ne pensait pas, s'efforçait de paraître différent de ce qu'il était et de ce qu'il devrait être.

A quoi bon ce mensonge ? Convient-il à un homme comme il faut ? S'il ment, il s'outrage lui-même et ceux à qui il ment, et ne fait aucun cas de ce qu'il dit. Ne comprend-il pas que s'il coquette et fait des manières à la barre du tribunal ou à dîner ; que s'il ne parle des prérogatives du pouvoir que pour dépiter son oncle ; ne comprend-il pas que, par là même, il ne fait nul cas du tribunal, ni de lui-même, non plus que de tous ceux qui l'écoutent et le voient ?

Arrivée à la grande allée, Olga Mikhâïlovna fit mine d'être sortie pour donner des ordres. Sous la véranda, les hommes buvaient des liqueurs et mangeaient des fruits. L'un d'eux, le juge d'instruction, vieux gros bonhomme, beau parleur et facétieux, contait sans doute une anecdote scabreuse, car, apercevant la maîtresse de maison, il mit tout à coup la main sur ses lèvres grasses, arrondit les yeux et se ramassa sur lui-même. Olga Mikhâïlovna n'aimait pas les fonctionnaires du dis-

trict. Leurs femmes, cérémonieuses et guindées, leurs cancans, leurs nombreuses visites et courses par vaux et par monts, leurs flatteries envers son mari qu'ils détestaient tous, lui déplaisaient. Maintenant qu'ils buvaient, après avoir bien mangé, et ne se disposaient pas à partir, elle sentait que leurs présences l'accablaient jusqu'à l'angoisse; mais, pour paraître aimable, elle sourit affablement au juge d'instruction, lui faisant du doigt un signe de menace.

Elle traversa en souriant le salon et la salle à manger, comme si elle allait commander quelque chose. « Dieu veuille que personne ne m'arrête! » pensait-elle. Mais elle se contraignit elle-même à s'arrêter au milieu de la salle à manger pour écouter, par courtoisie, un jeune homme qui jouait du piano. Après être restée une minute, elle lui cria : « Bravo, bravo, *monsieur Georges!* » (1). Et l'ayant applaudi deux fois, elle passa plus loin.

Elle trouva son mari dans son bureau. Assis à sa table de travail, il pensait à quelque chose. Il avait une figure grave, pensive, l'air mal à l'aise. Ce n'était plus le Piôtre Dmîtritch qui discutait pendant le repas, et que les invités connaissaient bien, c'était un autre homme, fatigué, mécontent de lui-même, que, seule, sa femme connaissait. Il était apparemment entré dans son bureau pour y prendre des cigarettes; devant lui se trouvait son étui rempli. Une de ses mains était dans le

(1) En français. (Tr.)

tiroir de sa table. Il s'était immobilisé dans ce mouvement-là.

Ôlga Mikhâïlovna eut pitié de lui. Il lui était clair comme le jour que cet homme souffrait, ne trouvait pas ce qu'il lui fallait ; peut-être luttait-il avec lui-même. Ôlga s'approcha sans lui parler. Voulant lui montrer qu'elle ne se souvenait pas de la discussion survenue à table et n'était plus fâchée, elle ferma l'étui à cigarettes et le glissa dans la poche de veston de son mari.

« Que lui dire ? pensa-t-elle. Je vais lui dire que le mensonge est comme une forêt ; plus on s'y enfonce, plus il est difficile d'en sortir. Je vais lui dire : « Tu es déjà pris par ton faux rôle et as été « trop loin ; tu as désobligé des gens qui te sont « attachés et ne t'ont fait aucun mal. Va t'excuser « auprès d'eux, raille-toi toi-même et tu te sentiras mieux. Mais si tu veux de la tranquillité et « de la solitude, partons ensemble d'ici. »

Rencontrant les yeux de sa femme, Piôtre Dmîtritch donna tout à coup à ses traits l'expression indifférente et un peu moqueuse qu'il avait pendant le repas et au jardin ; il bâilla et se leva.

— Il est cinq heures passées, dit-il en regardant sa montre ; si nos hôtes sont miséricordieux et partent à onze, nous avons encore cinq heures à attendre ; c'est gai, il n'y a pas à dire !

Et, sifflotant, il sortit lentement de son pas ferme, habituel. On l'entendit s'éloigner posément. Il traversa le salon, rit posément de quelque chose et dit : « Bra-o, bra-o ! » au jeune homme

qui jouait du piano. Ses pas bientôt ne s'entendirent plus ; il était probablement passé au jardin.

Et ce ne fut plus de la jalousie ni du dépit que ressentit Olga Mikhâïlovna, ce fut une véritable haine pour sa démarche, son rire faux et sa voix. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda dans le jardin.

Piôtre Dmitritch marchait dans l'allée. Une main dans une de ses poches, faisant de l'autre claquer ses doigts, la tête légèrement rejetée en arrière, il marchait d'un pas assuré, en se dandinant, l'air très satisfait de lui, de son repas, de sa digestion, et de la nature qui l'entourait...

Dans l'allée, survinrent deux lycéens, les fils d'une propriétaire, Mme Tchijévski, qui ne venaient que d'arriver avec leur précepteur, étudiant en veston blanc, au pantalon très étroit. Parvenus auprès de Piôtre Dmitritch, les enfants et l'étudiant s'arrêtèrent, et lui souhaitèrent sans doute une bonne fête. Avec un joli mouvement d'épaules, il tapota les joues des enfants et tendit négligemment la main à l'étudiant, sans le regarder. L'étudiant s'extasia sans doute sur le beau temps, comparé à celui de Pétersbourg ; car Piôtre Dmitritch dit d'une voix forte et d'un ton où il ne semblait pas parler à un invité, mais à un huissier ou à un témoin :

— Quoi donc ? Il fait froid chez vous à Pétersbourg ? Et ici, mon ami, c'est la salubrité de l'air et l'abondance des fruits de la terre. Hein ? Quoi ?

Et mettant une main dans sa poche et faisant

claquer les doigts de l'autre main, il s'éloigna. Tant qu'il n'eut pas disparu derrière des noisetiers, Olga Mikhâïlovna regarda sa nuque, sans comprendre d'où pouvait venir chez cet homme de trente-quatre ans cette allure assurée de général. D'où lui venait ce pas grave et beau? D'où venait, dans sa voix, cette vibration de chef? D'où tous ces « quoi donc? », « mais oui, monsieur », et ces « mon ami »?

Olga Mikhâïlovna se rappela que, les premiers mois de son mariage, pour ne pas s'ennuyer seule à la maison, elle allait en ville lors des sessions où, parfois, Piôtre Dmîtritch présidait, à la place de son parrain à elle, le comte Alexey Pétrôvitch. Au fauteuil présidentiel, revêtu de son uniforme, la chaîne à la poitrine, son mari changeait du tout au tout. Ses gestes étaient majestueux, sa voix tonnait, et c'était des « quoi donc? », des « mais oui, monsieur! » et un ton négligent... Tout l'habituel, l'humain, le propre, ce qu'Olga Mikhâïlovna avait coutume de voir en lui à la maison, disparaissait dans la majesté; et, dans le fauteuil, ce n'était pas Piôtre Dmîtritch qui était assis, mais un autre homme, que tous appelaient « monsieur le président ».

La conscience d'être l'autorité l'empêchait de tenir en place. Il cherchait l'occasion d'agiter la sonnette, de regarder sévèrement le public, de crier... D'où lui venaient tout à coup sa myopie et sa surdité, lorsqu'il se mettait soudain à mal voir et à mal entendre, lorsqu'il se fronçait le sourcil

d'un air majestueux, exigeant que l'on parlât plus fort et que l'on s'approchât plus près de la barre? Du haut de sa grandeur, il distinguait mal les gens et les voix, et il semblait que si Ôlga Mikhâïlovna elle-même se fût, à ce moment-là, approchée de lui, il lui aurait crié à elle aussi : « Quel est votre nom? »

Il tutoyait les paysans témoins ; il criait si fort que l'on entendait sa voix jusque dans la rue ; et, avec les avocats, il se tenait d'une façon impossible. Si un avoué devait parler, Piôtre Dmîtritch s'asseyait de côté, clignait les yeux, regardait le plafond, voulant montrer par là qu'il n'y avait dans l'affaire nul besoin d'un avoué, qu'il n'en admettait pas la présence et qu'il ne l'écoutait pas. Si un homme d'affaires, mal vêtu, parlait, Piôtre Dmîtritch était tout oreilles, et il le considérait d'un air moqueur et écrasant, comme s'il pensait : « Voilà quels avocats il y a maintenant ! »

— Que voulez-vous dire par là? l'interrompait-il.

Si l'homme d'affaires, pathétique, alambiqué, employait quelque mot étranger et prononçait par exemple *factif* au lieu de fictif, Piôtre Dmîtritch s'agitait et demandait : « Quoi donc? Comment? *Factif*? qu'est-ce que cela signifie? » Puis il observait sentencieusement : « N'employez pas des mots que vous ne comprenez pas ! » L'homme d'affaires, ayant terminé sa plaidoirie, s'en allait rouge et suant ; et Piôtre Dmîtritch souriait avec suffisance, fêtant sa victoire, et se rejetant sur le

dossier de son fauteuil. Il imitait un peu la manière de son oncle dans ses rapports avec les avocats, mais quand le comte disait par exemple : « La défense, taisez-vous un peu ! » c'était bonasse, vieillot et naturel ; chez Piôtre Dmitritch, c'était grossier et affecté.

II

Des applaudissements retentirent. C'était le jeune homme qui avait fini de jouer. Ôlga Mikhâïlovna se souvint de ses hôtes et se hâta de rentrer à la salle à manger.

— Je n'ai pas cessé de vous écouter, dit-elle au pianiste. Vous êtes étonnamment doué ! Ne trouvez-vous pas que notre piano est désaccordé ?

A ce moment-là les deux lycéens et l'étudiant entraient dans la salle à manger.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle joyeusement en allant à leur rencontre, Mitia, Kôlia, que vous êtes devenus grands !... On ne peut pas vous reconnaître !... Et où est donc votre maman ?

— Tous mes vœux pour la fête de votre mari ! commença d'un air dégagé l'étudiant ; toutes mes félicitations ! Catherine Anndréiévnna vous envoie elle aussi ses félicitations et prie de l'excuser. Elle est un peu souffrante.

— Oh ! elle n'est pas gentille ! Je l'ai attendue toute la journée. Il y a longtemps que vous êtes arrivé de Pétersbourg ? demanda-t-elle à l'étudiant. Quel temps y fait-il ?

Et, sans attendre la réponse, elle regarda avec tendresse les lycéens et répéta :

— Qu'ils ont grandi ! Il y a si peu de temps qu'ils venaient ici avec leur bonne, et les voilà lycéens ! Les vieux vieillissent et les jeunes poussent... Avez-vous mangé ?

— Oh ! je vous en prie, ne vous dérangez pas ! dit l'étudiant.

— Vous n'avez donc pas mangé ?

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas.

— Alors, demanda Olga Mikhâïlovna d'une voix, sans le vouloir, grossière et dure : vous désirez manger ?

Mais elle fit soudain semblant de tousser, sourit et rougit.

— Comme ils ont grandi ! reprit-elle doucement.

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie ! répéta l'étudiant.

Il demandait de ne pas se déranger, les enfants se taisaient : évidemment tous trois avaient faim. Olga Mikhâïlovna les amena à la salle à manger et ordonna de les servir.

— Votre maman n'est pas gentille ! disait-elle en les installant. Elle m'a tout à fait oubliée. Ce n'est pas gentil, pas gentil... Dites-le-lui bien.. A quelle Faculté êtes-vous ? demanda-t-elle à l'étudiant.

— A la Faculté de médecine.

— J'ai, figurez-vous, un faible pour les médecins. Je regrette beaucoup que mon mari ne le soit pas. Quel courage il faut avoir pour faire une opération ou une autopsie ! C'est affreux ! Vous

n'avez pas peur? Moi, je crois que je serais morte d'effroi. Vous prendrez certainement de la vodka?

— Ne vous dérangez pas, je vous prie.

— En voyage il faut boire; il le faut. Moi qui suis une femme, parfois je bois. Mítia et Kôlià prendront du malaga. Ce n'est pas du vin fort, ne craignez rien! Quels beaux petits gaillards, ma parole! Les voilà bons à marier.

Ôlga Mikhâïlovna parlait sans arrêt. Elle savait par expérience que, pour entretenir la conversation, il est bien plus facile et plus commode de parler que d'écouter. Quand on parle, il n'est pas besoin de tendre son attention, de trouver des réponses et de changer l'expression de sa physionomie. Mais sans y donner garde elle fit une question sérieuse; l'étudiant se mit à parler longuement et elle dut écouter malgré elle.

L'étudiant, sachant qu'elle avait été jadis élève des cours supérieurs, tâchait de se donner l'air sérieux.

— A quelle Faculté êtes-vous? redemanda-t-elle, oubliant qu'elle lui avait déjà posé la question.

— A la Faculté de médecine.

Ôlga Mikhâïlovna se rappela qu'elle avait quitté les dames depuis longtemps déjà.

— Oui?... fit-elle en se levant. Alors vous serez médecin? Je regrette de n'avoir pas suivi des cours de médecine. Allons, mangez tranquillement, et, ensuite, venez au jardin. Je vous présenterai aux demoiselles.

Elle sortit et regarda la pendule. Il était six

heures moins cinq. Elle s'étonna que le temps passât sillement. Elle s'effraya de ce qu'il restât encore six heures jusqu'à minuit, moment du départ des invités. Comment tuer ce temps-là? Quelles phrases prononcer? Comment être avec son mari?...

Il n'y avait personne à la véranda, ni au salon. Tout le monde était passé au jardin. « Il va falloir, jusqu'au thé, leur proposer une promenade au bois de bouleaux, ou une partie de canots, — songeait Olga Mikhâïlovna, se hâtant vers le croquet, d'où partaient des voix et des rires. — Et les vieux, on les mettra à jouer au *vinnte*... (1). »

Grigôry, le domestique, tenant des bouteilles vides, venait dans sa direction.

— Où donc sont les dames?

— Aux framboisiers; monsieur aussi.

— Ah! mon Dieu! cria avec irritation quelqu'un du côté du croquet, je vous ai dit mille fois la même chose! Il faut voir les Bulgares pour les connaître! On ne peut pas en juger d'après les journaux.

En raison peut-être de ce cri, ou pour toute autre cause, Olga Mikhâïlovna ressentit soudain dans tout le corps une grande faiblesse, surtout aux jambes et aux épaules. Elle aurait voulu soudainement ne pas parler, ne pas écouter, ne pas bouger.

— Grigôry, dit-elle, lasse, et faisant effort, ne

(1) Sorte de whist russe. (Tr.)

vous adressez pas à moi, s'il vous plaît, pour le thé ou autre chose ; ne me demandez rien ; ne me parlez pas... Décidez tout seul, et... ne faites pas de bruit avec vos pieds... je vous en prie !... Je ne peux pas, parce que...

N'achevant pas, elle se dirigea vers le croquet ; mais, en chemin, elle se souvint des dames, et se rendit aux framboisiers.

Le ciel, l'air et les arbres continuaient à s'obscurcir et annonçaient la pluie. Il faisait lourd et chaud. De longues bandes de corbeaux, pressentant l'orage, volaient en croassant au-dessus du jardin. Plus on approchait du potager, plus les allées étaient mal entretenues, noires et étroites. Sur l'une d'elles, mussée sous des branches de poiriers, de pommiers sauvages, de jeunes chênes et de houblons, une nuée de petits moucheron noirs entoura Olga Mikhaïlovna. Elle se couvrit le visage de ses mains, s'efforçant de se représenter le petit être... Grigôry, Mitia, Kôlia, les figures des moujiks, venus le matin souhaiter la fête de son mari, passèrent dans son esprit...

Des pas retentirent et elle ouvrit les yeux. Son oncle venait au-devant d'elle.

— C'est toi, ma chère ? fit Nicolas Nikolâévitch, essoufflé. J'en suis très heureux...

Il essuya de son mouchoir son menton rasé et rouge, puis, s'éloignant tout à coup d'un pas, ouvrit les mains et écarquilla les yeux.

— Ma petite, dit-il si vite qu'il s'engoua, jusqu'à quand donc cela continuera-t-il ?... Où sont les

bornes, je te le demande?.. Je ne parle déjà pas de ses opinions despotiques qui démoralisent son entourage ; je ne parle pas de ce qu'il insulte en moi, et en tout homme honnête et qui pense, tout ce qu'il y a de saint et de meilleur ; laissons cela... mais qu'il soit du moins convenable ! Qu'est-ce à dire ? Il crie, il hurle, il pose, il fait de soi une sorte de Bonaparte, et ne laisse personne placer un mot... A quoi diable cela ressemble-t-il?... Des gestes majestueux, un rire de général, un ton condescendant !... Mais permets-moi de le demander : Qu'est-il?... Qui est-il ? je te le demande. Il est le mari de sa femme ; un maigre petit propriétaire, conseiller de rien, qui a eu la chance d'épouser une femme riche ! Un arriviste et un hobereau comme il y en a beaucoup. Un type de Chtchédrine (1) ! Je le jure, de deux choses l'une : ou il souffre de la manie des grandeurs ou ce vieux rat, qui n'a pas sa tête, le comte Alexéy Pétrôvitch, parle d'or, quand il dit que les enfants et les jeunes gens d'aujourd'hui mettent longtemps à devenir adultes et jouent jusqu'à quarante ans aux soldats et aux cochers.

— C'est juste, c'est juste... convint Olga Mikhâïlovna ; laisse-moi passer.

— Maintenant, continua l'oncle en l'arrêtant, songe à quoi cela le mènera. Comment finira cette façon de jouer aux conservateurs et aux généraux ? Le voilà déjà traduit en justice ! J'en suis fort aise !

(1) Écrivain célèbre par ses dessins satiriques de personnages administratifs et provinciaux (1876-1889). (Tr.)

Il a tant fait et tant crié, que le voilà au banc des accusés. Et non pas au tribunal d'arrondissement ou autre chose, mais à la cour d'assises ! On ne peut, semble-t-il, concevoir rien de pire ! Il s'est, en second lieu, disputé avec tout le monde. C'est aujourd'hui sa fête, et vois un peu, il n'y a ici ni Vostriâkov, ni Iâkhontov, ni Vladîmirov, ni Chèvoud, ni le comte... Qui y a-t-il de plus conservateur que le comte?... Et celui-là, aussi, n'est pas venu !.. Et il ne viendra jamais plus... Tu verras qu'il ne viendra plus !

— Ah ! mon Dieu ! demanda Ôlga Mikhâïlovna, en quoi suis-je pour quelque chose dans tout cela ?...

— Comment en quoi ?... Tu es sa femme ! Tu es intelligente, tu as suivi les cours supérieurs, et il est en ton pouvoir de faire de lui un honnête travailleur !

— On n'enseigne pas aux cours la façon de mener les hommes difficiles. Je serai obligée, paraît-il, de vous demander pardon à tous pour avoir été aux cours supérieurs !... dit-elle sèchement. Écoute, mon oncle. Si l'on jouait toute la journée dans tes oreilles les mêmes gammes, tu ne tiendrais pas en place ; tu t'enfuirais. Il y a déjà un an que j'entends, des journées entières, la même et la même chose !.. Il faut à la fin, messieurs, avoir de la pitié !

L'oncle fit une mine très grave, puis il regarda sa nièce attentivement, et, la bouche crispée en un sourire moqueur :

— Ah, voilà où tu en es ! chantonna-t-il d'une voix de vieille femme. Toutes mes excuses ! (Et il

salua sa nièce cérémonieusement.) Si tu es passée toi-même sous son influence et as changé d'opinion, tu aurais dû m'en prévenir. Pardon, madame !

— Oui, s'écria-t-elle, j'ai changé d'opinion ! Sois-en heureux !

— Pardon, madame !

Son oncle la salua cérémonieusement une seconde fois et, tout ratatiné, ayant rapproché du gauche son talon droit, il la quitta.

— L'imbécile ! pensa Olga Mikhâïlovna. Il ferait bien de s'en retourner chez lui !

Elle trouva dans les framboisiers les dames et la jeunesse. Tels mangeaient des framboises, d'autres, qui n'en voulaient plus, erraient dans les planches de fraisiers ou fourrageaient dans les petits pois. Un peu sur le côté des framboisiers, près d'un pommier branchu, étayé de toutes parts sur des pieux provenant d'une vieille palissade, Piôtre Dmitritch, fauchait de l'herbe. Ses cheveux lui tombaient sur le front, sa cravate était dénouée ; sa chaîne de montre pendait hors de sa boutonnière. Dans chaque coup de faux, comme dans chacun de ses pas, on sentait l'adresse et le jeu d'une énorme force physique. Près de lui se trouvaient Lioubotchka, et Nathâlia et Valénntina, — ou comme on les appelait Nâta et Vâta, — les filles d'un voisin, le colonel Boukriéïév, deux blondes apathiques d'un embonpoint maladif, âgées de seize à dix-sept ans, vêtues de robes blanches, et étonnamment ressemblantes l'une à l'autre.

Piôtre Dmitritch leur apprenait à faucher.

— C'est très simple... disait-il. Il n'y a qu'à savoir tenir la faux, et à ne vouloir pas aller trop vite, autrement dit à ne pas employer plus de force qu'il ne convient. Tenez, comme ça... Ne voulez-vous pas essayer? demanda-t-il, tendant la faux à Lioubotchka. Voyons?

Lioubotchka prit maladroitement l'outil et se mit tout à coup à rougir et à rire.

— Ne craignez rien, Liubov Alexândrovna (1), cria Ôlga Mikhâïlovna, de façon à ce que toutes les dames pussent entendre et connaître qu'elle était là. Il faut que vous appreniez. Si vous épousez un disciple de Tolstoï, il vous obligera à faucher.

Lioubotchka leva la faux, mais elle se mit à rire à nouveau et, épuisée par le rire, la laissa retomber. Il lui était agréable et, en même temps elle était gênée qu'on lui parlât comme à une grande personne. Nâta, sans s'intimider, et sans sourire, la mine sérieuse et froide, prit la faux, la lança et l'inséra dans les herbes. Vâta, sans sourciller elle non plus, sérieuse et froide comme sa sœur, prit la faux en silence et la piqua en terre. Cela fait, les deux sœurs se donnèrent le bras et s'en allèrent en silence vers les framboisiers.

Piôtre Dmîtritch riait et badinait comme un gamin, et cette humeur enfantine qui le rendait extrêmement cordial, lui allait mieux que toute autre chose. Ôlga Mikhâïlovna l'aimait ainsi. Mais,

(1) Forme polie et non familière du nom de Lioubotchka.
(Tr.)

d'habitude, ses enfantillages ne duraient guère. Cette fois-là aussi, après avoir badiné avec la faux, il trouva bon de donner une couleur sérieuse à son amusement.

— Quand je fauche, voyez-vous, dit-il, je me sens mieux portant et plus normal. Si l'on m'obligeait à me limiter à la seule vie intellectuelle, il me semble que je deviendrais fou. Je ne me sens pas né pour faire un homme cultivé. Je devrais faucher, labourer, semer, dresser des chevaux...

Et, là-dessus, Piôtre Dmitritch et les dames entamèrent un discours sur les avantages du travail physique, sur la culture, puis sur le mal de l'argent et de la propriété. Olga Mikhâïlovna, en écoutant parler son mari, se souvint, on ne sait pourquoi, de sa dot.

« Un jour viendra, pensa-t-elle, où il ne me pardonnera pas, j'en suis sûre, d'être plus riche que lui. Il est fier et a de l'amour-propre. Peut-être me haïra-t-il parce qu'il me doit beaucoup. »

Elle s'arrêta près du colonel Boukriéïév qui, tout en mangeant des framboises, prenait part à la conversation.

— Venez ici, dit-il en s'effaçant devant Olga Mikhâïlovna et son mari ; c'est ici que sont les plus mûres. D'après Proudhon, poursuivit-il, en élevant la voix, la propriété, c'est le vol. Mais, je dois l'avouer, je n'admets pas Proudhon ; je ne le considère pas comme un philosophe. Les Français, pour moi, ne font pas autorité ; que Dieu les bénisse !

— Pour ce qui est de Proudhon et de tous autres Buckle, dit Piôtre Dmîtritch, je ne suis pas de force : pour la philosophie, adressez-vous à ma femme. Elle a suivi des cours et connaît à fond les Schopenhauer et les Proudhon...

Ôlga Mikhâïlovna ressentit à nouveau de l'ennui. Elle retourna au jardin par la petite allée sous les pommiers et les poiriers, faisant encore mine de s'éloigner pour de très sérieuses raisons.

Elle arriva ainsi à l'isba du jardinier. Sur le seuil était assise la jardinière Varvâra, entourée de ses quatre enfants aux grosses têtes tondues. Varvâra était elle aussi enceinte et s'attendait, selon ses prévisions, à accoucher vers la saint Élie. Après lui avoir dit bonjour, Ôlga Mikhâïlovna la regarda en silence, ainsi que ses enfants et demanda :

— Eh bien ! comment te sens-tu ?

— Mais pas mal...

Il se fit un silence. Les deux femmes, semblait-il, se comprenaient sans parler.

— La première fois que l'on doit accoucher, dit Ôlga Mikhâïlovna après avoir réfléchi, c'est effrayant ; il me semble sans cesse que je ne pourrai pas y tenir et que je mourrai.

— Moi aussi cela me semblait ainsi, et pourtant je suis vivante... Est-il peu de choses que l'on endure !

Varvâra, enceinte pour la cinquième fois, regardait un peu de haut sa maîtresse, et lui parlait d'un ton assuré ; Ôlga Mikhâïlovna ressentait, malgré elle, son autorité. Elle aurait voulu parler

de son appréhension, de son enfant, de ce qu'elle éprouvait ; mais elle craignait de paraître à Varvâra mesquine et naïve ; et elle se taisait, attendant que Varvâra dit toute seule quelque chose.

— Ôlia (1) ! cria des framboisiers Piôtre Dmîtritch, nous rentrons !

Il plaisait à Ôlga Mikhâïlovna de se taire, d'attendre et de regarder Varvâra ; elle eût consenti à demeurer ainsi en silence, sans nul besoin, jusqu'à la nuit ; mais il fallait rentrer.

A peine s'éloignait-elle de l'isba que Lioubotchka, Nâta et Vâta accouraient à sa rencontre. Arrivées à quelques pas d'elle, les deux dernières s'arrêtèrent soudain l'une et l'autre, comme figées ; Lioubotchka courut à elle et se pendit à son cou.

— Chère madame ! bonne et inestimable madame ! lui dit-elle, lui baisant les joues et le cou, allons prendre le thé dans l'île !

— Oui, dans l'île, dans l'île ! dirent ensemble du même ton, Nâta et Vâta, sans sourire.

— Mais il va pleuvoir, mes chéries !

— Il ne pleuvra pas, il ne pleuvra pas ! s'écria Lioubotchka, faisant une mine pleurante. Nous voulons tous y aller ! Chère madame, bonne madame !

— Tout le monde désire aller prendre le thé dans l'île, dit Piôtre Dmîtritch survenant. Donne des ordres... Nous irons tous en canots. Il faut

(1) Diminutif d'Ôlga. (Tr.)

envoyer les samovars et tout ce qu'il faut en voiture avec les domestiques.

Il chemina auprès de sa femme et la prit sous le bras. Olga Mikhâïlovna aurait voulu lui dire quelque chose de désagréable et de blessant, et même lui rappeler sa dot ; plus ce serait dur, mieux ce serait ; elle réfléchit et dit :

— Pourquoi donc le comte Alexéy Pétrôvitch n'est-il pas venu ? Que c'est dommage !

— Je suis très heureux qu'il ne soit pas venu, dit Piôtre Dmitritch. Cet illuminé me répugne plus que le raifort noir.

— Tu l'attendais avant le repas avec tant d'impatience !

III

Une demi-heure après, tous les invités étaient déjà réunis sur la rive, près des piquets auxquels étaient attachés les canots ; tous parlaient beaucoup, riaient et, par suite de leur trop grande hâte, ne parvenaient pas à entrer dans les bateaux. Trois des canots étaient déjà bondés ; deux autres restaient vides. Les clés de ces deux canots avaient disparu, et, à tout instant, des émissaires couraient à la maison les chercher. Selon les uns, c'était Grigôry qui les avait ; selon les autres, elles étaient chez l'intendant ; d'autres conseillaient de faire venir le forgeron et de briser les cadenas. Tous parlaient à la fois, s'interrompant et s'assourdissant à l'envi. Piôtre Dmîtritch allait et venait impatiemment sur la rive, et criait :

— Que diable est-ce là ? Les clés doivent toujours être sur la fenêtre du vestibule ! Qui a osé les prendre ? Le régisseur peut avoir un canot à lui, si cela lui plaît !...

Les clés se retrouvèrent enfin, mais alors on s'aperçut qu'il manquait deux rames. Il y eut de nouveau un remue-ménage. Piôtre Dmîtritch, lassé d'aller et venir, sauta dans un canot étroit et long, creusé dans un tronc de peuplier, et, oscil-

lant, près de tomber à l'eau, il démarra. Derrière lui, l'un après l'autre, voguaient les autres canots, pleins des rires et des cris des jeunes filles.

Dans l'eau se reflétaient comme dans un miroir le ciel blanc, nuageux, les arbres des rives, les roseaux, et les canots avec les gens et les rames. Sous les canots, dans une profondeur sans fond, on voyait aussi le ciel, et les oiseaux qui volaient. La rive, sur laquelle se trouvait la propriété, était abrupte, élevée, toute couverte d'arbres; sur la pente douce de l'autre rive verdissaient de larges prés, noyés au printemps, et luisaient des nappes d'eau. Après que les canots eurent franchi quelques dizaines de mètres, on aperçut derrière les saules tristement penchés sur la rive basse, des isbas et des troupeaux de vaches. On entendit des chants, des cris d'ivrognes et les sons d'un accordéon.

Cà et là, glissaient sur la rivière des barques de pêcheurs, allant tendre leurs engins pour la nuit. Dans une des barques, des musiciens amateurs, qui avaient bu, jouaient sur des violons et des violoncelles improvisés.

Olga Mikhâïlovna, assise au gouvernail, souriait affablement et parlait beaucoup pour distraire ses invités, mais elle guettait son mari du coin de l'œil. En avant de tous, il voguait dans son esquif, debout, ne se servant que d'une seule rame. Le léger bachot à longue quille, que tout le monde appelait une périssoire, et que Piôtre Dmitritch appelait, on ne sait pourquoi, *Pénndé-râklia*, filait vite. Il avait, ce canot, une expression

malicieuse et vive, semblant haïr le pesant Piôtre Dmitritch et n'attendre qu'une seconde favorable pour se dérober sous ses pieds. Olga Mikhâïlovna regardait son mari. Sa beauté, qui plaisait à tous, sa nuque, sa pose, sa tenue familière avec les femmes, la dégoûtaient; et elle haïssait toutes les femmes qui étaient avec elle dans le canot. Elle en était jalouse, et, en même temps, elle tressaillait à toute minute, et avait peur que l'esquif ne chavirât et ne causât un malheur.

— Doucement, Piôtre! lui cria-t-elle. (Et son cœur se serrait de peur.) Viens dans ce canot! Chacun sait que tu es courageux!

Les personnes assises auprès d'elle l'agitaient elles aussi. Toutes étaient de braves et communes gens, comme il en est beaucoup; mais tous et chacun, à présent, lui semblaient extraordinairement mauvais. Elle ne voyait en chacun que mensonge. « Ce jeune brun, à lunettes d'or et à la jolie barbe, qui rame, pensait-elle, c'est un fils à maman, riche, gavé, toujours heureux, que chacun tient pour honnête, libéral et ami du progrès. Il n'y a pas encore un an qu'il est sorti de l'Université et s'est établi dans le district; et, déjà, il dit de lui-même : « Nous autres, les pionniers du zemstvo » (1). Mais, comme tant d'autres, au bout d'un an il s'ennuiera déjà, et partira pour Pétersbourg, expliquant sa fuite en disant par-

(1) Institution équivalant à nos conseils d'arrondissement ou à nos conseils généraux. (Tr.)

tout que l'institution des zemstvos ne vaut rien, et l'a déçu. De l'autre canot, sa jeune femme, sans détacher de lui ses yeux, le regarde. Elle croit qu'il est en effet un « pionnier du zemstvo », comme elle croira elle aussi, dans un an, que le zemstvo ne vaut rien. Et cet autre, le gros monsieur, soigneusement rasé, en chapeau de paille à large ruban, qui a, entre les dents, un cigare cher ! Celui-là aime à dire : « Il est temps de laisser là la fantaisie, et de se mettre à l'ouvrage. » Il a sur sa terre des porcs du Yorkshire, des ruches de Butler, de la navette, des ananas, une beurrerie, une fromagerie, un système de comptabilité à l'italienne ; mais, chaque été, il vend ses bois et hypothèque sa terre par lambeaux, pour aller passer l'automne en Crimée avec sa maîtresse. Et voilà l'oncle Nicolaï Nicolâitch ! Bien que fâché contre mon mari, il ne rentre pourtant pas chez lui ! »

Olga Mikhâïlovna regardait les autres canots et n'y voyait que des originaux pas intéressants, des acteurs ou des gens sans portée. Elle se souvint de toutes les personnes qu'elle connaissait dans le district, et ne put pas trouver d'un seul homme dont elle eût pu dire ou penser quelque chose de bien. Tous lui semblaient dénués de talent, effacés, bêtes, mesquins, faux, sans cœur ; tous disaient autre chose que ce qu'ils pensaient et faisaient ce qu'ils ne voulaient pas. L'ennui et le désespoir la suffoquaient. Elle eut soudain envie de cesser de sourire, envie de bondir et de crier :

« Vous m'ennuyez tous ! » puis de sauter hors du canot et de nager vers le rivage.

— Messieurs, cria quelqu'un, prenons Piôtre Dmîtritch à la remorque.

— A la remorque ! à la remorque ! répétèrent d'autres voix. Ôlga Mikhâïlovna, prenez votre mari à la remorque !

Pour le prendre à la remorque, Ôlga Mikhâïlovna, qui était au gouvernail, devait attraper adroitement par sa chaîne la *Pénndérâklia*. Lorsqu'elle se baissa pour le faire, Piôtre Dmîtritch, fronçant les sourcils, la regarda, plein d'effroi :

— Pourvu que tu ne prennes pas froid ici ! lui dit-il.

« Si tu as des craintes pour moi et pour l'enfant, pensa Ôlga Mikhâïlovna, pourquoi me martyrises-tu ? »

Piôtre Dmîtritch s'avoua vaincu, et, ne voulant pas être remorqué, sauta de la *Pénndérâklia* dans le canot déjà bondé. Il le fit si maladroitement que le canot pencha et tous eurent un cri de terreur.

« C'est pour plaire aux femmes qu'il a sauté, pensa Ôlga Mikhâïlovna. Il sait que c'est joli... »

D'ennui, du dépit de sourire avec contrainte, (pensa-t-elle) et du fait d'être incommodément assise, ce qu'elle ressentait dans tout le corps, un tremblement la prit dans les bras et les jambes. Mais, pour ne pas le laisser voir à ses invités, elle essaya de parler haut, de rire, de remuer...

« S'il m'arrive de pleurer, pensa-t-elle, je dirai que j'ai mal aux dents... »

Les canots accostèrent enfin à l'île de « Bonne-Espérance ». On appelait ainsi une presque-île formée par un coude à angle droit de la rivière, et couverte d'un vieux bois de chênes, de saules et de peupliers. Sous les arbres, des tables étaient déjà dressées ; des samovars fumaient, et, autour d'eux s'activaient Vassili et Grigôry, en habit et gants blancs. De l'autre côté de la rivière se trouvaient les véhicules qui avaient apporté les provisions. On passait les paniers et les paquets dans un petit canot, très ressemblant à la *Pénndérâklia*. Les domestiques, les cochers, et même les moujiks qui se trouvaient dans le canot, avaient cette expression solennelle, cet air de jour de fête et d'anniversaire, que les enfants et les domestiques ont seuls.

Tandis qu'Olga Mikhâïlovna préparait le thé et remplissait les premiers verres, les hôtes buvaient des liqueurs et mangeaient des sucreries. Puis il s'établit, pendant qu'on prenait le thé, le va-et-vient habituel aux pique-nique, très ennuyeux et fatigant pour les maîtresses de maison. A peine Vassili et Grigôry avaient-ils eu le temps de servir que, déjà, des mains tendaient des verres vides à Olga Mikhâïlovna. L'un demandait du thé sans sucre, un autre du thé fort, un autre très léger ; un quatrième remerciait.

Et Olga Mikhâïlovna devait se souvenir de tout cela et crier « : Ivane Pétrôvitch, c'est pour vous qu'il ne faut pas de sucre ? » ou « Messieurs, qui a demandé du thé léger ? » Mais celui qui avait

demandé du thé léger ou du thé sans sucre ne s'en souvenait déjà plus ; distrait par les conversations intéressantes, il prenait le premier verre venu.

Non loin de la table, erraient, comme des ombres, des gens soucieux qui faisaient semblant de chercher dans l'herbe des champignons ou de lire les étiquettes des boîtes : c'était ceux pour qui il n'y avait pas eu de verres.

— Vous avez eu du thé ? demandait Olga Mikhâïlovna.

Et celui à qui elle s'adressait la priait de ne pas se déranger et disait : « J'attendrai », bien qu'il fût plus commode pour la maîtresse de maison que les hôtes n'attendissent pas et se dépêchassent.

Les uns, occupés à parler, buvaient lentement, gardant leur verre une demi-heure ; les autres, ceux surtout qui au repas avaient beaucoup bu, ne quittaient pas la table, et absorbaient verre sur verre, en sorte qu'Olga Mikhâïlovna avait à peine le temps de les leur remplir. Un jeune plaisant humait le thé à la façon populaire, en grignotant le sucre, et il disait à tout instant : « J'aime, pécheur que je suis, à me délecter de l'herbe chinoise. » Et à tout instant il demandait : « Permettez, encore une petite écuelle ! » Il en buvait beaucoup, grignotait le sucre bruyamment, et pensait que tout cela était drôle et original, et qu'il contrefaisait à merveille les marchands. Nul ne concevait que ces riens étaient torturants pour Olga Mikhâïlovna, et il était difficile de le penser, car

elle souriait gentiment et disait des futilités.

Mais elle ne se sentait pas à l'aise... Le cohue, les rires, les questions, le bouffon, les domestiques affairés, les enfants, tournant autour de la table, l'énervaient. Cela l'énervait que Nâta ressemblât à Vâta, Kôlia à Mitia, et que l'on ne pût savoir qui avait déjà bu du thé et qui n'en avait pas encore bu. Elle sentait que son sourire gentil, contraint, se changeait en une expression méchante ; et il lui semblait à tout moment qu'elle allait pleurer.

— Messieurs, cria quelqu'un, il pleut !

Tout le monde regarda le ciel.

— Oui, en effet, il pleut... affirma Piôtre Dmîtritch, s'essuyant la joue.

Il ne tomba que quelques gouttes ; ce ne fut pas une vraie pluie ; mais la compagnie laissa le thé et s'ébranla. Tout le monde voulait d'abord revenir en voitures, puis, ayant changé d'avis, se dirigea vers les canots. Ôlga Mîkhâïlovna, sous prétexte de donner des ordres pour le souper, demanda la permission de prendre les devants et de rentrer en voiture.

Assise, elle cessa de sourire et donna relâche à son visage. Elle traversa le village avec une expression fermée, répondant d'un air méchant aux moujiks qui la saluaient. Arrivée chez elle, elle se rendit par la porte de service dans sa chambre à coucher, et s'étendit sur le lit de son mari.

— Seigneur mon Dieu, murmurait-elle, pourquoi ce travail de forçats ? Pourquoi ces gens

errent-ils ici, faisant mine de s'amuser? Qu'ai-je à mentir et à sourire? Je ne le comprends pas. Je ne comprends pas!..

Des pas et des voix retentirent. La compagnie arrivait.

« N'importe, pensa Ôlga Mikhâïlovna, je vais rester encore ici un peu étendue. »

Mais la femme de chambre entra et dit :

— Madame, Maria Grigôriévna veut partir.

Ôlga Mikhâïlovna se mit debout, arrangea sa coiffure, et quitta hâtivement sa chambre.

— Maria Grigôriévna, commença-t-elle d'un ton marri, venant à la rencontre de la dame, qu'y a-t-il donc? Où courez-vous comme ça?

— Je ne peux pas rester, ma chérie! Je suis déjà restée trop longtemps. Mes enfants m'attendent.

— Ce n'est pas gentil! Pourquoi ne les avez-vous pas amenés?

— Chérie, je les amènerai, si vous le permettez, un autre jour de la semaine; mais aujourd'hui...

— Je vous en prie, l'interrompit Ôlga Mikhâïlovna, amenez-les! J'en serai très heureuse. Vos enfants sont si gentils! Embrassez-les tous... Mais, vraiment, vous me faites de la peine! Pourquoi vous pressez-vous tant? Je ne le comprends pas.

— Impossible, impossible... Adieu, ma chérie. Soignez-vous. C'est que vous êtes dans une position...

Et toutes deux s'embrassèrent.

Ayant reconduit l'invitée jusqu'à sa voiture, Olga Mikhâïlovna revint au salon rejoindre les dames.

Les lumières étaient déjà allumées ; les hommes se mettaient à jouer aux cartes.

IV

A minuit et quart les hôtes commencèrent à partir. Les reconduisant à l'auvent de la porte, Ôlga Mikhâïlovna disait :

— Vraiment, vous devriez prendre un châle ! Il fait un peu frais. Dieu veuille que vous ne preniez pas froid !

— Ne vous inquiétez pas, Ôlga Mikhâïlovna ! répondaient les gens en montant en voiture. Allons, adieu ! N'oubliez pas que nous vous attendons ! Pas de fausses promesses !

Le cocher retenait ses chevaux :

— Ho-o-o !

— En route, Denis ! Bonsoir, Ôlga Mikhâïlovna !

— Embrassez les enfants !

La voiture démarrait et disparaissait aussitôt, dans l'obscurité. Dans le rond rouge, projeté par la lampe de la porte, apparaissaient deux nouveaux chevaux impatients, ou une troïka et la silhouette d'un cocher, bras tendus. Les baisers, les reproches, les supplications de revenir, les propositions de châles recommençaient. Piôtre Dmîtritch sortait de l'antichambre et aidait les dames à se mettre en voiture.

— Passe par Efrémovichtchino ! disait-il au co-

cher. Par Mânnskino c'est plus court, mais la route est mauvaise. Te soucies-tu de verser? Adieu, ma charmante! *Mille compliments* (1) à votre artiste!

— Adieu, chère Olga Mikhâïlovna! Rentrez; vous prendrez froid! Il fait humide.

— Ho-o-o! Reste tranquille!

— Mais quels chevaux avez-vous donc? demandait Piôtre Dmîtritch.

— Nous les avons achetés pendant le grand carême à Khaïdarov, répondait le cocher.

— Ce sont de beaux chevaux...

Et Piôtre Dmîtritch tapait la croupe du bricolier.

— Allons, touche! Bonne route!

Le dernier invité est enfin parti. Le rond rouge saute sur le côté, glisse, se rétrécit et s'éteint; c'est Vassili qui emporte la lampe de l'auvent.

D'habitude, après avoir reconduit leurs visiteurs, Piôtre Dmîtritch et Olga Mikhâïlovna se mettaient dans le grand salon à sauter l'un devant l'autre, à battre des mains et à chanter: « Partis, partis, partis!... » Mais ce jour-là, Olga Mikhâïlovna n'y songea pas; elle s'en fut dans sa chambre, se déshabilla et se coucha.

Il lui semblait qu'elle allait s'endormir sur-le-champ et qu'elle dormirait profondément. Elle ressentait une douleur sourde dans les jambes et les épaules; sa tête était appesantie par les conversations, et elle éprouvait, comme avant, un malaise dans tout le corps. Elle demeura trois

(1) En français. (Tr.)

minutes couchée, la tête couverte, puis, de dessous la couverture, elle regarda la petite lampe brûlant devant les icones, tendit l'oreille dans le silence et sourit. « Que c'est bon, que c'est bon ! murmura-t-elle, repliant ses jambes qui lui semblaient s'être allongées tant elle avait marché. Dormir ! dormir ! »

Elle n'arrivait pas à trouver de position ; tout son corps était endolori. Elle se retournait dans son lit. Une grosse mouche bourdonnait nerveusement dans la chambre, se cognant au plafond. On entendait, dans la grande salle, Grigôry et Vassili ranger les tables en marchant doucement. Il sembla à Ôlga Mikhâïlovna qu'elle ne s'endormirait et ne se sentirait à l'aise que lorsque ces bruits auraient cessé. Et elle se retourna à nouveau impatientement.

La voix de son mari retentissait dans la salle. Quelqu'un était apparemment resté coucher, car Piôtre Dmitritch disait tout haut à on ne sait qui :

— Je ne dirai pas que le comte soit un homme faux, mais il le paraît involontairement, parce que vous voulez tous, messieurs, voir en lui ce qui n'y est pas. Dans son extravagance vous voyez de l'originalité, dans sa familiarité de la bonhomie, dans son manque absolu d'opinions l'esprit conservateur. Admettons qu'il soit véritablement conservateur de la marque 84 (1), qu'est-ce, en somme, que l'esprit conservateur ?

(1) 1884. (Tr.)

Piôtre Dmîtritch, fâché contre le comte Aléxeï Pétrôvitch, contre ses visiteurs et contre lui-même, se soulageait maintenant.

Il vitupérait le comte et ses hôtes, et était prêt, par dépit de lui-même, à soutenir et à dire n'importe quoi. Ayant conduit à sa chambre la personne restée, il fit les cent pas dans la salle, dans la salle à manger, le corridor, son cabinet, puis à nouveau dans la salle ; et il vint dans la chambre à coucher.

Ôlga Mikhâïlovna était étendue sur le dos, couverte seulement jusqu'à la ceinture, — il lui semblait qu'il faisait chaud, — et elle regardait d'un air méchant la mouche qui cognait le plafond.

— Quelqu'un est resté coucher ? demanda-t-elle.

— Iégôrov.

Piôtre Dmîtritch se déshabilla et s'étendit sur son lit. Il alluma sans dire mot une cigarette et se mit à regarder, lui aussi, la mouche. Son regard était dur et inquiet. Ôlga Mikhâïlovna examina silencieusement pendant cinq minutes le beau profil de son mari. Il lui semblait que si Piôtre Dmîtritch eût tout à coup tourné le visage vers elle et lui eût dit : « Ôlia, j'ai de la peine, » elle aurait pleuré ou ri, et se serait sentie mieux. Il lui semblait que sa douleur de jambes et le malaise de tout son corps venaient de la tension de son âme.

— Piôtre, demanda-t-elle, à quoi penses-tu ?

— A rien... répondit le mari.

— Tu as des secrets pour moi ces temps-ci. C'est mal.

— Pourquoi est-ce mal ? répondit-il sèchement, au bout d'un instant. Chacun a sa vie personnelle et l'on doit avoir des secrets.

— Une vie personnelle, des secrets... ce ne sont que des mots ! Comprends que tu m'offenses ! dit Olga Mikhâïlovna, se soulevant et s'asseyant sur son lit. Si tu as un poids sur le cœur, pourquoi me le caches-tu ? Et pourquoi trouves-tu plus aisé d'être sincère avec des étrangères qu'avec ta femme ? Je t'ai entendu te plaindre aujourd'hui à Lioubotchka près des ruches.

— Bon, je te félicite... Je suis très heureux que tu aies entendu.

Cela voulait dire : « Laisse-moi tranquille ; ne m'empêche pas de penser. »

Olga Mikhâïlovna s'indigna. Le dépit, la haine, la colère qui s'étaient amassés en elle au cours de la journée se mirent soudain à bouillonner ; elle voulut sur-le-champ, sans remettre au lendemain, dire tout à son mari, le piquer, se venger...

Faisant un effort sur elle-même pour ne pas crier, elle dit :

— Alors, sache, que tout cela est laid, vilain et vilain !... Toute la journée, aujourd'hui, je t'ai haï ; voilà ton œuvre !

Piôtre Dmîtritch se souleva lui aussi et s'assit.

— C'est vilain ! continua Olga Mikhâïlovna se mettant à trembler toute. Il n'y a pas à me féliciter ! Félicite-toi plutôt toi-même ! C'est une honte ! Tu mens tellement que tu as de la gêne à rester dans la même chambre que moi ! Tu es un

homme faux ! Je te connais à fond, et comprends chacun de tes mouvements.

— Ôlia, quand tu seras de mauvaise humeur, prévien-moi, je te prie ; je coucherai dans mon bureau.

Cela dit, Piôtre Dmîtritch prit son oreiller et sortit de la chambre. Ôlga Mikhâïlovna n'avait pas prévu cela. Elle regarda pendant quelques minutes en silence, bouche bée, frémissante, la porte par laquelle avait disparu son mari, tâchant de comprendre ce que cela voulait dire. Était-ce un de ces moyens qu'emploient pendant une querelle les gens doubles quand ils ont tort ? ou était-ce un outrage direct, réfléchi, à son amour-propre ? Comment l'entendre ? Ôlga Mikhâïlovna se souvint d'un de ses cousins, officier jovial, qui lui racontait souvent, en riant, que, quand la nuit, « son épouse commençait à le scier », il prenait son oreiller, et passait, en sifflotant, dans son bureau. La femme restait dans une situation ridicule. Cet officier avait une femme riche, capricieuse et bête, qu'il n'estimait pas, mais supportait.

Ôlga Mikhâïlovna sauta de son lit. A son sens, il ne lui restait plus qu'à s'habiller et à quitter pour toujours cette maison.

La maison lui appartenait. Tant pis pour Piôtre Dmîtritch ! Sans raisonner s'il fallait ou ne fallait pas faire cela, elle entra rapidement dans le bureau de son mari pour lui notifier sa décision (« Logique féminine ! » pensa-t-elle), et lui dire en manière

d'adieu quelque chose d'offensant et de mordant.

Piôtre Dmitritch, étendu sur le canapé, faisait mine de lire un journal. Une bougie brûlait près de lui, sur une chaise. On ne voyait pas sa figure derrière le journal.

— Donnez-vous, lui dit-elle, la peine de m'expliquer ce que cela signifie? je vous le demande!

— Je vous le demande!... répéta railleusement Piôtre Dmitritch, sans découvrir sa figure. Que c'est ennuyeux, Ôlga! Ma parole d'honneur, je suis las et n'ai pas la tête à ça! Nous nous disputerons demain!

— Non, poursuivit Ôlga Mikhâïlovna, je te comprends très bien. Tu me hais! Oui, oui! Tu me hais parce que je suis plus riche que toi. Tu ne me le pardonneras jamais et me mentiras toujours. (« Logique de femme! » pensa-t-elle à nouveau.) Je sais qu'en ce moment tu te ris de moi... Je suis même certaine que tu ne m'as épousée que pour obtenir le cens électoral et avoir ces sales, chevaux... Ah! que je suis malheureuse!

Piôtre Dmitritch laissa tomber le journal et se souleva. L'insulte inattendue l'abasourdissait. Il sourit d'un air d'enfant sans défense, regarda sa femme, et, comme pour se garer des coups, tendit les bras vers elle, et dit, en suppliant :

— Ôlia!

Et s'attendant à ce qu'elle dît encore quelque chose d'horrible, il s'appuya au dossier du canapé. Et tout son grand corps parut aussi puéril et sans défense que son sourire.

— Ôlia, murmura-t-il, comment as-tu pu dire cela?

Ôlga Mikhâïlovna se ressaisit. Soudain, elle sentit son amour fou pour cet homme, se rappela qu'il était son mari, ce Piôtre Dîmtritch sans lequel elle ne pouvait vivre un seul jour, et qui l'aimait lui aussi follement. Elle se mit à sangloter avec bruit d'un son de voix qui n'était pas le sien, se prit la tête entre les mains et s'enfuit dans sa chambre à coucher.

Elle s'affaissa sur son lit, et de ces petits sanglots hystériques, qui coupent la respiration et vous arrêtent bras et jambes, assourdirent la chambre. Se souvenant qu'un étranger dormait trois ou quatre chambres plus loin, elle s'enfouit la tête dans son oreiller pour étouffer ses sanglots; mais l'oreiller tomba par terre, et, en se penchant pour le ramasser, elle tomba presque elle-même de son lit. Elle ramena la couverture sur son visage, mais ses mains ne lui obéissaient pas; elles déchiraient convulsivement tout ce qu'elles saisissaient.

Il lui semblait que tout était perdu, que tout ce qu'elle avait dit de faux pour offenser son mari avait complètement brisé sa vie. Son mari ne le lui pardonnerait pas. L'offense qu'elle lui avait faite était telle qu'aucune caresse, aucun serment ne pourrait l'effacer... Comment le persuaderait-elle qu'elle ne croyait pas elle-même ce qu'elle avait dit?

— C'est fini, fini! criait-elle sans s'apercevoir

que l'oreiller était retombé par terre. Mon Dieu, mon Dieu !

Ses cris avaient déjà réveillé, sans doute, l'invité et les domestiques ; tout le district saurait le lendemain qu'elle avait eu une crise de nerfs et tous en accuseraient son mari. Elle faisait des efforts pour se contenir, mais ses sanglots devenaient de minute en minute plus forts et plus violents.

— Mon Dieu... au nom de Dieu ! criait-elle d'une voix changée, et sans comprendre pourquoi elle criait cela.

Il lui sembla que le lit s'était effondré sous elle et que ses pieds étaient pris dans la couverture. Piôtre Dmîtritch entra en robe de chambre, une bougie à la main.

— Ôlia, dit-il, cesse !

Elle se leva et, à genoux sur le lit, clignant de yeux à la lumière, elle dit, à travers ses sanglots :

— Comprends-moi, comprends...

Elle voulait dire que les visites de la journée, que son mensonge à lui, que son mensonge à elle l'avaient suppliciée, l'avaient débordée ; mais elle ne put que répéter :

— Comprends-moi, comprends !...

Il lui tendit un verre d'eau :

— Tiens, bois !

Elle prit docilement le verre et se mit à boire, mais l'eau glissa et coula sur ses mains, sa poitrine, sur ses genoux... « Je suis sans doute horriblement laide, » pensa-t-elle.

Piôtre Dmîtritch, sans dire un mot, la fit étendre dans son lit et la couvrit de la couverture ; puis il prit la bougie et sortit.

— Au nom de Dieu !... cria Ôlga Mikhâïlovna. Piôtre, comprends, comprends !

Soudain une douleur la prit au bas du ventre et au dos, si forte que ses pleurs cessèrent, et, de souffrance, elle mordit l'oreiller. Mais tout de suite la douleur la quitta et elle se remit à sangloter.

La femme de chambre entra, arrangea la couverture et lui demanda, inquiète :

— Maîtresse, ma colombe, qu'avez-vous ?

— Sortez d'ici ! lui dit Piôtre Dmîtritch sévèrement, en s'approchant du lit.

— Comprends, comprends-moi... recommença Ôlga Mikhâïlovna.

— Ôlia, je t'en prie, dit-il, calme-toi ! Je ne voulais pas te faire de peine. Je ne serais pas sorti de notre chambre si j'avais su que cela te produirait cet effet. Seulement ce que tu disais m'était pénible. Je te le dis honnêtement...

— Comprends... Tu mentais, je mentais...

— Je le comprends... Allons, allons, cesse ! dit tendrement Piôtre Dmîtritch, s'asseyant au bord du lit. Je comprends... Tu as dit cela par entraînement ; je comprends... Je jure Dieu que je t'aime plus que tout au monde. En t'épousant je n'ai pas songé un instant que tu étais riche. Je t'aimais infiniment, voilà tout !... Je te l'assure ; je n'ai jamais manqué de rien, ni connu le prix

de l'argent ; aussi, je ne sais pas faire la différence entre ta fortune et la mienne. Il m'a toujours semblé que nous étions également riches. Que j'aie été peu sincère en des petites choses, cela est... certes, évident. Ma vie était, jusqu'à présent, arrangée avec si peu de sérieux que cela ne pouvait aller sans petits mensonges. Cela me peine moi-même à présent... Ne parlons plus de cela, au nom de Dieu !

Olga Mikhâilovna ressentit à nouveau une forte douleur et saisit son mari par la manche.

— Je souffre... je souffre... dit-elle rapidement. Ah ! comme je souffre !

— Que le diable emporte ces visites ! marmonna Piôtre Dmîtritch. Tu n'aurais pas dû aller dans l'île aujourd'hui ! Et comment, imbécile que je suis, ne t'ai-je pas retenue ? Seigneur, mon Dieu !

Il se gratta la tête avec colère, eut un geste accablé et sortit.

Ensuite il revint plusieurs fois, s'assit près de sa femme au bord du lit, parlant beaucoup, tantôt très tendrement, tantôt d'un ton fâché. Mais elle l'écoutait peu. Ses sanglots alternaient avec une horrible souffrance, et chaque nouvelle douleur était plus forte, plus longue. Elle retenait d'abord sa respiration et mordait l'oreiller ; puis elle se mit à crier d'une voix déchirante, inconvenante. Une fois, voyant son mari près d'elle, elle se rappela qu'elle l'avait offensé, et, sans se rendre compte si elle délirait ou si c'était le véritable Piôtre Dmî-

tritch, elle saisit, serra sa main dans les deux siennes et se mit à la baiser.

— Tu mentais et je mentais... commença-t-elle à expliquer. Comprends, comprends... On m'a mise à bout, fait perdre patience...

— Ôlia, lui dit Piôtre Dmîtritch, nous ne sommes pas seuls !

Ôlga Mikhâïlovna leva la tête et vit Varvâra, qui, à genoux près de la commode, ouvrait le tiroir d'en bas. Ceux du haut étaient déjà ouverts (1). En ayant fini avec la commode, Varvâra se releva, et, rouge de son effort, la mine solennelle et froide, se mit à ouvrir un coffret.

— Maria, dit-elle en chuchotant à l'autre femme de chambre, je ne peux l'ouvrir ; ouvre-le donc.

Maria grattait un bougeoir avec des ciseaux pour mettre une nouvelle bougie ; elle s'approcha de Varvâra et l'aida à ouvrir le coffret.

— Que tout soit ouvert... murmura Varvâra. Ouvre aussi cette boîte, petite mère. Maître, dit-elle à Piôtre Dmîtritch, vous devriez envoyer demander au Père Mikhaïl d'ouvrir la grande porte de l'iconostase ! Il le faut !

— Faites ce que vous voudrez, dit Piôtre Dmîtritch, la respiration coupée ; mais, au nom du Ciel, qu'on aille au plus vite chercher le docteur ou la sage-femme ! Vassili est-il parti ? Envoie encore quelqu'un. Envoie ton mari !

(1) Curieux usage ancien dont d'autres folklore offrent sans doute l'équivalent. (Tr.)

« J'accouche », comprit Olga Mikhâïlovna.

— Varvâra, gémit-elle, ne va-t-il donc pas naître vivant?

— Ne craignez rien, madame, murmura Varvâra, Dieu voudra qu'il soit vivant.

Lorsqu'une fois encore Olga Mikhâïlovna revint à elle après une de ses douleurs, elle ne sanglotait plus, ne s'agitait plus, elle gémissait seulement. Elle ne pouvait retenir ses gémissements même dans les temps où elle n'avait pas de douleurs. Les bougies brûlaient encore, mais, à travers les stores, la lumière de l'aube pointait déjà ; il était près de cinq heures du matin. Dans la chambre, près de la table ronde, une inconnue, en tablier blanc et d'un extérieur très modeste, était assise. A l'expression de sa figure, on voyait qu'elle était assise là depuis longtemps ; Olga Mikhâïlovna devina que c'était la sage-femme.

— Sera-ce bientôt fini? demanda-t-elle. (Et elle perçut dans sa voix une note inconnue, particulière, qui ne s'y était jamais trouvée auparavant.) « Je vais sans doute mourir en couches, » pensa-t-elle.

Piôtre Dmitritch entra avec précautions, habillé comme dans la journée, et se mit près de la fenêtre, tournant le dos à sa femme. Il leva le rideau et regarda dehors.

— Quelle pluie ! dit-il.

— Quelle heure est-il? demanda Olga Mikhâïlovna pour entendre une seconde fois la note de sa voix qu'elle ne connaissait pas.

— Six heures moins le quart, répondit la sage-femme.

« Et si vraiment je mourais? » pensa Olga Mikhâïlovna regardant la tête de son mari et les vitres sur lesquelles battait la pluie. « Sans moi, comment vivrait-il? Avec qui prendra-t-il le thé, dînera-t-il, parlera-t-il? Les soirs, avec qui dormira-t-il? »

Et Piôtre Dmîtritch lui parut petit, abandonné comme un orphelin. Elle en eut pitié et voulut lui dire quelque chose d'agréable, de tendre, de consolant. Elle se rappela qu'il avait voulu, au printemps, acheter des levriers et qu'elle l'en avait empêché, trouvant la chasse un passe-temps cruel et dangereux.

— Piôtre, fit-elle, gémissante, achète-toi des levriers.

Il baissa le rideau et s'approcha du lit, voulant dire quelque chose; mais, à ce moment, Olga Mikhâïlovna eut une douleur et poussa un cri déchirant, indécent.

Elle était hébétée de douleur, de cris et de gémissements. Elle entendait, voyait, parlait parfois; mais elle comprenait mal. Elle n'avait conscience que de souffrir et de devoir souffrir encore. Il lui semblait que le jour de fête de Piôtre Dmîtritch était depuis longtemps, longtemps passé, non pas la veille, mais l'année précédente, et que sa nouvelle vie de douleurs durait depuis avant même son enfance, son temps d'études à l'Institut, ses cours, son mariage, et que cette vie durerait longtemps

encore, infiniment. Elle vit que l'on apporta du thé à la sage-femme, qu'on l'appelait à midi pour déjeuner et ensuite pour dîner. Elle vit que Piôtre Dmîtritch s'était accoutumé à entrer, à rester longtemps à la fenêtre, et à s'en aller, ainsi que des hommes qu'elle ne connaissait pas, la femme de chambre et Varvâra... Varvâra ne faisait que dire : « Il vivra, il vivra, » et elle se fâchait quand quelqu'un fermait un des tiroirs de la commode. Ôlga Mikhâïlovna vit la lumière changer dans la chambre et aux fenêtres; tantôt il faisait noir, trouble comme au crépuscule, tantôt clair comme en plein jour, comme la veille, pendant le repas; tantôt il refaisait noir... Et chacun de ces changements lui semblait aussi long que son enfance, que ses études à l'Institut, et que ses cours...

Le soir, deux médecins, l'un osseux et chauve, avec une large barbe rousse, l'autre, qui avait l'air juif, basané, avec des lunettes communes, firent à Ôlga Mikhâïlovna une opération. Il lui était entièrement indifférent que des étrangers touchassent son corps; elle n'avait plus ni honte, ni volonté; chacun pouvait faire d'elle ce qu'il voulait. Si, à ce moment-là, quelqu'un se fût jeté sur elle avec un couteau, eût insulté Piôtre Dmîtritch ou lui eût volé son droit sur le petit être, elle n'aurait pas dit un mot.

Au moment de l'opération, on lui avait donné du chloroforme. Quand elle s'éveilla ensuite, les douleurs continuaient et étaient insupportables.

Il faisait nuit. Olga Mikhâïlovna se souvint qu'il y avait déjà eu, mais il y avait bien, bien longtemps, une nuit exactement pareille, avec un pareil silence, avec la lampe devant les icones, la sage-femme assise, immobile près du lit, les tiroirs ouverts, et Piôtre Dmîtritch près de la fenêtre...

V

« Je ne suis pas morte... » pensa Ôlga Mikhâïlovna lorsqu'elle recommença à comprendre ce qui l'entourait et ne ressentait plus de douleurs.

Par les deux fenêtres grandes ouvertes de la chambre à coucher, on voyait une lumineuse journée d'été. Dans le jardin, derrière les fenêtres, piaillaient et jacassaient sans cesser une minute des moineaux et des pies.

Les tiroirs de la commode étaient refermés, le lit de son mari fait ; il n'y avait plus dans la chambre à coucher ni sage-femme, ni Varvâra, ni l'autre femme de chambre. Seul Piôtre Dmîtritch, immobile près de la fenêtre, regardait dans le jardin. On n'entendait pas de pleurs d'enfant ; personne ne la félicitait et ne se réjouissait : le petit être était donc mort.

— Piôtre ! appela-t-elle.

Piôtre Dmîtritch se retourna. Depuis sans doute le moment du départ du dernier convive et celui où Ôlga Mikhâïlovna avait insulté son mari, beaucoup de temps s'était écoulé, car Piôtre Dmîtritch avait visiblement changé, avait maigri.

— Que veux-tu ? demanda-t-il en s'approchant du lit.

Il regardait de côté, remuait les lèvres et souriait de l'air d'un enfant sans défense.

— Tout est déjà fini? demanda Ôlga Mikhâïlovna.

Piôtre Dmîtritch voulut répondre quelque chose, mais ses lèvres tremblèrent et sa bouche se crispa comme celle d'un vieillard, comme celle de Nicolâï Nicolâitch, l'oncle édenté.

— Ôlia, dit-il en se tordant les mains, — et de grosses larmes coulèrent tout à coup de ses yeux, — Ôlia, je n'ai besoin ni de cens électoral, ni d'assemblées administratives (il eut un sanglot)... ni d'opinions personnelles, ni de tout ce monde, ni de ta dot... je n'ai besoin de rien! Pourquoi n'avons-nous pas su garder notre enfant?... Ah! mais pourquoi parler de cela!

Il fit un geste de renonciation à tout, et sortit de la chambre.

Mais, pour Ôlga Mikhâïlovna tout était complètement indifférent. La brume du chloroforme voilait encore sa tête; dans son âme il y avait le vide... L'hébétude passive qu'elle avait, tandis que les deux docteurs l'opéraient, ne l'avait pas encore quittée.

VIÈROTCHKA

Ivane Alexiésiévitch Agniou se souvient qu'il ouvrit avec force, ce soir d'août, la porte-fenêtre et sortit sur la terrasse. Il avait alors un macfarlane léger et un chapeau de paille — celui-là même qui traîne maintenant avec ses bottes dans la poussière, sous son lit. — Il tenait d'une main un gros ballot de livres et de cahiers, et, de l'autre, un gros bâton de bois sec.

Derrière la porte, l'éclairant avec une lampe, se trouvait Kouznétsov, le maître de la maison, bonhomme chauve, à longue barbe grise, vêtu d'un veston de piqué, blanc comme la neige. Le vieux souriait aimablement et secouait la tête.

— Adieu, l'ancien ! lui cria Agniou.

Kouznétsov posa la lampe sur la table et sortit lui aussi. Deux longues et étroites ombres, faisant un pas sur les marches, vers les massifs, vacillèrent, et butèrent de la tête sur le tronc d'un tilleul.

— Adieu, mon cher, répéta Ivane Alexiésiévitch. Et encore une fois merci ! Merci pour votre affabilité, vos soins, votre affection... Je n'oublierai jamais, dans les siècles des siècles, votre hospitalité. Vous êtes bon et votre fille l'est aussi, et tout le monde chez vous est bon, gai, accueillant... Vous êtes tous de si magnifiques gens que je ne sais comment l'exprimer !

Par excès de sensibilité et sous l'effet de la liqueur qu'il venait de boire, Agniov parlait d'une voix chantante de séminariste ; il était si ému qu'il exprimait ses sentiments moins par des mots que par des clins d'yeux et des mouvements d'épaules. Kouznétsov, lui aussi un peu gris et ému, se pencha vers le jeune homme et l'embrassa.

— Je me suis habitué à vous, comme un chien couchant, poursuivit Agniov. Je venais presque chaque jour chez vous ; j'y ai passé dix fois la nuit, et j'y ai bu tant de liqueur que c'est effrayant d'y songer. Mais surtout merci, Gavriïl Pétrôvitch, pour votre aide et votre concours ! Sans vous, j'aurais, avec ma statistique, traîné ici jusqu'en octobre. J'écirai en propres termes ceci dans ma préface : « Je considère comme un devoir d'exprimer ma gratitude au président de la Commission du zemstvo, Kouznétsov, pour son aimable concours. » La statistique a un brillant avenir ! Mes plus profondes salutations à Vièra Gavrilovna, et dites aux docteurs, aux deux juges d'instruction et à votre secrétaire que je n'oublierai jamais leur aide ! Et maintenant, l'ancien, étreignons-nous et échangeons le dernier baiser.

Agniov, fondu d'attendrissement, embrassa encore une fois Kouznétsov et se mit à descendre les marches. A la dernière il se retourna et demanda :

— Nous reverrons-nous quelque jour ?

— Dieu le sait ! répondit le vieillard. Jamais, probablement.

— Oui, c'est vrai. On ne vous ferait venir à

Pïter (Pétersbourg) pour rien au monde, et il est peu probable que je revienne jamais dans ce district. Allons, adieu !

— Vous devriez laisser vos livres ici ! lui cria Kouznétsov. Quelle idée de traîner une pareille charge ? Je vous les enverrais demain par un domestique.

Mais Agniou, sans entendre, s'éloignait rapidement. Dans son âme, réchauffée par les vapeurs spiritueuses, il sentait et de la gaieté, et de la douceur, et de la tristesse... Il pensait en marchant combien souvent dans la vie on rencontre de braves gens, et combien il est dommage de ne garder de ces rencontres que des souvenirs. Il apparaît parfois des cigognes à l'horizon ; un faible vent apporte leur cri plaintif et exalté ; et, une minute après, avec quelque avidité que vous sondiez le lointain bleu, vous n'apercevez aucun point et n'entendez aucun son. De même, dans la vie, des gens passent avec leurs figures et leurs propos, qui se noient dans notre passé, n'y laissant rien que des traces insignifiantes. Vivant à N... depuis le printemps, et voyant presque chaque jour les accueillants Kouznétsov, Ivane Alexiétch (1) s'était habitué au vieillard, à sa fille et aux domestiques comme à des parents et à des intimes. Il connaissait en détail toute la maison, la confortable terrasse, les courbes des allées, les silhouettes des arbres au-dessus de la cuisine et du bain ; mais

(1) Forme plus familière pour Alexiévitch. (Tr.)

il allait franchir le portillon de la barrière, et tout cela se changerait tout de suite en souvenir et perdrait pour lui pour toujours son sens réel. Et au bout d'un an ou deux, ces chères images se terniraient dans sa conscience à l'égal de ses imaginations et des fruits de sa fantaisie.

« Il n'est dans la vie, pensait Agniouv ému, en allant vers le portillon, rien de plus précieux que les hommes. Rien ! »

Dans le jardin, c'était le calme, la chaleur. Cela sentait le réséda, l'héliotrope et le tabac, encore en fleurs dans les massifs. Une buée légère, toute pénétrée de clair de lune, noyait les intervalles entre les arbustes et les troncs d'arbres, et, ce qui demeura longtemps dans le souvenir d'Agniouv, ce fut des flocons de nuages, pareils à des spectres, qui glissaient doucement, mais d'une façon perceptible, les uns après les autres à travers les allées. La lune était haute au-dessus du jardin, et, sous elle, des taches de nuages transparentes s'enfuyaient vers le levant. L'univers entier ne semblait fait que de silhouettes noires et de blanches ombres errantes ; et Agniouv, qui remarquait presque pour la première fois de sa vie de la buée en un soir d'août, pensait ne pas voir la nature, mais un décor dans lequel des artificiers maladroits, cachés dans les arbustes, voulant éclairer le jardin au feu de Bengale blanc, avaient, en même temps que lui, émis de la fumée blanche.

Quand Agniouv approcha du portillon du jardin,

une ombre dense se détacha de la barrière basse et vint à lui.

— Vièra Gavrilovna ! s'écria-t-il joyeux, vous ici ? Je vous ai cherchée, cherchée ! Je voulais vous dire adieu... Adieu, je pars !

— Si tôt ?... Il n'est que onze heures.

— Non, il est temps de partir. Il y a cinq verstes à faire, et il me reste encore des paquets. Demain, il faut se lever de bonne heure...

Devant lui se trouvait Vièra Kouznétsov, jeune fille de vingt et un ans, mélancolique à son ordinaire, négligemment mise et intéressante.

Les jeunes filles qui rêvent beaucoup, qui lisent toute la journée, paresseusement étendues, tout ce qui leur tombe sous la main, qui s'ennuient et sont tristes, s'habillent d'habitude négligemment. A celles à qui la nature a donné du goût et l'instinct de la beauté, cette légère négligence ajoute un charme particulier. Agniou, du moins, en se souvenant plus tard de la jolie Vièrotchka, ne pouvait pas se la figurer sans une ample blouse, chiffonnée à la taille à gros plis, sans une boucle, s'échappant sur le front, de sa haute coiffure, non plus que sans un fichu rouge, tricoté, frangé de boules molles, qui, les soirs de beau temps, pendait de son épaule comme un drapeau, et qui traînait, le jour, dans l'antichambre parmi les coiffures d'hommes, ou bien, dans la salle à manger, sur le coffre où, sans se gêner, dormait le vieux chat. La libre paresse, la douceur d'âme et la vie sédentaire émanaient de ce fichu et des plis de

la blouse. Parce que, peut-être, Vièra plaisait à Agniov, il savait déchiffrer dans chaque bouton, dans chaque volant, quelque chose d'intime, d'ave-nant, de naïf, quelque chose de bon et de poétique, ce qui précisément manque aux femmes fausses, froides, dénuées du sentiment de la beauté.

Vièrotchka était bien faite, avait un profil régulier et de beaux cheveux bouclés. Pour un jeune homme qui, dans sa vie, avait vu peu de femmes, elle semblait une beauté.

— Je pars, dit-il à la porte en prenant congé d'elle. Gardez-moi bon souvenir. Merci pour tout !

De la même voix traînante de séminariste avec laquelle il parlait au vieillard, clignant pareillement les yeux et remuant les épaules, il remerciait Vièra de son hospitalité, de son affabilité, de ses soins.

— J'ai parlé de vous à ma mère dans chaque lettre, dit-il. Si tout le monde était comme vous et comme votre père, la vie ici-bas ne serait pas une vie, mais une fête continuelle. Tout votre entourage est splendide. Des gens simples, cordiaux, sincères !

— Maintenant, où allez-vous ? demanda Vièra.

— Je vais chez ma mère à Orel ; j'y resterai deux semaines, puis j'irai à Pétersbourg, travailler.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Tout l'hiver je travaillerai, et, au printemps, je repartirai pour quelque autre district rassembler des documents. Allons, soyez heureuse, vivez un siècle, ne me gardez pas mau-

vais souvenir. Nous ne nous reverrons plus.

Agniov s'inclina et baisa la main de Viéra. Puis, dans une silencieuse émotion, il arrangea son manteau, reprit son ballot de livres et dit :

— Quelle buée il y a !

— Oui. Vous n'avez rien oublié à la maison ?

— Quoi donc ? Rien, je crois...

Agniov se tut quelques secondes, puis, se tournant gauchement vers le portillon, il sortit du jardin.

— Attendez, dit Viéra, le suivant ; je vais vous accompagner jusqu'à notre bois.

Ils marchèrent sur la route. Les arbres à présent ne masquaient plus l'espace ; on pouvait voir le ciel et l'horizon. Comme couverte d'un voile, toute la nature se cachait dans une buée transparente, laiteuse, au travers de laquelle apparaissait gaiement sa beauté. Le brouillard, plus épais et plus blanc, s'allongeait en couches irrégulières entre les meules d'herbes et les buissons, ou se traînait en touffes sur la route, se tapissant contre terre, comme s'il s'efforçait de ne pas obstruer l'espace. On voyait, à travers la buée, toute la route jusqu'au bois, avec de chaque côté ses fossés noirs, et, au milieu d'eux, des petits buissons qui y avaient poussé, accrochant et fixant les floches du brouillard. A une demi-verste du portillon, se détachait en noir la ligne du bois des Kouznétsov.

« Pourquoi m'accompagne-t-elle ? pensait Agniov. Il faudra la reconduire. »

Mais ayant regardé le profil de Viéra, il sourit gentiment, et dit :

— On n'a pas envie de partir par un si beau temps !... C'est vraiment une soirée de roman, avec la lune, le calme, et toutes les lyres. Le croyez-vous, Vièra Gavrilovna, je suis au monde depuis vingt-neuf ans et je n'ai jamais eu de roman ! Pas une seule histoire romanesque dans ma vie, en sorte que je ne connais les rendez-vous, les allées des soupirs et les baisers que par ouï-dire... C'est anormal ! En ville, quand on reste dans sa chambre, on ne sent pas cette lacune ; mais ici, dans le plein air, on la sent fortement... On se sent comme frustré !

— Pourquoi donc êtes-vous ainsi ?

— Je ne sais. Probablement parce que je n'ai jamais eu de temps à moi ; ou peut-être parce que je n'ai pas rencontré les femmes que... En général, j'ai peu de connaissances, et ne vais nulle part.

Les jeunes gens firent, en silence, quelque trois cents pas. Agniou regardait la tête nue et le fichu de Vièrotchka, et, dans son cœur, se rappelaient l'un après l'autre les jours du printemps et de l'automne passés auprès d'elle. Ç'avait été le temps où, loin de sa chambre grise de Pétersbourg, dégustant les attentions de braves gens, jouissant de la nature et de son cher travail, il n'arrivait pas à remarquer que le crépuscule remplaçait l'aurore, et que, l'un après l'autre, présageant la fin de l'été, les oiseaux cessaient de chanter, les rossignols d'abord, puis les cailles, et un peu plus tard les râles de genêt... Le temps fuyait sans qu'on s'en

aperçût : c'est donc que la vie passait bonne et douce... Agniou se mit à se remémorer tout haut avec quel peu d'enthousiasme, mal fourni d'argent, inaccoutumé aux déplacements et aux gens, il était venu, à la fin d'avril, en ce district de N... où il s'attendait à trouver l'ennui, la solitude, et l'indifférence pour la statistique, qui, à son sens, occupe aujourd'hui parmi les sciences la première place.

Arrivé un matin dans la petite ville de N..., il se logea à l'auberge-relais du vieux-croyant Riaboukhine, où on lui donna, pour vingt copeks par jour, une chambre propre et claire, à la condition qu'il ne fumerait pas dans la rue. Après s'être reposé et avoir demandé qui était le président de la Commission du zemstvo, il se rendit sans retard, à pied, chez Gavriolo Pétrôvitch. Il fallut faire quatre verstes dans des prairies magnifiques et de jeunes bois. Sous les nuages, les alouettes s'égosillaient, inondant l'air de sons argentins, et, sur les sillons verdissants, battant gravement et posément des ailes, volaient des freux.

« Seigneur ! s'étonna alors Agniou, respire-t-on toujours ici un air pareil, ou est-ce seulement à cause de ma venue que cela sent ainsi aujourd'hui ? »

S'attendant à une sèche réception officielle, il entra, hésitant, regardant du coin de l'œil et tortillant timidement sa jeune barbe. Kouznétsov fronça d'abord les sourcils, ne comprenant pas en quoi un jeune homme et sa statistique avaient besoin de sa Commission ; mais lorsque Agniou lui eut longuement expliqué ce que sont les documents

statistiques et où on les puise, Gavriil Pétrôvitch s'anima, sourit et se mit avec une curiosité enfantine à regarder ses cahiers...

Le soir même Ivane Alexiëitch soupait chez les Kouznétsov et devenait vite gris à boire une forte liqueur de ménage. En regardant les tranquilles visages et les mouvements indolents de ses nouvelles connaissances, il ressentit dans tout son être la douce et somnolente paresse au milieu de laquelle on veut dormir, s'étirer et sourire. Cependant ses nouvelles connaissances l'examinaient bénignement, lui demandant s'il avait encore son père et sa mère, combien il gagnait par mois, et s'il allait souvent au théâtre...

Agniov se rappela ses voyages dans les cantons avoisinants, les pique-nique, les pêches, l'expédition de toutes les connaissances des Kouznétsov à un couvent de nonnes, chez la supérieure Marfa, qui fit présent à chaque visiteur d'une bourse en perles. Il se rappela les brûlantes, les interminables discussions, purement russes, au cours desquelles les interlocuteurs, s'aspergeant de particules de salive, et frappant la table du poing, arrivent à ne plus se comprendre, s'interrompent sans y prendre garde, se contredisent à chaque phrase, et, après avoir discuté deux ou trois heures, disent en riant :

— De quoi diable nous sommes-nous mis à discuter? Nous avons commencé par *alleluia* et nous finissons par *de profundis* (1).

(1) Mot à mot : Nous avons commencé par prier pour

— Vous souvenez-vous, demanda Ivane Alexiéitch à Viéra en approchant du bois, comme nous sommes allés à Chéstovo à cheval, vous, le docteur et moi? Nous avons rencontré un illuminé auquel j'ai donné cinq copeks, et qui, après s'être signé trois fois, a jeté ma pièce dans le seigle. Seigneur, que d'impressions j'emporte! Réunies en un bloc, quel lingot d'or cela ferait! Je ne comprends pas pourquoi nos gens d'esprit et nos penseurs s'entassent dans les capitales et ne viennent pas aux champs. Y a-t-il sur la Névski, et dans les grandes et vieilles maisons des villes, autant d'espace et de vérité qu'ici? Vraiment, mon petit hôtel meublé, bourré du haut en bas d'artistes, de savants et de journalistes m'a toujours paru une erreur.

A vingt pas du bois, il y avait un petit pont étroit, cantonné de poteaux aux quatre coins, qui, dans les promenades nocturnes, servait toujours de halte aux Kouznétsov et à leurs hôtes. Qui voulait, pouvait de là, taquiner l'écho silvestre, et l'on voyait la route se perdre dans le sous-bois.

— Voici le petit bois... dit Agniou. C'est là qu'il vous faut retourner...

Viéra s'arrêta et reprit haleine :

— Asseyons-nous, dit-elle, s'asseyant sur un des poteaux. Il est de coutume de s'asseoir avant de se séparer.

demander la santé et finissons par des prières pour les défunts. (Tr.)

Agniov se percha auprès d'elle sur son paquet de livres et continua à parler. Vièra, essoufflée par la marche, regardait sur le côté, en sorte que le jeune homme ne voyait pas sa figure.

— Et que, dans dix ans, nous nous rencontrons tout à coup, dit-il, comment serons-nous? Vous serez alors une respectable mère de famille, et moi l'auteur de quelque honorable et fastidieux recueil de statistique, gros comme quarante mille recueils. Nous nous rappellerons le passé... Maintenant le présent regorge en nous et nous émeut, mais plus tard, quand nous nous rencontrerons, nous ne nous souviendrons ni de la date ni du mois, ni même de l'année où nous nous serons vus pour la dernière fois sur ce petit pont. Vous changerez, apparemment... Dites, changerez-vous?

Vièra tressaillit et tourna la figure vers Agniov.

— Quoi? demanda-t-elle.

— Je viens de vous demander...

— Pardon, je n'ai pas entendu ce que vous disiez.

Agniov alors seulement remarqua dans Vièra un changement. Elle était pâle, elle étouffait; le tremblement de sa respiration gagnait ses mains, ses lèvres, sa tête; et ce n'était plus une boucle, comme toujours, c'en était deux qui s'échappaient de sa coiffure sur son front... Elle évitait manifestement de le regarder dans les yeux et tâchait de cacher son émoi, tantôt arrangeant son col qui semblait la serrer, tantôt déplaçant d'une épaule sur l'autre son fichu rouge...

— Vous avez froid, il me semble, dit Agniov. Il est assez malsain d'être assise dans le brouillard. Laissez-moi vous reconduire chez vous.

Vièra se taisait.

— Qu'avez-vous? fit Ivane Alexièitch, souriant. Vous vous taisez et n'écoutez pas ce que je dis. Êtes-vous malade ou fâchée?

Vièra appliqua fortement sa main sur sa joue, tournée du côté d'Agniov, et la retira tout de suite vivement.

— Affreuse situation... murmura-t-elle avec une expression de grande douleur.

— Comment, affreuse? demanda Agniov, levant les épaules et ne cachant pas son étonnement. De quoi s'agit-il?

Encore essoufflée, les épaules tremblantes, Vièra se détourna, regarda le ciel une demi-minute et dit :

— J'ai besoin de vous parler, Ivane Alexièitch...

— Je vous écoute.

— Cela vous semblera peut-être étrange... vous allez être étonné, mais peu m'importe...

Agniov leva encore les épaules et se prépara à écouter.

— Voyez-vous... commença Vièra, baissant la tête et tortillant une des boules de son fichu, je voulais vous... dire... Cela vous paraîtra étrange, et... bête..., mais je... je ne peux plus...

Les paroles de Vièra se changèrent en un murmure confus et finirent tout à coup en pleurs. La jeune fille se couvrit le visage de son mouchoir, se

courba encore plus et se mit à pleurer amèrement. Ivane Alexiévitch troublé fit un « ah ! » et, surpris, ne sachant que faire et que dire, regarda sans espoir autour de lui. Inaccoutumé à voir et à entendre pleurer, les yeux lui démangeaient aussi.

— En voilà encore ! marmonna-t-il. Viéra Gavrilovna, pourquoi donc pleurer, je vous le demande ? Chérie, vous... vous êtes malade ? Ou bien vous a-t-on fait de la peine ? Dites-le-moi ; peut-être... pourrai-je vous aider...

Lorsque, essayant de la consoler, il se permit d'écarter doucement ses mains de sa figure, elle lui sourit à travers ses larmes, et dit :

— Je... je vous aime !

Ces mots simples et ordinaires furent dits en simple langage humain ; mais Agniouv, fortement ému, se détourna de Viéra, se leva, et, après son émoi, ressentit de l'effroi.

La tristesse, la cordialité et l'humeur sentimentale, suscitées en lui par le départ et la liqueur, disparurent soudain, cédant la place à un brusque et désagréable sentiment de malaise. Comme si son âme se fût retournée, il regarda Viéra de biais, et, à présent que, lui ayant déclaré son amour, elle avait dépouillé cette inattingibilité qui donne à la femme tant de séduction, elle lui sembla plus petite de taille, plus simple, plus sombre.

« Qu'est-ce donc ? pensa-t-il, effaré. Mais moi, est-ce que... je l'aime, oui ou non ?... Voilà la question ? »

Viéra, maintenant que l'essentiel et le plus

malaisé, était dit enfin, respirait à l'aise, librement. Elle s'était levée elle aussi et, regardant en face son compagnon, se mit à parler vite, irrésistiblement, avec feu.

De même qu'un homme subitement transi ne peut se souvenir ensuite de l'ordre dans lequel se sont succédé les bruits de la catastrophe qui l'a étourdi, de même Agniov ne se rappelle pas les mots et les phrases de Viéra.

Seuls sont présents à sa mémoire le sens de ce qu'elle dit, sa personne elle-même et l'impression qu'elle produisit. Agniov se rappelle une voix un peu étouffée, étranglée par l'émotion, une musique extraordinaire et la passion de l'intonation. Pleurant, riant, les cils étincelants de larmes, elle lui dit que, dès les premiers jours de leur rencontre, son originalité, son esprit, ses yeux spirituels et bons, ses recherches et le but de sa vie, l'avaient frappée; et elle se mit à l'aimer passionnément, follement, profondément. Au cours de l'été, lorsque, en entrant à la maison, elle voyait son manteau dans l'antichambre ou entendait de loin sa voix, son cœur avait un petit frisson au pressentiment du bonheur. Ses plus simples plaisanteries la faisaient rire aux éclats. Dans chaque chiffre de ses cahiers, elle voyait quelque chose d'extraordinairement intelligent et de vaste. Son bâton sec lui semblait plus beau que les arbres.

Le bois et les touffes de brouillards, les fossés noirs, aux côtés de la route, semblaient s'être tus,

écouter. Mais dans le cœur d'Agniov se passait quelque chose de mauvais et d'étrange...

Expliquant son amour, Vièra était d'une beauté captivante ; elle parlait bien, passionnément ; mais Agniov n'éprouvait ni jouissance ni joie animale, comme il l'aurait souhaité ; il n'éprouvait pour Vièra qu'un sentiment de pitié, la douleur et le regret qu'une bonne jeune fille souffrit pour lui.

Fut-ce — Dieu le sait — la raison livresque qui parla en lui ou cette insurmontable habitude d'objectivité qui empêche tant de gens de vivre ? toujours est-il que les enthousiasmes et les souffrances de Vièra lui parurent peu sérieux et fades. En même temps, un sentiment lui soufflait que tout ce qu'il voyait et entendait était, du point de vue naturel et de celui du bonheur personnel, autrement sérieux que toutes les statistiques, les livres, les vérités... Et il se courrouçait et s'accusait sans comprendre quelle était précisément sa faute.

Pour comble de malaise, il ne savait positivement pas que dire ; et il fallait absolument parler. Dire tout droit : « Je ne vous aime pas, » il n'en trouvait pas la force ; dire : « Oui, » il ne le pouvait pas non plus, parce que, explorant son cœur, il n'y trouvait pas même une étincelle d'amour...

Il se taisait, tandis que Vièra racontait qu'il n'était pas pour elle de plus grand bonheur que de le voir, de le suivre, même à l'instant, où il voudrait, d'être sa femme et son aide ; et s'il la quittait, elle mourrait de chagrin...

— Je ne puis rester ici, disait-elle, se tordant les mains. La maison, ce bois, l'air environnant me sont devenus désagréables. Je ne supporte pas le repos continu et la vie oisive. Je ne supporte pas les gens blafards et sans visage, se ressemblant comme des gouttes d'eau. Tous, ils sont bons et bienveillants, parce qu'ils sont gavés, ne souffrent pas, ne luttent pas... Et je veux justement aller dans les grandes maisons humides où l'on souffre, aigri par le travail et le besoin...

Cela aussi parut à Agniouv fade et peu sérieux. Quand Vièra eut fini, il ne savait encore que dire ; cependant, ne pouvant pas se taire, il murmura :

— Je vous suis très reconnaissant, Vièra Gavrilovna, bien que je sente que je n'aie mérité en rien un pareil... sentiment de votre part... En second lieu, en qualité d'honnête homme, je dois dire que... le bonheur est basé sur l'équilibre... alors que les deux parties... aiment également...

Mais, sur-le-champ, Agniouv eut honte de ce qu'il balbutiait et se tut. Il sentit qu'à ce moment sa figure était bête, gênée, plate, qu'elle était tendue et crispée... Vièra sut apparemment y lire la vérité, car elle devint soudain sérieuse, pâlit et baissa la tête.

— Excusez-moi, marmotta Agniouv, ne pouvant garder le silence. J'ai tant d'estime pour vous... que je souffre !

Vièra se retourna brusquement et partit vite pour chez elle. Agniouv la suivit.

— Non, dit Vièra le renvoyant du geste ; il ne

faut pas que vous veniez ! Je rentrerai seule...

— Non, laissez moi faire... on ne peut pas ne pas vous reconduire.

Tout ce qu'il dit, Agniov le trouvait jusqu'à la dernière syllabe répugnant et plat. Un sentiment de gêne coupable grandissait en lui à chaque pas ; il se courrouçait, serrait les poings, maudissant sa froideur et son manque de savoir-vivre avec les femmes. Tâchant de se stimuler, il regardait la jolie taille de Vièrotchka, sa natte, les traces de ses petits pas sur la poussière du chemin ; il se rappelait ses larmes et ses paroles ; mais tout cela ne faisait que l'attendrir, sans exciter son âme.

« On ne peut pourtant pas aimer par force ! » se disait-il.

Et, en même temps, il pensait : « Quand donc aimerai-je de mon propre mouvement ? J'ai près de trente ans. Jamais je n'ai rencontré de femme mieux que Vièra, et je n'en rencontrerai jamais... Oh ! vieillesse de chien... La vieillesse à trente ans ! »

Vièra marchait devant lui, toujours plus vite, sans se retourner, tête basse. Il semblait à Agniov que, de chagrin, elle s'était réduite, était devenue moins large d'épaules...

« Je m'imagine ce qui se passe dans son âme ! pensait-il en regardant son dos. Elle a honte, elle souffre au point de vouloir mourir... Seigneur, qu'il y a en tout cela de vie, de poésie, de sens !... Une pierre en serait touchée, et moi... je suis bête et absurde... »

Près du portillon, Vièra jeta sur lui à la dérobée un coup d'œil, et, courbée, s'enveloppant dans son fichu, elle entra rapidement dans l'allée.

Ivane Alexiéitch resta seul. En revenant vers le bois, il marchait lentement, s'arrêtant sans cesse, se retournant du côté du jardin, ayant l'air en toute sa personne, de ne pas croire à ce qu'il faisait. Il cherchait des yeux sur la route, la trace des pas de Vièrotchka, et ne pouvait croire qu'il eût si maladroitement et si grossièrement « refusé » une jeune fille qui lui plaisait, et qui venait de lui déclarer son amour. Il dut, pour la première fois de sa vie, expérimenter combien l'homme dépend peu de sa bonne volonté, et il éprouva l'état de celui qui malgré soi, en dépit de son honnêteté et de son affabilité, a occasionné à autrui des souffrances cruelles et imméritées. Sa conscience souffrait et quand Vièra fut disparue, il commença à lui sembler qu'il avait perdu quelque chose de très cher, de familier, qu'il ne retrouverait pas. Il sentait qu'avec elle une partie de sa jeunesse s'enfuyait et que les minutes qu'il avait vécues si inutilement ne se répéteraient plus.

Revenu au petit pont, il s'arrêta et réfléchit. Il voulait trouver la cause de son étrange froideur. Qu'elle résidât en lui, il le voyait. Il s'avoua que ce n'était pas la froideur raisonnée dont se piquent si souvent les gens d'esprit ni la froideur d'un imbécile fat, mais une simple pusillanimité, l'incapacité de concevoir profondément la Beauté. C'était une vieillesse précoce, acquise par l'éduca-

tion, par la lutte désordonnée pour gagner sa vie, par l'existence isolée dans une chambre d'hôtel...

Quittant le pont, il s'enfonça lentement, comme à regret, dans le bois. Dans la noire et épaisse obscurité que tachaient de-ci, de-là, crûment des lueurs de clair de lune, et où il ne percevait que ses pensées, il eut le désir passionné de recouvrer ce qu'il avait perdu.

Et Ivane Alexiétitch se rappelle qu'il revint sur ses pas. Se taquinant de souvenirs, s'obligeant à se dessiner l'image de Vièra, il rentra vite dans le jardin.

Ni sur la route, ni dans le jardin il n'y avait plus de brouillard, et, du haut du ciel, claire comme lavée, la lune regardait; seul l'orient s'embru-mait et s'assombrissait...

Agniov se souvient de ses pas circonspects, des fenêtres noires, de l'odeur pénétrante des héliotropes et du réséda. Caro s'approcha amicalement de lui, remuant la queue et flairant sa main... Ce fut le seul être vivant qui le vit faire deux fois le tour de la maison, rester sous la fenêtre sombre de Vièra, et, avec un geste de renonciation mélancolique, sortir du jardin avec un gros soupir.

Une heure après il était en ville, et las, fatigué, appuyé à la porte de l'auberge, la figure brûlante, il secouait la poignée de la porte. Quelque part, un chien réveillé jappa, et, comme en réponse à son appel, un veilleur de nuit se mit à frapper près de l'église sur une plaque de fonte...

— Tu rôdes la nuit... grogna le vieux-croyant

en lui ouvrant la porte, serré dans une chemise, longue comme celle d'une femme ; tu ferais mieux de prier Dieu.

Rentré dans sa chambre, Ivane Alexiéitch se laissa tomber sur son lit, et, longtemps, longtemps regarda sa lumière. Puis il releva la tête et se mit à faire sa valise...

1887.

REMUE-MÉNAGE

Au retour d'une promenade, Mâchénnka Pavlètski, jeune fille ne venant que de sortir de l'Institut (1), trouva, en rentrant chez les Koûchkine où elle était gouvernante, un brouhaha extraordinaire. Le suisse Mikhâïlo qui lui avait ouvert la porte était bouleversé, rouge comme une écrevisse.

En haut on entendait du bruit. « C'est sans doute madame qui a une crise... pensa Mâchénnka, ou qui se sera disputée avec son mari. »

Dans le vestibule et dans le corridor, elle rencontra les femmes de chambre; l'une d'elles pleurait. Mâchénnka vit ensuite son maître lui-même, Nicolaï Serguièitch, sortant précipitamment de sa chambre à elle. C'était un homme petit, jeune encore, la face bouffie, avec une large calvitie.

Il était rouge. Il tremblait... Il passa près de la gouvernante sans la remarquer, et, levant les bras en l'air, s'exclama :

— Oh ! que c'est affreux ! Quel manque de tact ! Que c'est bête, absurde !... C'est abominable !

Mâchénnka entra dans sa chambre, et, pour la première fois de sa vie, y éprouva, en toute son acuité, le sentiment si connu de ceux qui dé-

(1) Voyez note p. 6. (Tr.)

pendent des autres, celui des êtres sans défense, vivant chez des gens riches et de qualité. On faisait une fouille dans sa chambre.

Sa maîtresse, Fédôssia Vassiliévna, forte dame, large d'épaules, aux épais sourcils noirs, avec d'imperceptibles moustaches et des mains rouges, décoiffée, gauche d'allure, ressemblant de traits et de manières à la plus simple cuisinière, se trouvait près de la table, remettant dans la panière à ouvrage des pelotes de laine, des chiffons et des papiers...

Elle ne s'attendait apparemment pas à l'arrivée de la gouvernante, car, s'étant retournée, et apercevant son visage pâle et effrayé, elle se troubla un peu et marmotta :

— *Pardon* (1), je... j'ai renversé tout cela sans le vouloir... ma manche s'est accrochée...

Et ayant encore dit quelques mots, Mme Kouchkine fit virevolter sa traîne et sortit. Mâchénnka, étonnée, parcourut sa chambre des yeux, et, n'y comprenant rien, ne sachant que penser, haussa les épaules, transie d'effroi.

Que cherchait Fédôssia Vassiliévna dans sa corbeille à ouvrage? Si, comme elle le disait, elle avait de sa manche accroché la table et fait tomber des objets, pourquoi Nicolaï Serguéitch était-il sorti de sa chambre si rouge, si agité? Pourquoi l'un des tiroirs de la table était-il entr'ouvert? La tire-lire dans laquelle la gouvernante mettait

(1) En français. (Tr.)

sa menue monnaie et de vieux timbres-poste était ouverte. On l'avait ouverte, et on n'avait pas su la refermer, bien que l'on eût abîmé la serrure. L'étagère à livres, le dessus de la table, le lit, tout portait les traces d'une fouille récente; la pаниère à linge aussi. Le linge était replié avec soin, mais non dans l'ordre où Mâchénnka l'avait laissé. La fouille avait donc été complète, véritable; mais pourquoi?... Qu'était-il arrivé? Mâchénnka se souvint du bouleversement du suisse, du brouhaha qui continuait encore, de la femme de chambre qui pleurait; mais tout cela avait-il quelque rapport avec la visite qui venait d'avoir lieu chez elle? Ne l'avait-on pas mêlée à quelque horrible affaire?

Mâchénnka pâlit, et, glacée, se laissa tomber sur la corbeille à linge. La femme de chambre entra.

— Lîsa, demanda-t-elle, savez-vous pourquoi on est entré chez moi?

— Une broche de deux mille roubles, répondit Lîda, a disparu de la chambre de madame...

— Oui, mais pourquoi est-on venu fouiller chez moi?

— On a fouillé chez tout le monde, mademoiselle. Chez moi aussi... on a tout fouillé. On nous a tous fait mettre nus, et on a fouillé... Et moi, mademoiselle, je le jure comme devant Dieu... non seulement je n'ai pas touché la broche, mais je ne me suis pas même approchée de la table de toilette! C'est ce que je dirai à la police.

La gouvernante continuait à ne pas comprendre :

— Mais... pourquoi a-t-on fouillé chez moi?

— On a volé, je vous dis, une broche... Madame a tout retourné de ses propres mains. Elle a même fouillé elle-même le suisse Mikhâïlo. C'est une vraie honte! Nicolaï Serguïèitch ne fait que regarder et glousser comme une poule... Vous avez tort de trembler, mademoiselle. On n'a rien trouvé chez vous. Si ce n'est pas vous qui avez pris la broche! vous n'avez rien à craindre.

— Mais, Lîsa, dit Mâchénnka étouffant d'indignation, c'est vil!... c'est offensant! C'est une indignité, une bassesse! De quel droit me soupçonner, et fouiller mes effets?

— Vous êtes chez les autres, mademoiselle, soupira Lîsa... Bien que demoiselle, vous êtes pourtant... comme une domestique... Ce n'est pas ici comme chez votre papa et votre maman...

Mâchénnka s'affala sur son lit et se mit à sangloter amèrement. Jamais on n'avait exercé sur elle pareille violence. Jamais on ne l'avait insultée aussi profondément que maintenant... Jeune fille bien élevée, impressionnable, fille d'un professeur, on l'avait soupçonnée de vol! On avait fouillé chez elle comme chez une fille des rues! Il semble qu'on ne pouvait rien inventer de pis que cette offense. Et à ce sentiment se mêlait encore une lourde appréhension : qu'allait-il arriver maintenant? Des absurdités de toute sorte envahirent son esprit. Si l'on avait pu la soupçonner de vol, on pouvait l'arrêter, la faire mettre nue, la

fouiller, puis la conduire sous escorte dans les rues, l'emprisonner dans une cellule froide et sombre, avec des souris et des cloportes, pareille en tout à celle où fut enfermée la princesse Tarakânov (1). Qui interviendrait pour elle? Ses parents habitaient loin, en province; l'argent leur manquait pour venir près d'elle; elle était dans la capitale, seule comme dans un désert; ni parents, ni connaissances; on ferait d'elle ce qu'on voudrait.

« Je vais courir chez tous les juges et les avocats... pensait Mâchénnka, tremblante. Je leur expliquerai, je jurerai... Ils comprendront que je ne puis pas être une voleuse! »

Mâchénnka se souvint qu'elle avait dans une boîte, sous ses draps, des bonbons qu'elle mettait par une vieille habitude d'Institut dans sa poche, pendant le dîner, et qu'elle emportait dans sa chambre. A l'idée que son petit secret était connu de ses maîtres, elle eut chaud et honte, et, à tous ces sentiments, elle fut prise d'un violent battement de cœur qui retentit dans ses tempes, ses mains et jusqu'au fond de son ventre.

On l'appela :

— Le dîner est servi!

(1) Un tableau célèbre de Flavitski, et de nombreux romans, ont popularisé la détention de la prétendue fille d'Élisabeth et de Razoumovski, arrêtée en Italie par Orlov, et qui serait morte, noyée dans sa cellule à Pétersbourg lors d'un des débordements de la Néva. (Voyez notamment K. WALISZEWSKI, *Autour d'un trône*, p. 315-329. (Tr.)

Fallait-il y aller ou ne pas y aller?

Mâchénnka arrangea sa coiffure, se passa sur le visage une serviette mouillée et se rendit à la salle à manger.

On était déjà à table. A l'un des bouts se trouvait Fédôssia Vassiliévna, imposante, la face bête et grave, à l'autre bout, Nicolaï Serguieitch. Les hôtes et les enfants étaient assis des deux côtés. Deux valets de chambre, en habit et gants blancs, servaient le dîner. Tous savaient qu'il y avait du branle-bas dans la maison, que la maîtresse avait un chagrin, et l'on se taisait. On n'entendait que mastication et bruit de cuillers dans les assiettes.

Mme Kouçhkine fut la première à parler.

— Qu'avons-nous comme troisième plat? demanda-t-elle d'une voix alanguie et souffrante à l'un des valets de chambre.

— *L'Esturgeon à la russe*, répondit le valet (1).

— Fènia (2), se hâta de dire Nicolaï Serguieitch, c'est moi qui l'ai commandé... Je voulais du poisson. Si cela te déplaît, *ma chère* (3), on peut ne pas le servir. Je l'ai commandé... en passant...

Fédôssia Vassiliévna n'aimait pas les plats qu'elle n'avait pas commandés elle-même; ses yeux se remplirent de larmes.

— Allons, dit d'une voix douce le docteur Mâmikov, le médecin de la maison, en touchant légèrement la main de Mme Kouçhkine, et avec

(1) En français. (Tr.)

(2) Diminutif de Fédôssia. (Tr.)

(3) En français. (Tr.)

un sourire doux également, cessons de nous agiter ! Nous sommes assez nerveuse sans cela ! Oubliez votre broche ! Votre santé importe plus que deux mille roubles !

— Ce n'est pas les deux mille roubles que je regrette ! répondit Fédôssia Vassiliévna, — et de grosses larmes coulèrent sur ses joues ; — c'est le fait lui-même qui m'indigne ! Je ne tolérerai pas de voleurs dans ma maison. Je ne regrette rien... mais me voler est une si grosse ingratitude !.. C'est ainsi qu'on paye ma bonté...

Chacun tenait les yeux baissés sur son assiette, mais il sembla à Mâchénnka qu'après ces mots on la regardait. Une boule tout d'un coup lui monta à la gorge. Elle se mit à pleurer et, de son mouchoir, se couvrit la figure.

— *Pardon* (1), murmura-t-elle. Je n'en puis plus. J'ai mal à la tête.

Et elle se leva de table, faisant gauchement du bruit avec sa chaise, et, encore plus troublée, sortit rapidement.

— C'est on sait quoi ! fit Nicolai Serguieitch, fronçant les sourcils. Il ne fallait pas fouiller chez elle ! Ç'a vra ment été mal à propos...

— Je ne dis pas qu'elle ait pris la broche, dit Fédôssia Vassiliévna ; mais peux-tu répondre d'elle ? J'ai peu confiance, je l'avoue, en ces pauvresses instruites.

— Vraiment, Fènia, ç'a été mal à propos...

(1) En français. (Tr.)

Excuse-moi, Fènia, mais la loi ne te donne aucun droit de fouiller chez elle.

— Je ne connais pas vos lois. Je sais seulement que ma broche est perdue, voilà tout ! Et je la retrouverai, cette broche ! (Elle frappa sa fourchette sur son assiette et ses yeux brillèrent de colère.) Vous, mangez, et ne vous mêlez pas de mes affaires !

Nicolaï Serguieitch, soumis, baissa les yeux, et soupira. Mâchénnka, cependant, rentrée dans sa chambre, s'était jetée sur son lit. Elle n'avait plus ni peur, ni honte. Elle souffrait du violent désir d'aller souffleter sur les deux joues cette femme dure, arrogante, bornée, heureuse.

Étendue, elle soufflait dans son oreiller, songeant comme il serait bon d'aller acheter la broche le plus cher possible et de la jeter à la figure de cette folle. Plût à Dieu que Fédôssia Vassiliévna fût ruinée, dût mendier, qu'elle comprît toute l'horreur de la pauvreté, de la subalternité, et que Mâchénnka, qu'elle avait offensée, lui fît l'aumône !... Ah ! si Mâchénnka pouvait faire un gros héritage, acheter une voiture et passer avec bruit sous ses fenêtres pour qu'elle fût jalouse !...

Mais tout cela n'était que rêves ; il ne restait en réalité qu'une chose : partir au plus tôt, ne pas rester une heure ci... Il est terrible, il est vrai, de perdre sa place, de revenir chez des parents dépourvus de tout, mais que faire ? Mâchénnka ne pouvait plus voir maintenant ni sa maîtresse, ni sa petite chambre ; elle y étouffait ; elle y souff-

frait. Fédôssia Vassiliévna, avec sa manie de voir partout des malades, et ses présomptions d'aristocratie, l'avait tellement dégoûtée que tout au monde lui semblait grossier et sans attrait pour la seule raison que cette femme existait. Mâchénnka sauta à bas de son lit et se mit à faire sa malle.

— On peut entrer? demanda derrière la porte Nicolaï Serguïèitch.

Il s'était approché sans bruit de la porte et parlait d'une voix douce, basse.

— Entrez.

Il entra et s'arrêta près de la porte; ses yeux étaient troubles; son nez luisait. Il avait, après dîner, bu de la bière; on le voyait à sa démarche et à ses mains molles.

— Que faites-vous donc? demanda-t-il, montrant du doigt la corbeille.

— Je fais ma malle. Pardonnez-moi, Nicolaï Serguïèitch, je ne puis rester plus longtemps dans votre maison. Cette perquisition m'a profondément offensée.

— Je le comprends... mais vous avez tort d'agir ainsi... Pourquoi partir? On a fouillé chez vous, et vous vous en piquez... Qu'est-ce que cela peut vous faire? Vous n'y perdez rien.

Mâchénnka continuait, en silence, à emballer. Nicolaï Serguïèitch se tirait les moustaches, comme pensant à ce qu'il pourrait dire encore. Il reprit d'une voix insinuante :

— Je vous comprends, naturellement, mais il faut être indulgente. Vous le savez, ma femme est

nerveuse, gâtée ; il ne faut pas la juger sévèrement.

Mâchénnka se taisait.

— Si vous êtes vraiment si offensée, continua Nicolaï Serguièitch, tenez, je suis prêt à m'excuser devant vous. Excusez-moi !

Mâchénnka ne répondit rien, plus penchée seulement sur sa malle. Cet homme maigre et indécis n'était absolument rien dans la maison. Il jouait, même aux yeux des domestiques, le piètre rôle d'un parasite, d'un inutile ; ses excuses mêmes n'avaient aucune valeur.

— Hum... vous vous taisez?... Ça ne vous suffit pas?... Alors je m'excuse aussi pour ma femme... en son nom... Elle a manqué de tact ; je le dis en qualité de gentilhomme...

Nicolas Serguièitch fit quelques pas, soupira et poursuivit :

— Vous voulez encore, je le vois, me percer le cœur... Vous voulez que ma conscience me tourmente...

— Je sais, Nicolaï Serguièitch, que vous n'êtes coupable en rien, dit Mâchénnka, le regardant de ses grands yeux mouillés de larmes. Pourquoi donc vous tourmenter ?

— Évidemment... Mais cependant ne... ne partez pas !... je vous en prie.

Mâchénnka hocha la tête. Nicolaï Serguièitch s'arrêta près de la fenêtre et tambourina sur la vitre.

— Pour moi, dit-il, un pareil malentendu est un véritable supplice. Dois-je donc me mettre

à genoux devant vous ? On a blessé votre fierté, et voilà que vous pleurez, et vous vous apprêtez à partir ; mais moi aussi j'ai ma fierté, et vous ne la ménagez pas. Ou bien, voulez-vous que j'avoue ce que je ne dirais pas même à confesse ? Vous le voulez ?... Vous voulez que j'avoue ce que je ne confesserais pas même à la mort ?...

Mâchénnka se taisait.

— C'est moi, dit rapidement Nicolaï Serguïèitch, qui ai pris la broche ! Êtes-vous contente maintenant ? Êtes-vous satisfaite ? Oui, c'est moi... qui l'ai prise !... Mais je compte naturellement sur votre discrétion. Au nom du ciel, pas un mot à personne, pas la moindre allusion !

Mâchénnka, étonnée, effrayée, continuait à faire sa malle. Elle saisissait ses effets, les froissait, les empilait sans ordre. Après le sincère aveu de Nicolaï Serguïèitch, elle ne pouvait pas rester une minute ; elle ne comprenait même plus comment elle avait pu vivre précédemment dans cette maison-là.

— Et il n'y a pas à s'étonner..., reprit Nicolaï Serguïèitch après un court silence. C'est une histoire ordinaire. J'ai besoin d'argent, et elle... ne m'en donne pas. Cette maison et tout ce qui s'y trouve, Maria Andriéévna (1), c'est mon père qui l'a acquis. Tout cela est à moi ; et la broche appartenait à ma mère... tout est à moi ! Et elle

(1) Nom complet, et d'une politesse correcte, de Mâchénnka. (Tr.)

a tout pris ! Elle a tout accaparé !... Je ne peux pas lui faire un procès, avouez-le... Je vous en prie instamment, excusez-moi, et... et restez ! *Tout comprendre, c'est tout pardonner* (1)... Restez !

— Non ! dit Mâchénnka résolument, se mettant à trembler. Laissez-moi, je vous en prie !

— Allons, que Dieu soit avec vous ! dit Nicolaï Serguieitch avec un soupir, s'asseyant sur un petit banc, près de la malle. J'aime, je l'avoue, ceux qui savent s'offenser, mépriser, et ainsi de suite... Je resterais ainsi un siècle à admirer votre visage indigné... Ainsi vous partez?... Je le comprends !... Il ne doit pas en être autrement... Oui, naturellement... Pour vous, c'est bien ; mais pour moi... brrrr !... Je ne puis pas sortir d'un pas de cette crypte ! Aller dans une de mes propriétés?... Mais partout y sont installés les filous de ma femme... ces intendants, ces agronomes, que le diable les emporte tous ! On hypothèque, on ré-hypothèque... Défense de pêcher, de fouler le gazon, de toucher un arbre...

Du salon, la voix de Fédôssia Vassiliévna appela :

— Nicolaï Serguieitch !

Et on l'entendit qui disait :

— Âgnia, va chercher ton maître.

— Alors, demanda Nicolaï Serguieitch, se levant vivement et allant vers la porte, vous ne restez pas ? Restez, au nom du ciel ! Je viendrais les soirs

(1) En français dans le texte. (Tr.)

chez vous ; nous causerions... Hein ? restez ! Vous partie, il n'y aura plus dans la maison une seule figure humaine. Ah ! c'est horrible !

La face pâle, maigre, de Nicolaï Serguieitch suppliait, mais Mâchénnka hocha la tête, et il sortit, faisant un geste navré.

Une demi-heure après, Mâchénnka était déjà en route.

UN PROBLÈME

On avait pris de sévères mesures pour que le secret de famille des Ousskov ne s'ébruitât pas. Une partie des domestiques avait été envoyée au théâtre ou au cirque ; l'autre était confinée à la cuisine, avec ordre de n'en pas sortir. Ordre, en outre, était donné de ne recevoir personne. Bien que mises au courant, la tante, femme du colonel, sa sœur et la gouvernante, font semblant de ne rien savoir : elles restent à la salle à manger sans se montrer ni dans le salon, ni dans la salle.

Sâcha Ousskov, jeune homme de vingt-cinq ans, cause de tout ce tracas, est depuis longtemps arrivé, et, comme le lui a conseillé son défenseur, son oncle maternel, l'excellent Ivane Mârkovitch, il reste humblement dans la salle près de la porte, où se tient le conseil de famille ; il se prépare à donner de ses actes une franche et sincère explication.

Dans le cabinet, le sujet de l'entretien est désagréable et délicat. Sâcha Ousskov a négocié dans une succursale de banque un billet, protesté depuis trois jours, et, maintenant, deux de ses oncles du côté paternel, et Ivane Mârkovitch de l'autre, tranchent la question de savoir s'il faut payer pour sauver l'honneur familial, ou se désintéresser de l'affaire, en laissant la justice en connaître.

Pour des tiers, de pareilles questions sont simples, mais pour ceux qu'atteint le malheur, les résoudre est extrêmement malaisé. Les oncles discutaient depuis longtemps, sans que le problème avançât d'une ligne.

— Messieurs, disait le colonel, — et on sentait dans sa voix de la fatigue et de l'amertume, — messieurs qui prétend que l'honneur d'une famille soit un préjugé? Je ne dis nullement cela! Je vous mets seulement en garde contre une méprise. Je montre la possibilité d'une erreur impardonnable. Comment donc ne comprenez-vous pas cela? Je ne parle pas chinois, je parle russe.

— Nous vous comprenons, mon cher, dit débonnairement Ivane Mârkovitch.

— Comment comprenez-vous quand vous alléguiez que je n'admets pas l'honneur familial! L'honneur familial, *faus-ement-interprété*, est, je le répète, un préjugé. Faussement interprété, voilà ce que je dis! Laisser, pour tel motif que ce soit, un fripon impuni, quel qu'il soit, c'est offenser les lois; c'est chose indigne d'un honnête homme; ce n'est pas là sauver l'honneur d'une famille: c'est une lâcheté civique! Tenez, prenons l'armée... L'honneur de l'armée nous est plus cher que tout; pourtant nous ne couvrons pas les coupables; nous les jugeons! Et l'honneur de l'armée en souffre-t-il? Loin de là!

L'autre oncle paternel, fonctionnaire de la Chambre des Comptes, simple et rhumatisant, se taisait, arguant seulement que, en cas de procès,

le nom des Ousskov paraîtrait dans les journaux. A son sens, il fallait étouffer l'affaire dès le début, ne pas l'ébruiter. Sauf l'allusion aux journaux, il ne motivait son opinion sur rien.

L'oncle maternel, l'excellent Ivane Mârkovitch, parla avec aisance, doucement, avec un tremblement dans la voix. Il commença par dire que la jeunesse a ses droits, et que les entraînements lui sont naturels. Qui de nous ne fut pas jeune et ne connut pas les entraînements? Sans parler des simples mortels, les grands hommes, eux-mêmes, n'ont pas évité, dans leur jeunesse, les entraînements et les fautes. Prenez la biographie des grands écrivains. Lequel, étant jeune, n'a pas perdu de l'argent au jeu, ne s'est pas enivré, n'a pas attiré sur lui le courroux des gens raisonnables? Si la faute de Sâcha est presque criminelle, il faut prendre en considération que le jeune homme n'a reçu presque aucune instruction : il a été chassé du lycée en troisième ; il a perdu ses parents, tout enfant ; il a été ainsi, dès le jeune âge, privé de surveillance et de direction. C'est un garçon nerveux, facilement excitable, léger, et qui, surtout, n'a pas de chance. Si même il est coupable, il mérite l'indulgence de toute âme compatissante. Il faut évidemment le punir ; mais ne l'est-il pas déjà par sa conscience et par les souffrances qu'il endure, tandis qu'il attend la sentence de ses proches? La comparaison de l'armée, faite par le colonel, est exacte et fait honneur à son grand esprit ; l'appel au sentiment civique montre sa

noblesse d'âme ; mais il ne faut pas oublier que dans tout individu le citoyen est étroitement lié au chrétien...

— Enfreindrons-nous le devoir civique, s'écria Ivane Mârkovitch inspiré, si, au lieu de punir un jeune délinquant, nous lui tendons une main secourable?

Après cela, Ivane Mârkovitch parla de l'honneur familial. Sans avoir l'honneur d'appartenir lui-même à la famille Ousskov, il savait fort bien que cette illustre famille remontait au début du treizième siècle, et il ne perdait pas un instant de vue que sa regrettée sœur, tendrement aimée, avait été la femme d'un des représentants de cette famille. Bref, pour beaucoup de motifs, cette famille lui était chère, et il n'admettait pas même la pensée que l'on laissât, pour quelque quinze cents roubles, tomber une ombre sur un arbre généalogique sans prix. Si tous les motifs allégués étaient insuffisamment persuasifs, Ivane Mârkovitch proposait que l'on voulût bien préciser ce qu'est au juste un délit. Un délit est un acte immoral ayant à son origine un mauvais vouloir. Mais la volonté humaine est-elle libre? La science n'a pas encore donné à la question une réponse positive. Les savants divergent. La nouvelle école, celle de Lombroso par exemple, n'admet pas le libre arbitre ; elle considère tout délit comme un produit purement physiologique des facultés individuelles.

— Ivane Mârkovitch, dit le colonel, suppliant,

nous parlons sérieusement d'une affaire grave et vous invoquez Lombroso!... Songez-y, homme intelligent que vous êtes! pourquoi dire cela? Croyez-vous que toutes ces sornettes et votre rhétorique donneront une réponse à notre question?

Assis près de la porte, Sâcha Ousskov entend. Il n'éprouve ni crainte, ni honte, ni ennui, mais de la lassitude seulement et du vide dans l'âme. Il lui semble qu'il lui est entièrement égal qu'on lui pardonne ou qu'on ne lui pardonne pas. Il n'est venu ici attendre la sentence et s'expliquer que parce que son excellent oncle, Ivane Mârkovitch, l'en a prié. Il ne craint pas l'avenir. Il lui est absolument indifférent d'être où que ce soit : ici dans cette salle, ou en prison, en Sibérie. « La Sibérie... va pour la Sibérie, que le diable l'emporte! »

La vie l'ennuie et lui est devenue une insupportable charge. Il s'est inextricablement empêtré dans les dettes. Il n'a pas un liard en poche. Ses parents l'écœurent. Il devra tôt ou tard quitter ses amis et les femmes parce qu'ils ressentent trop de mépris pour son rôle de pique-assiette. Son avenir est sombre.

Une seule circonstance agite l'indifférence de Sâcha : on le traite, derrière la porte, de fripon et de délinquant. A chaque instant il est prêt à bondir, à s'élancer dans le cabinet, et, en réponse à la voix dégoûtante, métallique du colonel, à lui crier :

— Vous mentez !

Délinquant est un mot terrible ! C'est ainsi que l'on nomme les meurtriers, les voleurs, les brigands, en général les mauvaises gens, moralement finis. Mais Sâcha est fort loin de cela... Il doit beaucoup, il est vrai, et ne paie pas ses dettes ; mais une dette n'est pas un délit ; et il est peu d'hommes qui n'aient pas de dettes. Le colonel et Ivane Mârkovitch sont tous deux endettés.

— Quelle est donc encore ma faute ? pense-t-il.

Il avait escompté un faux billet, mais tous les jeunes gens de sa connaissance le faisaient. Khânndrikov et von Burst, par exemple, escomptent, chaque fois qu'ils n'ont pas d'argent un faux billet au nom de leurs parents ou de leurs connaissances ; puis, quand ils ont reçu de l'argent de leur famille, ils les retirent avant l'échéance. Sâcha a fait de même ; mais il n'a pas pu retirer le billet parce qu'il n'a pas touché l'argent que Khânndrikov lui avait promis. Ce n'est donc pas lui qui est en faute, ce sont les événements. Se servir de la signature d'autrui est, il est vrai, regardé comme un crime, mais dans l'espèce ce n'en est pourtant pas un ; c'est un expédient reçu de tous, une laide formalité, ne faisant à personne ni injure ni tort, car Sâcha, en contrefaisant la signature du colonel, n'avait pas en vue de faire du mal ni de porter préjudice à quelqu'un.

« Non, pensa Sâcha, cela n'est pas à dire que je sois un criminel !... Je ne suis pas d'un caractère à me décider à faire un crime. Je suis doux et

sensible... J'aide les pauvres quand j'ai de l'argent. »

Ainsi pense Sâcha, et, derrière la porte, on parle toujours.

— Messieurs, dit le colonel avec emportement, nous n'en finirons pas ! Imaginez que nous lui pardonnions et payions le billet. Il ne cessera pas pour cela de mener une vie dissipée, de dépenser, de faire des dettes, d'aller chez nos tailleurs se commander des vêtements en invoquant notre nom. Pouvez-vous assurer que cet exploit sera le dernier ? Quant à moi, je crois profondément qu'il ne s'amendera pas.

Le fonctionnaire de la Chambre des Comptes marmonne une réponse, puis Ivane Mârkovitch commence à parler avec affection et facilité. Le colonel remue impatiemment sa chaise et couvre ses paroles de sa voix dégoûtante et métallique. La porte s'ouvre enfin et Ivane Mârkovitch sort du cabinet. Des taches rouges marbrent sa figure rasée et maigre.

— Viens ! dit-il en prenant Sâcha par le bras ; viens t'expliquer sincèrement. Fais-le sans fierté, mon ami, d'un ton soumis et de tout ton cœur.

Sâcha pénètre dans le cabinet. Le fonctionnaire de la Chambre des Comptes est assis. Le colonel, les mains dans les poches, est debout devant la table, un genou sur sa chaise. Le cabinet est rempli de fumée de tabac ; on y étouffe.

Sâcha regarde avec inquiétude Ivane Mârkovitch et murmure :

— Je paierai... je rembourserai...

— Qu'espérais-tu en négociant ce billet? lui demande la voix métallique.

— Je... Khândrikov m'avait promis de l'argent à ce moment-là.

Sâcha ne peut rien dire de plus. Il sort du cabinet et se rassied près de la porte. Il serait volontiers parti tout de suite, mais la haine l'étouffe; il veut affreusement rester pour malmener le colonel, lui dire quelque insolence. Il est assis et songe à ce qu'il pourra décocher de fort et de rude à l'oncle qu'il déteste. A ce moment-là apparaît, baignée dans le crépuscule, une forme féminine. C'est la femme du colonel. Elle fait signe à Sâcha de s'approcher, et elle lui dit en se tordant les mains et pleurant :

— *Alexandre* (1), je sais que vous ne m'aimez pas, mais... écoutez-moi. Comment cela a-t-il pu arriver, mon ami? C'est horrible, horrible! Au nom de Dieu, suppliez-les! Justifiez-vous!

Sâcha regarde ses épaules qui tremblent, les grosses larmes qui coulent sur ses joues; il entend derrière lui les voix sourdes, nerveuses, de ses oncles fatigués, harassés. Et il hausse les épaules. Il ne s'attendait pas à ce que son aristocratique famille soulevât une tempête pour quinze cents roubles! Larmes et voix tremblantes lui sont incompréhensibles.

(1) En français, par forme cérémonieuse et un peu distante. (Tr.)

Une heure après il entend la voix du colonel prendre le dessus. Les oncles semblent opiner à remettre l'affaire au tribunal.

— C'est décidé ! dit le colonel en soupirant. Il suffit !

Après une semblable décision, tous les oncles, même le colonel obstiné mollissent sensiblement ; le calme s'établit.

— Seigneur, Seigneur ! soupire Ivane Mârkovitch. Ma pauvre sœur !

Et il commence doucement à dire que sa sœur, la mère de Sâcha, est sans doute là, invisible, à côté d'eux. Son cœur sent que cette malheureuse et sainte femme pleure, s'afflige et intercède pour son petit. Pour son repos dans la tombe, il faut pardonner à Sâcha...

On entend des sanglots. Ivane Mârkovitch pleure et marmotte quelque chose que, à travers la porte, on ne peut comprendre. Le colonel se lève et se met à marcher nerveusement. Le long débat recommence.

Mais voilà que la pendule sonne deux heures. Le Conseil de famille prend fin. Le colonel, pour ne pas voir l'homme qui lui a causé tant de mauvais sang, sort, non par la salle, mais par l'anti-chambre. Ivane Mârkovitch entre dans la salle... Il est ému, se frotte joyeusement les mains ; ses yeux rouges sont gais ; un sourire plisse sa bouche.

— Parfait ! Dieu soit loué ! dit-il à Sâcha. Tu peux rentrer chez toi, mon ami, et dormir tranquille. Nous avons décidé de payer le billet, mais

à la condition que tu te repentes et partes dès demain pour la campagne, te mettre au travail.

Une minute après, Ivane Mârkovitch et Sâcha, en pelisse et bonnet fourré, descendent l'escalier. L'oncle marmotte quelque chose d'édifiant. Sâcha ne l'écoute pas. Il sent peu à peu un poids affreux glisser de ses épaules : on lui a pardonné, il est libre ! La joie, comme le vent, s'engouffre dans sa poitrine et imprègne son cœur d'une tiède douceur. Il veut respirer, se mouvoir vite, vivre. En voyant les reverbères de la rue et le ciel noir, il se souvient que von Brust célèbre aujourd'hui sa fête à l'Ours (1), et la joie remplit, à nouveau, son cœur.

— J'y vais ! décide-t-il.

Mais il se rappelle qu'il n'a pas un sou, que les camarades qu'il va retrouver le méprisent pour son manque d'argent ; il faut coûte que coûte s'en procurer !

— Mon oncle, dit-il à Ivane Mârkovitch, prête-moi cent roubles !

L'oncle, stupéfait, le regarde et recule vers le poteau du réverbère.

— Donne-les-moi ! fait Sâcha, se balançant impatiemment d'un pied sur l'autre, et commençant à étouffer ; mon oncle, je t'en prie, donne-moi cent roubles !

Sa figure s'est crispée ; il tremble, et s'approche de son oncle.

(1) Célèbre restaurant de Pétersbourg. (Tr.)

— Si tu ne me les donnes pas, écoute, dit-il, voyant que son oncle étonné ne comprend pas, si tu ne me les donnes pas, j'irai demain me dénoncer ! Je ne vous laisserai pas payer le billet ! Je négocierai demain un nouveau billet faux !

Abasourdi, Ivane Mârkovitch, effrayé, marmonne quelque chose d'incohérent, tire cent roubles de son portefeuille et les donne à Sâcha. Celui-ci les prend et s'éloigne rapidement.

Monté en fiacre, Sâcha se calme et sent de nouveau la joie s'engouffrer dans son cœur. Les droits de la jeunesse, dont parlait au Conseil de famille le bon Ivane Mârkovitch, se sont éveillés et parlent fort. Sâcha se représente la débauche qui l'attend, et, parmi les bouteilles, les femmes et ses camarades, il entrevoit une lueur d'idée, aussitôt disparue :

« Maintenant je vois que je suis un être criminel ! Oui, criminel ! »

ZINOTCHKA

La société de chasseurs, couchée sur du foin frais, passait la nuit dans une isba de village. La lune regardait à la fenêtre. Dans la rue, un accordéon raclait lugubrement. Le foin exhalait une odeur fade, un peu excitante. Les chasseurs parlaient chiens, femmes, premières amours, bécasses. Quand on eut cassé du sucre sur toutes les dames connues, et conté une centaine d'anecdotes, le plus gros des chasseurs, qui ressemblait, dans l'obscurité, à une meule de foin, et qui parlait d'une voix profonde d'officier d'état-major, bâilla bruyamment et dit :

— Ce n'est pas une grosse affaire que d'être aimé ; les dames sont faites pour nous aimer. Mais, tenez, est-il quelqu'un de vous, messieurs, qui ait été haï, haï passionnément, follement ? Personne de vous n'a-t-il observé les transports de la haine ? Hein ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Personne, messieurs ? Eh bien, moi, messieurs, dit la basse profonde, je fus haï, haï par une gentille jeune fille, et j'ai pu étudier de façon directe les symptômes de la première haine ; la première haine, messieurs, car ce fut tout juste le contraire d'un premier amour ! Mais ce que je vais vous raconter se passa quand je ne compre-

nais encore rien ni à l'amour, ni à la haine. J'avais alors dans les huit ans, mais là n'est pas l'important : le principal dans l'affaire, messieurs, ce n'est pas moi, c'est *elle*. Allons, je demande votre attention.

Par un beau soir d'été, avant le coucher du soleil, je me trouvais dans la chambre d'enfants, avec ma gouvernante, Zinotchka, très gentille et poétique créature, tout récemment sortie de l'Institut (1), et nous travaillions. Zinotchka, regardant distraitement par la fenêtre, disait :

— Donc nous aspirons de l'oxygène ; maintenant dites-moi, Pétia, ce que nous exhalons ?

— De l'acide carbonique, répondis-je en regardant par la même fenêtre.

— Bien, assentit Zinotchka. Les plantes font le contraire. Elles aspirent de l'acide carbonique et exhalent de l'oxygène. L'acide carbonique se trouve dans l'eau de Seltz et dans la fumée du samovar... C'est un gaz très pernicieux. Il y a près de Naples une grotte, appelée la Grotte du Chien, qui renferme de l'acide carbonique. Un chien que l'on y fait entrer est asphyxié et meurt.

Cette malheureuse Grotte du Chien, près de Naples, constitue le savoir chimique qu'aucune gouvernante n'essaie de dépasser.

Zinotchka prêchait toujours avec chaleur l'utilité des sciences naturelles, mais il est probable

(1) Voir la note p. 6. (Tr.)

qu'elle ne connaissait rien en chimie de plus que cette grotte.

Elle me demanda de répéter; je le fis. Elle me demanda ce que c'est que l'horizon; je répondis. Et pendant que nous rabâchions l'horizon et la grotte, mon père, dans la cour, s'apprêtait à partir pour la chasse.

Les chiens jappaient; les bricolidiers frappaient des sabots et jouaient avec les cochers; les domestiques emplissaient la voiture de sacs de bonnes choses et de tout un attirail; près du tarantass (1) se trouvait une prolonge sur laquelle s'asseyaient ma mère et mes sœurs pour aller chez les Ivanitski où il y avait la fête de quelqu'un. Il ne restait à la maison que Zinotchka, mon frère aîné, étudiant qui avait mal aux dents, et moi. Vous pouvez vous représenter mon envie et mon ennui!

— Donc qu'aspirons-nous? demandait Zinotchka, en regardant par la fenêtre.

— De l'oxygène...

— Oui. Et on appelle horizon l'endroit où, nous semble-t-il, la terre se réunit au ciel.

La voiture partit, et, derrière elle, la prolonge... Je vis Zinotchka sortir de sa poche un billet, le froisser nerveusement, l'appuyer à sa tempe, puis rougir, et regarder la pendule.

— Alors, dit-elle, appelez-vous qu'il y a près de Naples une grotte appelée la Grotte du Chien...

(1) La voiture. (Tr.)

(Elle regarda de nouveau la pendule et continua :) Là, où, vous semble-t-il, le ciel se réunit à la terre...

La pauvrete, dans une grande agitation, se mit à aller et venir dans la chambre ; il restait plus d'une demi-heure jusqu'à la fin de la leçon.

— Maintenant, l'arithmétique, dit-elle, la respiration précipitée, feuilletant le livre d'une main tremblante. Faites-moi le problème n° 325, et moi... je reviens tout de suite.

Elle sortit.

Je l'entendis voler en bas de l'escalier ; je vis, par la fenêtre, sa robe bleue voltiger dans la cour et s'engouffrer dans la porte du jardin. La rapidité de ses mouvements, la rougeur de ses joues et son agitation m'intriguèrent. Où courait-elle ? Et pourquoi ? Développé au delà de mon âge, je réfléchis et compris tout : elle avait couru au jardin, profitant de l'absence de mes sévères parents, pour se couler dans les framboisiers ou cueillir des bigarreaux. S'il en est ainsi, me dis-je, que le diable m'emporte, je vais aller moi aussi manger des cerises ! Je plantai là mon arithmétique et courus au jardin. Je me précipitai aux cerisiers ; elle n'y était déjà plus. Ayant passé les framboisiers, les groseilliers, la cahute du veilleur de nuit, elle allait par le potager du côté de l'étang, pâle, tressaillant au moindre bruit. Je me glissai derrière elle, et je vis, messieurs, ce qui va suivre.

Au bord de l'étang, entre deux troncs de vieux aulnes, se trouvait mon frère Sâcha. On ne voyait pas, à sa mine, qu'il eût mal aux dents. Il regar-

dait Zinotchka s'approcher, et toute sa figure était, comme par un soleil, illuminée de bonheur. Zinotchka, comme si on la poussait vers la Grotte du Chien et la forçait à respirer l'acide carbonique, allait à lui, remuant à peine les pieds, respirant à peine, la tête rejetée en arrière. On voyait, en tout, qu'elle allait pour la première fois de sa vie à un rendez-vous.

Mais elle approche...

Ils se regardent une demi-minute et semblent n'en pas croire leurs yeux. Puis, on ne sait quelle force pousse Zinotchka; elle met les mains sur les épaules de Sâcha et penche la tête sur son gilet. Sâcha rit, murmure quelque chose de décousu, et, avec la gaucherie d'un garçon très amoureux, met les deux paumes de ses mains sur la figure de Zinotchka. Et le temps, messieurs, était splendide...

Le tertre derrière lequel se couche le soleil, les deux aulnes, les rives vertes, le ciel, tout cela, en même temps que Sâcha et Zinotchka, se reflète dans l'étang. Une paix que vous pouvez imaginer. Sur des laiches volent des millions de papillons dorés à longues antennes; derrière le jardin passe le troupeau que l'on rentre; bref, un tableau à peindre.

De tout ce que je voyais, je compris seulement que Sâcha avait embrassé Zinotchka. Ça ne se fait pas! Éprouvant, je ne sais pourquoi, de la honte, je revins dans ma chambre sans attendre la fin du rendez-vous. Ensuite je me penchai sur

mon arithmétique, pensai et combinai. Un sourire triomphant flottait sur mon visage. D'une part, il est agréable de détenir un secret ; de l'autre il est aussi fort agréable de savoir que des grands, aussi pleins d'autorité que Sâcha et Zînotchka, peuvent être, par moi, convaincus d'ignorer les usages. Ils sont maintenant en mon pouvoir ; leur tranquillité dépend de ma générosité. Je le leur ferai voir !

Quand je me couchai, Zînotchka entra comme de coutume dans ma chambre pour vérifier si je ne dormais pas tout habillé et avais fait ma prière. Je regardai sa jolie figure heureuse, et je souris. Le secret m'opprimait ; il voulait éclater ; il fallait y faire allusion et jouir de l'effet.

— Et moi fis-je en ricanant, je sais ! Heu ! heu !

— Que savez-vous ?

— Heu ! heu !... J'ai vu, près des aulnes, comme Sâcha et vous, vous vous embrassiez... Je vous ai suivie et ai tout vu...

Zînotchka tressaillit, devint toute rouge, et, atterrée par mon allusion, se laissa tomber sur la chaise où il y avait un verre d'eau et le bougeoir...

— J'ai vu... comme... vous vous embrassiez... répétai-je en ricanant et me délectant de son trouble. Aha ! je le dirai à maman !

La craintive Zînotchka me regarda fixement, et, convaincue que j'avais en effet tout vu, désespérée, me saisit la main et murmura d'une voix tremblante :

— Pétia, c'est laid !... Je vous en supplie, au

nom de Dieu... soyez un homme... ne dites rien à personne... Les gens convenables n'espionnent pas... C'est laid... je vous en supplie...

La malheureuse craignait comme le feu ma mère, femme vertueuse et sévère; en second lieu, ma frimousse ricanante ne pouvait que gâcher son premier amour, innocent et poétique. Vous pouvez par suite vous figurer son état d'âme. Grâce à moi elle ne dort pas de toute la nuit, et, le matin, elle arriva au petit déjeuner, les yeux cernés... Trouvant Sâcha après le thé, je ne pus me tenir de ricaner et de me vanter :

— Et moi je sais ! J'ai vu hier comme tu embrassais Mlle Zîna !

Sâcha me regarda et dit :

— Tu es bête.

Il était moins peureux que Zinotchka, et l'effet ne réussit pas. Cela m'excita encore plus. Si Sâcha n'avait pas eu peur, c'est évidemment, qu'il ne croyait pas que j'eusse tout vu et que je susse tout. Alors attends ! je te montrerai !

En me faisant travailler l'après-midi, Zinotchka ne me regardait pas et bégayait. Au lieu de me faire une bonne peur, elle cherchait mes bonnes grâces, me mettait les meilleures notes et elle ne se plaignit pas à mon père de ma dissipation. Plus avancé que mon âge, j'exploitai son secret comme je le voulais : je n'appris pas mes leçons, marchai en classe les pieds en l'air et fis des insolences ; bref, si j'eusse continué dans cette voie-là, je serais devenu un bon maître-chanteur. Une se-

maine passa. Le secret me taquinait, me lancinait comme une écharde dans l'âme. Je voulais, coûte que coûte, le livrer et jouir de l'effet. Et voilà qu'une fois, à dîner, quand il y avait beaucoup de monde, je souris de la façon la plus bête, regardai malignement Zinotchka, et dis :

— Et moi, je sais... heu ! heu ! J'ai vu...

— Que sais-tu ? demanda ma mère.

Je regardai Zinotchka et Sâcha d'un air encore plus malin. Il fallait voir comme la jeune fille rougit et quels yeux furieux fit Sâcha !

Je me mordis la langue et ne continuai pas. Zinotchka pâlissait de plus en plus, serrait les dents et ne mangeait plus. Ce même jour, je remarquai, à l'étude du soir, un brusque changement dans la figure de Zinotchka. Elle paraissait plus sévère, plus froide, plus de marbre, pour ainsi dire, et ses yeux me regardaient étrangement, en face ; et je vous donne ma parole que, même à des chiens de meute qui poursuivent un loup, je n'ai jamais vu des yeux aussi impressionnants, aussi terrifiants ! Je compris très bien leur expression lorsqu'au milieu de la leçon, elle laissa filtrer entre ses dents :

— Je vous hais ! Oh ! si vous saviez, méchant, dégoûtant garçon, combien je vous hais, combien me dégoûtent votre tête rasée, vos vulgaires oreilles écartées !...

Mais elle se reprit tout de suite et dit :

— Ce n'est pas pour vous que je dis cela ; je répète un rôle...

Ensuite, messieurs, je la vis, les nuits, s'approcher de mon lit et me regarder longtemps, fixement. Elle me haïssait éperdument et ne pouvait déjà plus vivre sans moi ; la contemplation de mon odieuse frimousse devint pour elle une nécessité. Je me souviens d'un beau soir d'été. Odeur de foin ; quiétude, *et cætera*... la lune brillait. Je marchais dans une allée, songeant à de la confiture de cerise. Soudain, Zinotchka, pâle, jolie, s'approche de moi, me prend les mains et, en étouffant, commence à m'expliquer :

— Oh ! comme je te hais ! Je n'ai jamais souhaité à personne autant de mal qu'à toi ! Comprends-le ! Je veux que tu le comprennes !

Vous comprenez : la lune, le calme et cette figure pâle, respirant la passion... : cela me fut même agréable, petit cochon que j'étais... Je l'écoutais ; je regardais ses yeux ; ce fut d'abord agréable et nouveau ; puis, la peur me prit. Je fis un cri et me sauvai à toutes jambes à la maison.

Je décidai que le mieux serait de me plaindre à maman ; et je le fis. Je racontai comment Sâcha embrassait Zinotchka. J'étais bête et ne voyais pas les conséquences ; sans cela j'aurais gardé le secret. M'ayant écouté, maman brûla d'indignation et dit :

— Ce n'est pas ton affaire de parler de ça ; tu es encore trop jeune... Mais, tout de même, quel exemple pour des enfants !

Ma mère n'était pas seulement vertueuse : elle

était politique. Pour ne pas faire d'esclandre, elle congédia Zinotchka non pas tout d'un coup, mais graduellement, systématiquement, comme on évince des gens comme il faut, devenus insupportables. Je me souviens que, quand Zinotchka partit, le dernier regard qu'elle jeta sur la maison fut dirigé vers la fenêtre auprès de laquelle j'étais assis ; et, je vous assure que je me rappelle encore maintenant ce regard-là.

Zinotchka devint peu après la femme de mon frère. C'est Zinaïda Nicolâévna, que vous connaissez. Je la vis ensuite quand j'étais à l'école militaire. Malgré tous ses efforts, elle ne put jamais retrouver dans le *junker* moustachu que j'étais, le Pétia détesté. Mais elle ne me traita pourtant pas entièrement en parent...

Et même à présent, malgré ma calvitie débonnaire, malgré ma bedaine raisonnable, et mon air bon enfant, elle me regarde encore de travers, et ne se sent pas dans son assiette quand je viens chez mon frère. Il est manifeste que la haine, comme l'amour, ne s'oublie pas... Chut ! j'entends chanter le coq. Bonne nuit, messieurs. Milord, couché !

LES MIOCHES

Ni papa, ni maman, ni tante Nâdia ne sont à la maison. Ils sont allés à un baptême chez ce vieil officier qui vient toujours dans la voiture attelée d'un petit cheval gris. En attendant leur retour, Gricha, Ânia, Aliôcha, Sônia et Anndréï, le fils de la cuisinière, assis à la table de la salle à manger, jouent au loto. A parler franchement, il serait temps d'être au lit, mais est-il possible de s'endormir avant d'avoir demandé à maman comment est le petit qui a été baptisé et ce que l'on a servi au souper?

La table, éclairée par une suspension, est couverte de numéros, de coquilles de noix, de bouts de papier et de jetons de verre. Devant chaque joueur sont posés deux cartons et un tas de jetons, destinés à couvrir les chiffres. Au milieu de la table se trouve une soucoupe blanche, contenant cinq pièces d'un copek. A côté de la soucoupe, traînent une pomme à moitié mangée, des ciseaux, et il y a une assiette dans laquelle on a ordonné de mettre les coquilles de noix.

Les enfants jouent de l'argent. La mise est d'un copek. Condition : exclusion immédiate de qui trichera. Personne dans la salle à manger que les enfants.

La bonne, Agâfia Ivânovna, est en bas, à la

cuisine. Elle apprend à la cuisinière à tailler. Vâssia, le frère aîné des enfants, élève de cinquième, est étendu sur le canapé du salon et s'ennuie.

On joue avec feu. La plus grande excitation se voit sur le visage de Gricha. C'est un enfant de neuf ans, la tête complètement rasée, joufflu, avec de grosses lèvres de nègre. Il va entrer en dixième et se regarde, à cause de cela, comme grand et sage. Il ne joue uniquement que pour l'argent. S'il n'y avait pas de copeks dans la soucoupe, il dormirait depuis longtemps. Ses petits yeux bruns courent avec inquiétude et jalousie sur les cartons des joueurs. La peur de perdre, l'envie et les combinaisons financières qui emplissent sa tête rasée, ne lui permettent pas de rester assis, tranquille et concentré. Il est comme sur des aiguilles. Quand il gagne, il rafle l'argent avec avidité, et le fourre tout de suite dans sa poche. Sa sœur Ânia, qui a huit ans, le menton pointu et des yeux brillants et intelligents, craint, elle aussi, que quelqu'un ne gagne. Elle rougit, pâlit et surveille attentivement les joueurs. Ce ne sont pas les copeks qui l'intéressent. La chance au jeu est, pour elle, une question d'amour-propre.

L'autre sœur, Sônia, fillette de six ans, la tête bouclée, le teint des enfants très bien portants, celui des belles poupées et des figures de bonbonnières, joue pour l'amour du jeu. L'attendrissement inonde sa figure. Qui que ce soit qui gagne, elle rit et applaudit de même. Aliôcha, bambin rond comme une boule, souffle, renifle et écarquille les yeux

sur les cartons. Il n'a ni amour du gain, ni amour-propre. On ne le chasse pas de la table ; on ne le couche pas : Dieu soit loué ! Il a l'air flegmatique, mais, dans l'âme, c'est un franc luron. Il reste assis moins pour le loto que dans l'espoir des disputes, inévitables quand on joue. Il lui est furieusement agréable que l'un des enfants en batte un autre ou l'injurie. Il a depuis longtemps besoin d'aller quelque part, mais il ne quitte pas la table une minute, craignant qu'on ne chi-pe en son absence ses jetons et ses copeks. Comme il ne connaît que les unités, et les chiffres suivis d'un zéro, Ânia couvre les chiffres pour lui.

Le cinquième joueur, Anndréï, le fils de la cuisinière, garçon noiraud et maladif, en chemise d'indienne, avec une croix de cuivre sur la poitrine, reste immobile et regarde les chiffres en méditant. Il est indifférent au gain et au succès des autres, parce qu'il est entièrement plongé dans l'arithmétique du jeu et dans sa simple philosophie : combien y a-t-il de chiffres dans le monde et comment ne s'embrouillent-ils pas !

Chaque enfant à son tour appelle les chiffres, hormis Sônia et Aliôcha. En raison de la monotonie des numéros, il s'est introduit, dans la pratique, beaucoup de noms et de surnoms comiques. Ainsi le sept, les joueurs l'appellent le tisonnier, le onze, les baguettes, le soixante-dix-sept, Sémione Sémionytch, le quatre-vingt-dix, grand-père, et ainsi de suite.

Le jeu est animé.

— Trente-deux ! crie Gricha, tirant les petits cylindres jaunes de la casquette de son papa. Dix-sept ! Le tisonnier ! Vingt-huit, fauchons vite !

Ânia voit qu'Anndréi a oublié de marquer le 28. A un autre moment elle l'en ferait apercevoir, mais à présent que son amour-propre est, sur la soucoupe, mêlé avec les copeks, elle triomphe.

— Vingt-trois ! poursuit Gricha. Sémione Sémionytch ! Neuf !

— Un prussien ! un prussien ! crie Sônia, montrant un cancrelas qui traverse la table en courant. Aïe !

— Ne le tue pas ! dit Aliôcha d'une voix de basse ; il a peut-être des petits...

Sônia suit le cafard des yeux et pense à ses petits : comment doivent être ces petits pruscots !

— Quarante-trois ! Un ! continue Gricha, souffrant à la pensée qu'Ânia a déjà deux quaternes. Six !

— Gagné ! J'ai gagné ! crie Sônia, roulant coquettement les yeux et riant.

Les figures des joueurs s'allongent.

— Vérifions ! dit Gricha en regardant Sônia avec haine.

Du droit du plus grand et du plus fort, Gricha s'est arrogé la voix prépondérante. On fait ce qu'il veut. On vérifie longtemps et minutieusement les cartons de Sônia, et, au grand désappointement de ses partenaires, il se trouve qu'elle n'a pas triché. On commence une autre partie.

— Et ce que j'ai vu hier !... dit Ânia comme se

parlant à elle-même, Philippe Philippytch a retourné ses paupières et ses yeux sont devenus rouges, effrayants, comme ceux du Mauvais esprit.

— Moi aussi j'ai vu ça, dit Gricha. Huit ! Chez nous, il y a un élève qui fait remuer ses oreilles. Vingt-sept !

Anndrei lève les yeux sur Gricha et dit :

— Moi aussi je sais les remuer...

— Alors, remue-les !

Anndrei remue les yeux, les lèvres, les doigts, et il lui semble que ses oreilles remuent. Rire général.

— C'est un vilain homme, ce Philippe Philippytch, soupire Sônia. Hier, il entre dans notre chambre d'enfants et j'étais en chemise... Je me suis sentie choquée !

— Gagné ! s'écrie soudain Gricha, raflant l'argent de la soucoupe. J'ai gagné ! Vérifiez si vous voulez !

Le fils de la cuisinière lève les yeux et pâlit :

— Alors, murmure-t-il, je ne peux plus jouer ?

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que... je n'ai plus d'argent.

— On ne peut pas jouer sans argent ! dit Gricha.

Anndrei, à tout hasard, fouille encore dans ses poches. N'y trouvant que des miettes et un crayon rongé, il plisse la bouche et fait des yeux malheureux. Il est prêt à pleurer...

— Je mise pour toi ! dit Sônia qui ne supporte

pas son air malheureux. Mais n'oublie pas ensuite de me le rendre.

Les mises sont faites, le jeu reprend.

— Il me semble, dit Ânia, en ouvrant de grands yeux, qu'on carillonne quelque part.

Tous s'interrompent de jouer et, bouches bées, regardent la fenêtre noire. Le reflet de la lampe luit dans l'obscurité.

— Les oreilles t'ont tinté.

— La nuit, on ne sonne que dans les cimetières... dit Anndréï.

— Pourquoi y sonne-t-on?

— Pour que les brigands ne se glissent pas dans les églises... Ils ont peur du carillon.

— Et qu'est-ce que les brigands ont à se fourrer dans les églises? demande Sônia.

— Ça se comprend pourquoi : pour massacrer les gardiens!

Une minute passe dans le silence. Tous les enfants s'entre-regardent, frissonnent et reprennent le jeu. Cette fois-ci, c'est Anndréï qui gagne.

— Il a triché, crie sans raison Aliôcha de sa voix sourde.

— Tu mens, je n'ai pas triché!

Anndréï pâlit, tord la bouche et, vlan! sur la tête d'Aliôcha. Aliôcha écarquille furieusement les yeux, bondit, met un genou sur la table et à son tour, vlan! sur la joue d'Anndréï. Chacun d'eux se gifle encore une fois et beugle. Sônia, qui ne peut pas voir de pareilles horreurs, commence elle aussi à pleurer, et la salle à manger s'emplit

de hurlements variés. Mais ne pensez pas que le jeu soit terminé pour cela. Il ne passe pas cinq minutes que les enfants rient à nouveau aux éclats et causent paisiblement. Il y a encore des larmes sur leurs figures, mais cela ne les empêche pas de sourire. Aliôcha est heureux : il y a eu une dispute !

Vássia, l'élève de cinquième, entre dans la salle à manger. Il a l'air endormi, désenchanté. « C'est révoltant ! pense-t-il en voyant Gricha tâter sa poche dans laquelle sonnent des copeks ; donner de l'argent aux enfants ! Et leur permettre de jouer aux jeux de hasard ! Belle façon de les élever, il n'y a pas à dire ! Révoltant ! »

Mais les enfants jouent avec tant d'entrain que l'envie lui vient de se joindre à eux et de tenter la chance.

— Attendez, je joue aussi, dit-il.

— Mets un copek !

— Tout de suite, dit-il, en fouillant dans ses poches. Je n'ai pas de copek, mais j'ai un rouble. Je mise un rouble.

— Non, non, non... mise un copek !

— Vous êtes des nigauds. Le rouble, je pense, vaut plus qu'un copek ! explique le lycéen. Le gagnant me rendra la monnaie.

— Non, je t'en prie ! Va-t'en !

L'élève de cinquième lève les épaules et va à la cuisine demander la monnaie à la bonne. Pas un copek à la cuisine.

— Alors, dit-il à Gricha, revenu dans la salle,

change-moi un rouble. Je paierai le change. Tu ne veux pas? Eh bien, donne-moi dix copeks pour un rouble!

Gricha regarde Vâssia avec défiance : n'y a-t-il pas là-dessous une astuce quelconque, une friponnerie?

— Je ne veux pas, dit-il, tenant sa poche.

Vâssia commence à se fâcher, à crier. Il appelle les joueurs imbéciles, cervelles de plomb.

— Vânia, je mise pour toi! dit Sônia. Assieds-toi!

Le lycéen s'assied et met devant lui deux cartons. Ânia commence à appeler les chiffres.

— J'ai fait tomber un copek! déclare soudain Gricha d'une voix agitée. Attendez!

On décroche la lampe et on va sous la table chercher le copek. On pose les mains dans des crachats, sur des coquilles de noix; les têtes se cognent; mais on ne trouve pas le copek. On recommence à chercher jusqu'au temps où Vâssia arrache la lampe des mains de Gricha et la remet en place. Gricha continue à chercher dans l'obscurité.

Le copek est enfin retrouvé. Les joueurs se rassoient et veulent continuer à jouer.

— Sônia dort! annonce Aliôcha.

Sônia, sa tête bouclée posée sur ses bras, dort doucement, paisiblement, profondément, comme si elle se fût endormie depuis une heure. Elle s'est endormie brusquement tandis que l'on cherchait le copek.

— Viens te coucher sur le lit de maman ! dit Ânia, l'emmenant de la salle à manger. Viens !

Tous ensemble l'emmènent, et, quelque cinq minutes après, le lit de maman présente un curieux spectacle. Près de Sônia dormante ronfle Aliôcha ; Grîcha et Ânia, la tête sur leurs pieds, dorment. Là aussi s'est adjoint fort à propos le fils de la cuisinière. Près d'eux traînent des copeks qui ont perdu, jusqu'à la prochaine partie, toute valeur. Bonne nuit !

LES GAMINS

— Volôdia arrive! cria quelqu'un dans la cour.

— Volôditchka est arrivé! s'écria Nathâlia entrant en courant dans la salle à manger. Ah! mon Dieu!

Toute la famille Koroliov, qui attendait d'heure en heure son Volôdia, se précipita aux fenêtres. Près de l'avant-porte se trouvait un large traîneau bas. Des trois chevaux montait une épaisse vapeur. Le traîneau était vide, car Volôdia était déjà dans l'antichambre et, de ses doigts rouges et gourds, détachait son passe-montagne. Sa capote de lycéen, sa casquette, ses caoutchoucs, et ses cheveux, aux tempes, étaient couverts de givre. Lui-même répandait, de la tête aux pieds, une si appétissante odeur de gelée qu'on avait envie d'avoir froid et de crier : Brr!

Sa mère et sa tante se mirent à l'embrasser; Nathâlia se précipita à ses pieds et se mit à lui enlever ses bottes de feutre. Ses sœurs firent de beaux cris. Les portes grincèrent, battirent, et le père de Volôdia, en bras de chemise, tenant des ciseaux à la main, accourut dans l'antichambre et s'écria, effaré :

— Nous t'attendions depuis hier! Tu as fait bon voyage? Tout s'est bien passé? Seigneur, mon

Dieu, mais laissez-le dire bonjour à son père ! Voyons, est-ce que je suis son père ?

Milord, un énorme chien noir qui frappait de sa queue les murs et les meubles, aboyait d'un ton bas :

— Hav ! hav !

Tout se mêla en un son continu et joyeux qui dura deux ou trois minutes.

Quand le premier élan de joie fut tombé, les Koroliov remarquèrent que, hormis Volôdia, un petit être, enveloppé de fichus, de châles, de passe-montagnes, et lui aussi couvert de givre, se trouvait dans l'antichambre. Il se tenait immobile dans un coin d'ombre que projetait une énorme pelisse de renard.

— Volôditchka, demanda la mère à voix basse, qui est-ce donc ?

— Ah ! s'avisa Volôdia, j'ai l'honneur de vous présenter mon camarade Tchétchévitsyne, élève de neuvième. Je l'ai amené passer ses vacances chez nous.

— Très agréable ! Soyez le bienvenu ! lui dit joyeusement le père. Excusez-moi ; vous me voyez comme on est chez soi, sans veston... Veuillez entrer. Nathâlia, aide M. Tchétchévitsyne à se dévêtir ! Seigneur, mon Dieu, chassez-moi ce chien ! C'est un vrai tourment !

Peu d'instant après, Volôdia et son camarade Tchétchévitsyne, étourdis de la bruyante réception qu'on leur avait faite, et toujours roses de froid, étaient assis à boire du thé. Le soleil d'hiver

qui filtrait à travers la neige et les ramages des vitres gelées, tremblait sur le samovar et baignait ses purs rayons dans le bol à laver.

Il faisait chaud dans la pièce et les gamins sentaient dans leurs membres glacés la chaleur et le gel se houspiller, ne voulant pas céder l'un à l'autre.

— Allons, voilà bientôt Noël ! dit le père d'une voix traînante, en roulant une cigarette de tabac roux foncé. Y a-t-il longtemps que ta mère pleurerait en te rentrant ? et te voilà revenu !... La vie, mon petit, passe vite. On n'a pas le temps de dire : « Ah ! » que la vieillesse est déjà là. Monsieur Tchibissoff, mangez, je vous en prie ! Ne vous gênez pas ! Chez nous, pas de cérémonies.

Les trois sœurs de Volôdia, Kâtia, Sônia et Mâcha, — l'aînée avait onze ans — toutes trois à table, ne détachaient pas les yeux de leur nouvelle connaissance. Tchétchévitsyne était du même âge et de la même taille que Volôdia, mais moins rebondi et moins blanc. Il était maigre, brun de peau, couvert de rousseurs. Ses cheveux étaient rudes, ses yeux étroits, ses lèvres grosses. Il était, au total, très laid, et, s'il n'avait eu sa veste de lycéen, on aurait pu, à la mine, le prendre pour un fils de cuisinière. Il était renfrogné, se taisait toujours, ne souriait jamais. Les petites filles décidèrent, en le considérant, que ce devait être un garçon fort intelligent et savant. Il pensait sans cesse à on ne sait quoi et était si occupé à ses pensées que, lorsqu'on lui demandait quelque chose, il

sursautait, remuait la tête et priait de répéter la question.

Les fillettes remarquèrent que Volôdia, toujours gai et loquace, parlait peu cette fois-ci, ne souriait pas du tout, et semblait peu content d'être revenu à la maison. Pendant tout le temps que l'on resta à prendre le thé, il ne s'adressa qu'une fois à sa sœur, et avec des paroles un peu étranges. Il indiqua du doigt le samovar et dit :

— En Californie, au lieu de thé, on boit du gin.

Il était occupé, lui aussi, d'on ne sait quelles questions, les mêmes que son ami, à en juger par les coups d'œil qu'il échangeait avec lui.

Après le thé, toute la compagnie passa dans la chambre des enfants. Le père et les petites s'assirent devant une table et se remirent au travail, interrompu par l'arrivée des garçons. Il confectionnait avec elles des fleurs et une frange en papiers versicolores pour l'arbre de Noël. C'était un travail attrayant et bruyant. Chaque nouvelle fleur achevée était accueillie par les petites avec des cris d'enthousiasme et même des cris d'effroi, comme si cette fleur tombait du ciel. Le père s'extasiait aussi et laissait parfois tomber ses ciseaux par terre, se plaignant qu'ils ne coupassent pas. La maman accourait dans la chambre, l'air affairé et demandait :

— Qui a pris mes ciseaux ? C'est encore toi, Ivane Nicolâitch, qui as pris mes ciseaux ?

— Seigneur mon Dieu ! répondait le père d'une voix dolente, on ne me donne pas même de ciseaux !

Et, redressé sur le dossier de sa chaise, il prenait la pose d'un homme offensé. Mais une minute après il s'extasiait à nouveau.

A ses précédentes vacances, Volôdia travaillait lui aussi aux préparatifs de l'arbre de Noël, ou bien il courait voir dans la cour le cocher et le pâtre qui faisaient une glissoire russe ; mais, cette fois-ci, il ne fit, non plus que Tchétchévitsyne, aucune attention aux papiers de couleur, et il n'alla pas une fois à l'écurie. Les deux enfants s'assirent auprès de la fenêtre et se mirent à chuchoter quelque chose. Ensuite tous deux ouvrirent un atlas géographique et regardèrent une carte.

— D'abord à Perm... disait à voix basse Tchétchévitsyne... De là à Tioumène... puis à Tomsk... puis... au Kamtchaka... De là, les Samoyèdes nous passeront en canot par le détroit de Behring... Et nous voilà en Amérique... Les bêtes à fourrures y abondent.

— Et la Californie ? demanda Volôdia.

— La Californie est plus bas... Pourvu qu'on arrive en Amérique, la Californie ne sera pas au diable. On peut se procurer le vivre par la chasse et le brigandage.

Tchéchévitsyne, toute la journée, évita les petites filles, les regardant en dessous. Il resta, après le thé du soir, seul quelques minutes avec les petites ; il était malaisé de se taire. Il toussota d'un air grave, frotta de la paume de sa main droite sa main gauche, regarda sombrement Kâtia, et lui demanda :

— Avez-vous lu Mayne-Reid?

— Non, je ne l'ai pas lu... Dites, savez-vous patiner?

Plongé dans ses pensées, Tchétchévitsyne ne répondit rien à cette question, mais il gonfla fortement ses joues comme s'il avait très chaud.

Il leva une fois encore les yeux sur Kâtia, et lui dit :

— Quand un troupeau de bisons court par les pampas, la terre tremble, et alors les mustangs effrayés ruent et hennissent.

Tchétchévitsyne sourit tristement et ajouta :

— Les Indiens attaquent aussi les trams, mais le pire de tout ce sont les moustiques et les termites.

— Qu'est-ce que c'est donc?

— C'est une sorte de fourmi, mais avec des ailes. Ils mordent très fort. Savez-vous qui je suis?

— Monsieur Tchétchévitsyne.

— Non. Je suis Montigomo-Ongle-de-Vautour, le chef des Indomptables.

Mâcha, la plus petite fille, le regarda, puis elle regarda la fenêtre où l'on voyait venir le soir, et elle dit, pensivement :

— Hier, on a fait chez nous des lentilles (1).

Les paroles, entièrement incompréhensibles de Tchétchévitsyne, et le fait que Volôdia ne

(1) *Tchétchévitsyne* signifie justement des lentilles, ou fils-de-lentille. (Tr.)

jouait pas et pensait continuellement à quelque chose, tout cela était énigmatique et étrange. Et les deux aînées, Kâtia et Sônia, se mirent à épier attentivement les garçons. Le soir, lorsqu'ils se couchaient, les petites se glissèrent à leur porte et écoutèrent leurs conversations. Oh ! ce qu'elles entendirent !

Les garçons s'apprêtaient à s'enfuir quelque part en Amérique pour chercher de l'or. Ils avaient déjà tout ce qu'il faut pour le voyage : un pistolet, deux couteaux, une loupe pour allumer le feu, une boussole et quatre roubles d'argent. Les fillettes apprirent que les garçons devraient faire à pied plusieurs milliers de kilomètres, et, en route, se battre avec les tigres et les sauvages, puis chercher de l'or, de l'ivoire, tuer des ennemis, s'enrôler comme corsaires, boire du gin, et, à la fin, épouser des belles, et cultiver des plantations. Volôdia et Tchétchévitsyne causaient, et enthousiasmés, s'interrompaient l'un l'autre. Tchétchévitsyne s'appelait Montigomo-Ongle-de-Vautour, et Volôdia. Mon-frère-au-visage-pâle.

— Fais attention de ne pas dire ça à maman, dit Kâtia à Sônia en allant se coucher. Volôdia nous apportera d'Amérique de l'or et de l'ivoire, et, si tu le dis à maman, on ne le laissera pas partir.

La veille de Noël, Tchétchévitsyne regarda toute la journée la carte de l'Asie, en inscrivant quelque chose. Et Volôdia, alangui, gonflé comme si une abeille l'eût piqué, marchait, sombre, dans les chambres, et ne mangeait rien. Une fois il s'arrêta

même devant l'Icone de la chambre des enfants, se signa, et dit :

— Seigneur, pardonne-moi, pécheur que je suis ! Seigneur, garde ma pauvre et malheureuse maman !...

Vers le soir, il fondit en larmes. En allant se coucher, il embrassa longuement son père, sa mère et ses sœurs. Kâtia et Sônia comprenaient ce qui se passait, mais Mâcha, la plus petite, ne comprenait rien du tout. Elle ne faisait que regarder Tchétchévitsyne d'un air pensif et disait en soupirant :

— Quand c'est le carême, la bonne dit qu'il faut manger des pois et des lentilles.

De bonne heure, la veille de Noël, Kâtia et Sônia se glissèrent doucement hors de leurs lits et allèrent voir comment les garçons allaient s'enfuir en Amérique. Elles s'approchèrent furtivement de la porte.

— Alors, tu ne pars pas ? demandait Tchétchévitsyne fâché ; dis ? tu ne pars pas ?

— Mon Dieu, faisait doucement Volôdia en pleurant, comment partirais-je ? Ça me fait de la peine pour maman.

— Mon Frère-au-visage-pâle, je t'en prie, partons ! Tu m'as assuré que tu partirais ; c'est toi-même qui m'as entraîné, et, au moment de partir, tu as peur !

— Je... je n'ai pas peur ; je... j'ai de la peine pour maman.

— Dis-moi : pars-tu, oui ou non ?

— Je pars, mais... mais attends. Je veux un peu rester à la maison.

— En ce cas, je partirai tout seul ! décida Tchétchévitsyne. Je me passerai de toi... Et toi qui voulais chasser les tigres et te battre !... Si c'est comme ça, rends-moi mes capsules !

Volôdia se mit à pleurer si amèrement que ses sœurs ne purent pas y tenir et commencèrent à pleurer elles aussi doucement. Le silence se fit.

— Alors tu ne pars pas ? demanda encore une fois Tchétchévitsyne.

— Je... je pars.

— Alors habille-toi !

Et pour persuader Volôdia, Tchétchévitsyne se mit à vanter l'Amérique. Il rugissait comme un tigre, imitait le bateau, se fâchait, promettait de céder à Volôdia tout l'ivoire et toutes les peaux de lions et de tigres.

Et ce garçonnet maigre, basané, les cheveux durs, taché de rousseurs, semblait aux petites extraordinaire, remarquable. C'était un héros résolu, impassible. Et il rugissait si bien que l'on eût pu croire, si l'on avait été derrière la porte, qu'il y avait vraiment un tigre ou un lion.

Quand les petites revinrent chez elles et s'habillèrent, Kâtia dit, les yeux pleins de larmes :

— Ah ! que j'ai peur !

Jusqu'à deux heures, lorsqu'on se mit à dîner (1),

(1) On dîne habituellement en Russie à trois heures, et à la campagne, à deux heures. (Tr.)

tout alla bien, mais les garçons n'étaient pas à la maison. On les envoya chercher à l'office, dans l'écurie, dans le pavillon, chez l'intendant ; ils n'y étaient pas. On envoya au village ; on ne les y trouva pas. On prit ensuite le thé, aussi sans les garçons, et au moment de souper, la maman, très inquiète, pleura même. La nuit, on retourna au village et on les chercha avec des lanternes près de la rivière. Mon Dieu, quel remue-ménage ce fut !

Le lendemain le commissaire rural vint et on écrivit un papier dans la salle à manger. La maman pleurait. Mais voilà qu'un traîneau rustique s'arrête au perron et de la fumée s'élève des trois chevaux blancs...

— Volôdia arrive ! cria quelqu'un dans la cour.

— Volôditchka est arrivé ! s'écria Nathâlia, accourant dans la salle à manger.

Et Milord aboya de sa voix de basse : « Hav ! hav ! »

Il se trouva que l'on avait arrêté les gamins en ville, aux boutiques, où ils rôdaient, demandant où l'on vendait de la poudre.

Dès que Volôdia entra dans l'antichambre, il éclata en sanglots et se jeta au cou de sa mère. Tremblantes, les petites se demandaient ce qui allait arriver. Elles entendirent papa emmener Volôdia et Tchétchévitsyne dans son bureau et causer longuement avec eux. Maman parlait aussi et pleurait.

— Est-ce que l'on peut agir ainsi ? sermonnait

papa. Dieu veuille qu'on ne le sache pas au lycée, car on vous chasserait. Et pour vous, monsieur Tchétchévitsyne, c'est honteux ! C'est mal ! Vous êtes l'instigateur de tout, et j'espère que vos parents vous puniront. Est-ce que l'on peut agir ainsi ? Où avez-vous couché ?

— A la gare ! répondit fièrement Tchétchévitsyne.

Volôdia, ensuite, resta couché, et on lui appliqua sur la tête un essuie-mains trempé dans du vinaigre. On envoya un télégramme, et, le lendemain une dame arriva, la mère de Tchétchévitsyne ; elle emmena son fils.

Au moment du départ, la figure de Tchétchévitsyne était sévère, hautaine, et, il fit ses adieux aux petites sans dire un mot. Il prit seulement un cahier de Kâtia et écrivit comme souvenir :

« Montigomo-l'Ongle-de-Vautour. »

AVENTURE D'UN LYCÉEN

Avant d'aller passer son examen de grec, Vânia Ottépéliov baisa toutes les icones. Ses entrailles se retournaient ; il se sentait du froid au cœur, et son cœur battait et s'arrêtait à l'appréhension de l'inconnu. Quelle note allait-il avoir aujourd'hui ? Un trois ou un deux ? Il demanda six fois à sa mère sa bénédiction, et, en partant, il supplia sa tante de prier pour lui. En se rendant au lycée, il donna deux copeks à un pauvre, dans l'espoir que ces deux copeks rachèteraient son ignorance, et que Dieu permettrait qu'il n'eût pas à décliner les numératifs avec les horribles *tessarakonta* et *oktokaïdéka*.

Rentré tard du lycée, passé quatre heures (1), Vânia se glissa chez lui sans bruit et s'allongea sur son lit. Son maigre visage était pâle ; des cernes entouraient ses yeux rougis.

— Eh bien ! demanda sa mère, s'approchant de son lit, comment cela a-t-il marché ? Quelle note as-tu eue ?

Vânia battit des paupières, tordit la bouche et se mit à pleurer. Sa maman pâlit, ouvrit la bouche et rapprocha ses mains avec bruit. La

(1) La sortie des classes, en Russie, a lieu à trois heures.
(Tr.)

culotte qu'elle raccommodait tomba à terre.

— Pourquoi pleures-tu? demanda-t-elle. Tu es donc refusé?

— Je suis... collé... J'ai eu un deux...

— Je m'y attendais! J'en avais le pressentiment! dit la mère. Oh! mon Dieu! Comment t'es-tu fait refuser? Que n'as-tu pas su? En quoi?

— En grec... Ma petite maman, je... On m'a demandé le futur de *fero* et je... au lieu de dire *oisomaï*, j'ai dit *opsomaï*. Ensuite... ensuite... l'accent ne se met pas après une dernière syllabe longue, et moi, je... me suis intimidé... j'ai oublié qu'il y avait un *alpha* long et j'ai mis un accent... Puis, notre Artaxerssov (1) m'a demandé de lui dire les particules enclytiques... Je les lui ai dites, et, par mégarde, j'ai cité un pronom... Je me suis trompé... Lui, m'a mis un deux... Je... je n'ai pas de chance... Toute la nuit, j'avais travaillé!... Toute cette semaine je me suis levé à quatre heures...

— Ce n'est pas toi qui es malheureux, mauvais enfant, c'est moi! Je suis une malheureuse! Tu m'as rendue maigre comme un clou, bourreau, hérode, mon mauvais destin!... C'est moi qui paie pour toi, vaurien dévoyé! J'ai toujours l'échine courbée, je m'extermine, je souffre, je puis le dire; et, de toi, qu'est-ce que je reçois? Comment travailles-tu?

— Je... je travaille... Toute la nuit... Vous le voyez vous-même...

(1) Le professeur. (Tr.)

— Je prie Dieu de m'envoyer la mort ; il ne me l'envoie pas, pécheresse que je suis !... Tu es mon tourment ! Les autres ont des enfants comme tous les enfants ; moi, je n'en ai qu'un, et de toi rien à attendre, rien à faire !... Te battre ? Mais où en trouverais-je la force ? Où en prendre la force, Mère divine ?...

La maman se couvrit la figure du pan de sa camisole et se mit à sangloter. Vânia, ennuyé, se tortillait, il s'appuya la tête contre le mur. Sa tante entra.

— Voilà... dit-elle, devinant d'un coup ce qui était arrivé, pâlisant et joignant les mains, j'en avais le pressentiment !... Toute la matinée, j'ai été triste... Ah ! me disais-je, il va arriver un malheur ! Et il en a justement été ainsi...

— Brigand, bourreau ! fit la maman.

— Qu'as-tu à le gronder ? lui cria la tante, en enlevant nerveusement de sa tête un fichu de couleur brune, est-ce sa faute ? C'est la tienne ! La faute à toi ! Pourquoi diable l'as-tu envoyé au lycée ? Es-tu donc noble ? Vous voulez faire les nobles ? Oui !... Parbleu, on va tout de suite vous ennoblir !... Il fallait, comme je te le disais, le mettre dans le commerce... dans un bureau, comme mon Koûzia (1)... Mon Koûzia gagne cinq cents roubles par an. Cinq cents roubles, est-ce une plaisanterie ? Tu te mets à la

(1) Probablement diminutif de Kouzma, sans doute son fils. (Tr.)

torture et tu y mets l'enfant avec cette science ; qu'elle aille au diable ! Il est maigre, il tousse... Vois, il a treize ans et a l'air d'en avoir dix...

— Non, Nassténka, non, ma chérie, ce n'est pas cela ! C'est que je ne l'ai pas assez battu, mon bourreau ! Il aurait fallu le rosser, voilà ce qu'il aurait fallu ! Oh !... jésuite ! Mahomet ! mon bourreau ! fit-elle en menaçant son fils. Il faudrait te fustiger ; mais je n'en ai pas la force. Avant, quand il était petit, on me disait : « Bats-le ! bats-le ! » Je n'ai pas écouté, pécheresse que je suis, et maintenant j'en souffre ! Attends un peu, je vais te les faire passer les verges ! Attends...

La maman, menaçant Vânia de son poing mouillé, entra en pleurant dans la chambre de son locataire.

Le locataire Evtikhii Kouzmitch Koupôrossov, assis devant sa table, lisait : *la Danse par soi-même...*

Evtikhii Kouzmitch est un homme intelligent et instruit. Il parle du nez, se lave avec un savon dont l'odeur, dans la maison, fait éternuer tout le monde. Il fait gras les jours maigres et cherche une fiancée instruite. On le considère, par suite de tout cela, comme l'homme le plus intelligent. Il chante d'une voix de ténor.

— Petit père, lui dit la maman, baignée de larmes, ayez la bonté de venir donner les verges à mon fils !... Faites-moi cette grâce ! Il a été refusé, malheur de moi ! Le croyez-vous ? il a été refusé ! Je ne puis le punir moi-même à cause de ma mau-

vaise santé et de ma faiblesse... Donnez-lui les verges à ma place, Evtikhii Kouzmitch ! Ayez cette bonté et cette délicatesse. Rendez ce service à une femme malade !

Koupôrossov fronce les sourcils et laisse échapper à travers ses narines, un soupir profond. Il réfléchit, frappe la table de ses doigts, soupire encore une fois et se rend auprès de Vânia.

— On vous instruit, si l'on peut dire, commençait-il ; on vous forme, on vous donne carrière, révoltant jeune homme !... Pourquoi donc ne travaillez-vous pas ?

Il parla longuement, fit tout un discours. Il parla de la science, de la lumière, des ténèbres.

— Oui, parfaitement, jeune homme ! conclut-il.

Son discours fini, il dégrafa sa ceinture de cuir et saisit Vânia par la main.

— On ne peut pas agir autrement avec vous ! dit-il.

Vânia se baissa avec soumission et mit sa tête entre ses genoux. Ses oreilles roses, saillantes, se détachaient sur son pantalon neuf en serge, à bandes marron... Vânia ne fit pas une plainte.

Le soir, en conseil de famille, on décida de le mettre dans le commerce.

— Les Grigoriév ont envoyé chercher un livre, mais j'ai dit que vous étiez sorti. Le facteur a apporté les journaux et deux lettres... A propos, Evguèni Pétrovitch, je vous demanderais de faire attention à Sériôja. Aujourd'hui et avant-hier, j'ai remarqué qu'il fume. Quand j'ai commencé à le sermonner, il s'est, comme d'habitude, bouché les oreilles et s'est mis à chanter pour couvrir ma voix.

Evguèni Pétrovitch Bykovski, procureur impérial, qui venait de rentrer du palais et quittait ses gants dans son bureau, regarda la gouvernante qui lui donnait cette nouvelle, et se mit à rire.

— Sériôja fume... fit-il en levant les épaules. Je m'imagine ce bout d'homme avec une cigarette !... Quel âge a-t-il donc ?

— Sept ans. Cela ne vous paraît pas sérieux, mais, à cet âge, fumer est une habitude pernicieuse, et il faut dès le début déraciner les mauvaises habitudes.

— Parfaitement juste. Et où prend-il le tabac ?

— Dans votre tiroir.

— Oui?... En ce cas, envoyez-le-moi.

Bykovski s'assit dans un fauteuil près de la table, ferma les yeux et se mit à songer. Il se figura son Sériôja avec une énorme cigarette d'un pied

de long, perdu dans des nuages de fumée, et cette charge le fit sourire. En même temps, la figure grave, préoccupée de la gouvernante lui suggéra des souvenirs d'un lointain passé, à demi oublié, alors que l'acte de fumer à l'école et dans la chambre des enfants inspirait aux parents et aux éducateurs une terreur un peu incompréhensible. C'était précisément une terreur !... On passait les enfants aux verges sans pitié, on les chassait du lycée, on gâchait leur vie, bien que, aucun des pédagogues, ni aucun des parents ne sût au juste en quoi il était nuisible de fumer, ni quel crime c'était. Des gens, même très intelligents, ne se faisaient pas faute de perpétuer ce qu'ils ne comprenaient pas. Evguèni Pétrovitch se souvint de son proviseur, vieux bonhomme fort instruit et bienveillant, qui s'effarait tellement quand il surprenait un élève fumant une cigarette, qu'il en devenait pâle, convoquait sur-le-champ un conseil pédagogique extraordinaire, et condamnait le coupable à l'expulsion. C'est probablement là une loi de la vie en commun : moins un mal est compréhensible, plus on le combat avec fureur et brutalité.

Le procureur se souvint de deux ou trois de ses camarades chassés du lycée, se rappela leur vie par la suite, et ne put s'empêcher de penser que, fort souvent, la peine cause bien plus de mal que la faute. L'organisme possède la faculté de s'adapter vite, de s'accoutumer et de se faire à n'importe quelle atmosphère ; sans cela l'homme ressentirait à tout instant quel absurde revers a souvent son

activité intelligente, et combien il y a peu de vérité réelle et de certitude dans des carrières, comportant autant de responsabilité et aussi redoutables en leurs effets, que celles de pédagogue, de juriste ou d'homme de lettres.

Et de pareilles pensées, légères et vagues, qui ne flottent que dans un cerveau fatigué et au repos, voletèrent dans l'esprit d'Evguénii Pétrôvitch. Elles surgissent on ne sait d'où ni pourquoi, ne demeurent guère et semblent ne pas faire beaucoup plus que trainer à la surface des méninges. Pour des gens contraints de se placer des heures et même des journées entières au point de vue officiel, l'esprit tourné dans une seule direction, — de pareilles pensées, libres et familières, présentent une sorte de confort et d'agrément.

Il était plus de huit heures. Quelqu'un, au second étage, au delà du plafond, allait et venait, et, un étage au-dessus, on faisait des gammes à quatre mains. A en juger par sa démarche nerveuse, la personne qui faisait les cent pas pensait douloureusement à quelque chose, ou souffrait des dents ; les gammes monotones ajoutaient au calme du soir quelque chose d'endormant. Deux chambres au delà du bureau, on entendait causer la gouvernante et Sériôja.

— Papa est arrivé ! se mit à chanter le petit. Pa-pa est ar-ri-vé... pa-pa-pa !

— *Votre père vous appelle, allez vite (1),* cria la

(1) En français dans le texte. (Tr.)

gouvernante, d'un cri aigre comme un oiseau effrayé. C'est à vous que je parle !

« Que vais-je lui dire ? » pensa Evguèni Pétrovitch.

Mais avant qu'il eût trouvé quoi que ce soit, Sériôja entra dans le bureau. C'était un enfant dont on ne pouvait deviner le sexe que par le costume. Il était malingre, pâle, délicat, flasque comme une plante de serre. Tout semblait en lui extraordinairement doux et tendre, ses mouvements, ses cheveux bouclés, son regard, le velours de sa veste...

— Bonjour, papa ! dit-il d'une voix douce, grimpant sur les genoux de son père et l'embrassant rapidement au cou. Tu m'as appelé ?

— Permettez, permettez, Serguèï Evguénitch (1), répondit le procureur en l'éloignant. Avant de nous embrasser, nous avons à parler, et à parler sérieusement... Je suis fâché contre toi, et je ne t'aime plus. Sache-le, mon petit : je ne t'aime pas et tu n'es plus mon fils... Parfaitement.

Sériôja regarda fixement son père, puis il regarda du côté de la table et haussa les épaules.

— Que t'ai-je donc fait ? demanda-t-il étonné, les paupières battantes. Je ne suis pas entré une seule fois aujourd'hui dans ton bureau et je n'ai rien touché.

— Nathâlia Semiônovna vient de se plaindre à moi que tu fumes... C'est vrai ? Tu fumes ?

(1) Appellation cérémonieuse et d'intention sévère. (Tr.)

— Oui, j'ai fumé une fois... C'est vrai.

— Tu vois, et encore, par-dessus le marché, tu mens, dit le procureur, fronçant les sourcils pour ne pas laisser voir qu'il souriait. Nathâlia Sémiônovna t'a vu fumer deux fois. Tu es donc convaincu des trois vilaines choses : tu fumes, tu prends dans mon tiroir du tabac qui ne t'appartient pas, et tu mens. Trois fautes !

— Ah ! oui ! se souvint Sériôja dont les yeux sourirent ; c'est vrai, c'est vrai ! J'ai fumé deux fois : aujourd'hui et avant.

— Tu le vois, ce n'est donc pas une fois, mais deux !... Je suis très, très mécontent de toi. Tu étais avant un bon petit, mais je vois que tu t'es gâté et es devenu mauvais.

Evguèniî Pétrôvitch arrangea le col de l'enfant et pensa : « Que lui dire encore ? »

— Oui, reprit-il, c'est mal. Je ne m'attendais pas à cela de ta part. D'abord tu n'as pas le droit de prendre du tabac qui n'est pas à toi. Chaque homme n'a le droit de disposer que de ce qui est à lui. S'il prend quelque chose à autrui... c'est un mauvais homme. (Je ne lui dis pas ce qu'il faut ! pensa Evguèniî Pétrôvitch.) Tiens, par exemple, Nathâlia Sémiônovna a une malle avec des robes. Cette malle est à elle ; et nous, c'est-à-dire ni moi, ni toi, n'avons le droit d'y toucher, parce que cette malle n'est pas à nous. Est-ce vrai ? Tu as des chevaux et des images... Aussi je ne les prends pas ! J'en aurais peut-être envie, mais... ces objets ne sont pas à moi ; ils sont à toi !

— Prends-les, si tu veux, dit Sériôja en levant les sourcils. Je t'en prie, papa, ne te gêne pas ; prends-les ! Le petit chien jaune qui est ici sur la table est aussi à moi ; mais ça ne fait rien... garde-le !

— Tu ne me comprends pas, dit le procureur. Tu me donnes ce chien, il est à moi maintenant, et je peux en faire ce que je veux ; mais je ne t'ai pas donné de tabac ! Le tabac m'appartient ! (Je ne lui explique pas ce qu'il faut, pensa le procureur : ce n'est pas ça ! Pas du tout ça !) Si je veux fumer du tabac qui n'est pas à moi, il faut, avant tout, que j'en demande la permission...

Accrochant paresseusement une phrase à une autre et se ployant au langage enfantin, Bykovski se mit à expliquer à son fils ce que c'est que la propriété. Sériôja, les yeux à sa poitrine, écoutait attentivement (il aimait à causer les soirs avec son père). Il s'accouda ensuite au bord de la table et se mit à cligner ses yeux de myope sur le papier et l'encrier. Son regard erra sur la table et s'arrêta sur le flacon de colle.

— Papa, demanda-t-il soudain en approchant le flacon de ses yeux, avec quoi fait-on la colle ?

Bykovski lui enleva le flacon des mains, le remit en place, et continua :

— En second lieu, tu fumes... C'est très mal ! Que je fume, cela ne signifie pas que l'on puisse fumer ; je fume et sais que ce n'est pas sage ; je me gronde et ne suis pas content de moi sur ce point-là... (Ce que je suis un pédagogue malin ! pensa

le procureur.) Le tabac nuit beaucoup à la santé, et celui qui fume meurt prématurément. Mais fumer est particulièrement nuisible à des petits comme toi. Tu as la poitrine délicate, tu n'es pas encore formé, et le tabac provoque chez les faibles la tuberculose et autres maladies. Ton oncle Ignâtiï est mort de la tuberculose. S'il n'avait pas fumé, peut-être vivrait-il encore maintenant.

Sériôja regarda la lampe d'un air pensif, toucha du doigt l'abat-jour et soupira.

— L'oncle Ignâtiï jouait bien du violon, dit-il. Son violon est maintenant chez les Grigôriév.

Sériôja s'accouda au bord de la table et se mit à songer. Sur sa pâle figure une expression s'était figée comme s'il prêtait l'oreille ou suivait le développement de ses propres pensées. L'affliction, avec quelque chose ressemblant à l'effroi, se refléta dans ses grands yeux immobiles. Il pensait probablement à la mort qui, naguère, avait enlevé sa mère et son oncle. La mort emporte dans l'autre monde les mères et les oncles, mais leurs enfants et leurs violons restent sur la terre. Les morts vivent au ciel quelque part, près des étoiles et, de là-haut, regardent la terre. Souffrent-ils de la séparation?

« Que puis-je lui dire? songeait Evguèniï Pétrôvitch. Il ne m'écoute pas. Il ne regarde évidemment pas comme sérieuses ses fautes ni mes paroles. Comment lui faire entrer cela dans la tête? »

Le procureur se leva et se mit à aller et venir

dans son cabinet. « Jadis, de mon temps, pensait-il, ces questions se tranchaient d'une façon remarquablement simple. Tout gamin que l'on trouvait en train de fumer, on le passait aux verges. Les faibles et les poltrons cessaient de fumer ; mais les plus courageux et les plus intelligents cachaient, après avoir été punis, le tabac dans leurs bottes et fumaient au hangar. Quand on les y surprenait et leur redonnait les verges, ils allaient fumer près de la rivière... Ainsi de suite, jusqu'à ce que les enfants fussent devenus grands. Ma mère, pour que je ne fume pas, me comblait d'argent et de bonbons. Ces moyens semblent aujourd'hui inefficaces et immoraux. Se basant sur la logique, le pédagogue moderne tâche que l'enfant adopte les bons principes, non par crainte, par désir de se distinguer ou de recevoir une récompense, mais par conscience. »

Tandis qu'il marchait en pensant, Sériôja, juché de biais sur une chaise, près de la table, se mit à dessiner. Pour qu'il ne salît pas les papiers officiels et ne touchât pas à l'encre, il y avait sur la table un paquet de feuilles de papier, coupées pour lui, et un crayon bleu.

— Aujourd'hui, dit-il en dessinant une maison et remuant les sourcils, la cuisinière, en hachant le chou, s'est coupé le doigt. Elle a crié si fort que nous avons tous eu peur et avons tous couru à la cuisine. Ce qu'elle est bête ! Nathâlia Sémiônovna lui a dit de tremper le doigt dans l'eau froide, et elle le suçait... Comment peut-elle fourrer

son doigt sale dans sa bouche? Papa, c'est mal élevé!

Il raconta ensuite que, pendant le dîner, un joueur d'orgue de Barbarie était venu avec une petite fille qui avait chanté et dansé.

« Il suit ses idées! pensa le procureur. Il a son monde à lui. Il sait, à sa manière, ce qui est sérieux et ce qui ne l'est pas. Pour se rendre maître de son attention et de sa conscience, il ne suffit pas de s'adapter à sa façon de parler; il faut encore penser à sa manière. Si je regrettais vraiment mon tabac, si j'avais été offensé, si j'avais pleuré, il m'aurait parfaitement compris... Les mères sont irremplaçables dans l'éducation, parce qu'elles savent sentir, pleurer et rire avec les enfants... Avec la logique et la morale, on n'obtient rien. Allons, que vais-je encore lui dire? Quoi? »

Et il semblait étrange et risible à Evguèni Pétrovitch que, lui, juge expérimenté, qui avait passé la moitié de sa vie à débiter toutes sortes d'arrêts, d'avant-faire droit et de peines, s'égarât positivement et ne sût que dire à un enfant.

— Écoute, lui dit-il, donne-moi ta parole d'honneur que tu ne fumeras plus.

— Ma parole d'honneur! chantonna Sériôja, appuyant fortement sur le crayon et se penchant sur son dessin. Ma-parole-d'honneur! neur! neur!...

« Sait-il ce que c'est qu'une parole d'honneur? se demanda Bykovski. Non, je suis un mauvais éducateur! Si un éducateur patenté, ou l'un de nos juges, plongeait à l'instant un regard dans ma tête,

il me traiterait de lavette, et me taxerait de philosophie excessive... Mais, à l'école et au tribunal, ces canailles de questions se tranchent bien plus simplement que chez soi ! Ici, on a affaire à des êtres que l'on aime à la folie, et l'amour est exigeant et compliqué. Si ce bambin n'était pas mon fils, mais mon élève, ou un inculpé, j'aurais moins de crainte, et mes idées ne se disperseraient pas... »

Evguèni Pétrovitch s'assit à sa table et prit un des dessins de Sériôja. Ce dessin représentait une maison au toit de travers, avec de la fumée sortant de la cheminée, en zigzags, brisés comme des éclairs, et allant jusqu'au bout de la feuille de papier. Près de la maison se tenait un soldat, ayant des points en guise d'yeux et une baïonnette faite comme un 4.

— Un homme ne peut pas être plus grand qu'une maison, dit le procureur. Regarde : ton toit vient à l'épaule du soldat.

Sériôja grimpa sur les genoux de son père et se remua longtemps pour s'asseoir à l'aise.

— Non ! papa ! dit-il en regardant son dessin ; si tu dessines le soldat petit, on ne lui verra pas les yeux.

Y avait-il à le contredire ? De ses observations quotidiennes sur son fils, Bykovski, avait tiré la conviction que les enfants ont, comme les sauvages, des conceptions et des exigences particulières, inaccessibles à l'entendement des adultes. Un adulte, examinant attentivement Sériôja, eût pu ne pas le trouver normal. Sériôja trouvait pos-

sible et normal de dessiner des hommes plus grands que les maisons, et de traduire avec le crayon, non seulement des objets, mais des sensations. Il exprimait par des taches sphériques ombrées les sons de l'orchestre, et il exprimait le sifflement par un fil en spirale... En son entendement, le son confinait étroitement à la forme et à la couleur, si bien que, en coloriant des lettres, il coloriait immuablement, chaque fois, le L en jaune, le M en rouge, A en noir, etc.

Ayant cessé de dessiner, Sériôja se remua encore, se mit à l'aise et s'en prit à la barbe de son père. D'abord il la lissa soigneusement, puis la partagea et se mit à la peigner comme des favoris.

— Tu ressembles maintenant à Ivane Stépânovitch, marmotta-t-il ; et tout de suite tu vas ressembler... à notre suisse... Papa, pourquoi les suisses se tiennent-ils près de la porte ? C'est pour empêcher les voleurs d'entrer ?

Bykovski sentait sur le visage le souffle de Sériôja, effleurait à tout moment de sa joue ses cheveux, et avait le cœur chaud et attendri comme si ce n'eût pas été ses mains, mais toute son âme, qui glissaient sur le velours de la veste de l'enfant. Il regardait ses grands yeux sombres et il lui semblait que c'était sa femme, sa mère, et tout ce qu'il avait aimé jadis, qui le regardait...

« Va le punir !... pensait-il. Va lui trouver des punitions ! Non ! comment nous improviser précepteurs ? Jadis les gens étaient simples, pensaient moins, et, par suite, tranchaient plus hardiment

les questions ; nous, nous réfléchissons trop ; la logique nous dévore... Plus l'homme est développé, plus il raisonne et tombe dans les subtilités, et plus il est irrésolu, craintif et timide aux entreprises. Et, en effet, quand on y pense, combien faut-il de hardiesse et de foi pour se mettre à enseigner, à juger, à écrire un gros livre !... »

Dix heures sonnèrent.

— Allons, petit, dit le procureur, il est temps d'aller au lit. Dis-moi adieu et pars.

— Non, papa, dit Sériôja se refrognant, laisse-moi encore. Raconte-moi quelque chose ! Dis-moi un conte.

— Bon. Seulement après le conte, tout de suite au lit.

Ses soirées libres, Evguèniï Pétrôvitch avait l'habitude de dire des contes à Sériôja. Comme la plupart des gens d'affaires, il ne savait par cœur aucune poésie, ne se rappelait aucun conte, si bien que, chaque fois, il lui fallait improviser. Il commençait d'ordinaire par la formule : « Dans un certain royaume, dans un certain État... » puis il accumulait tout un fatras de calembredaines innocentes ; et, en commençant à raconter, il ne savait pas quels seraient le milieu et la fin. Les tableaux, les personnages, les situations arrivaient comme ils pouvaient, au petit hasard ; et la fable et la morale en découlaient contre le gré du narrateur. Sériôja aimait beaucoup ces improvisations, et le procureur remarquait que, plus l'affabulation en était modeste et simple, plus elle portait sur l'enfant.

— Écoute, commença-t-il en levant les yeux au plafond.

« Dans un certain royaume, dans un certain État vivait un vieux, très vieux roi à longue barbe blanche et... avec d'énormes moustaches comme cela. Il vivait dans un palais de verre qui brillait et luisait au soleil comme un gros morceau de glace pure. Le palais, mon petit, se trouvait dans un immense jardin où, sais-tu, il y avait des oranges... des bergamotes, des bigarreaux... où fleurissaient des tulipes, des roses, des muguets..., où chantaient des oiseaux multicolores... Oui... Des clochettes de verre pendaient aux arbres, et, quand il faisait du vent, elles tintaient si doucement qu'on les écoutait malgré soi. Le verre rend un son plus doux et plus délicat que le métal... »

« Et qu'y avait-il encore? Il y avait des jets d'eau dans le jardin... Tu te rappelles, tu as vu un jet d'eau chez la tante Sônia, à la campagne? Eh bien, ce sont justement des jets d'eau comme ça qu'il y avait dans le jardin royal, mais beaucoup plus grands. La colonne d'eau atteignait la cime des plus hauts peupliers. »

Evguèni Pêtrôvitch réfléchit et continua :

« Le vieux roi avait un fils unique, héritier du trône, enfant aussi petit que toi. C'était un bon petit. Il n'avait jamais de caprices, se couchait tôt, ne touchait à rien sur la table et... était, en général, sage. Il n'avait qu'un défaut : il fumait... »

Sériôja écoutait avec attention et regardait son père dans les yeux sans ciller. Le procureur conti-

nuait en se disant : « Que peut-il bien venir après? » Il délaya, comme on dit, se battit longtemps les flancs et termina ainsi :

« A force de fumer, le petit roi fut pris par la tuberculose et mourut quand il avait vingt ans. Le vieillard décrépît et malade resta sans personne pour le soutenir. Il n'y avait personne pour conduire le royaume et défendre le palais. Des ennemis vinrent, tuèrent le vieillard, détruisirent le palais, et il n'y a plus maintenant dans le palais ni bigarreaux, ni oiseaux, ni clochettes... C'est comme ça, mon petit... »

Cette fin parut à Evguèniï Pétrôvitch ridicule et naïve, mais tout le conte produisit sur Sériôja une forte impression. Ses yeux se couvrirent à nouveau d'affliction et de quelque chose ressemblant à la peur. Il regarda pensivement une minute la fenêtre obscure, tressaillit, et dit d'une voix brisée :

— Je ne fumerai plus...

Quand il eut dit adieu et fut parti pour se coucher, son père, allant et venant lentement d'un coin à un autre de son bureau, souriait.

« On dira, songeait-il, qu'en l'espèce c'est la beauté et l'art de la forme qui ont agi ; soit ! mais ce n'est pas consolant. Ce n'est pourtant pas là le vrai moyen... Pourquoi la morale et la vérité ne doivent-elles pas être servies toutes crues, mais être absolument assaisonnées, sucrées et dorées, comme des pilules ? Ce n'est pas la voie directe... C'est de la falsification, c'est du mensonge..., du passe-passe... »

Il se souvint des jurés auxquels il faut absolument faire un « discours », du public qui ne s'assimile de l'histoire que les légendes et les romans historiques ; il songea à lui-même qui ne tirait le sens de la vie ni des prônes et des lois, mais des fables, des romans et des vers...

« Un médicament doit être sucré, la vérité doit être embellie... Et l'homme depuis Adam s'en tient à cette lubie... Au fait... tout cela est peut-être naturel et il doit être ainsi... Manque-t-il dans la nature de duperies logiques et d'illusions?... »

Le procureur se mit au travail tandis que de paresseuses idées, des songeries familières, domestiques, continuèrent à traîner longtemps encore dans sa tête. Au-dessus du plafond on n'entendait plus les gammes, mais l'habitant du second étage faisait encore les cent pas...

1887.

GRÎCHA

Gricha, petit bonhomme dodu, né il y a de cela deux ans et huit mois, se promène avec sa bonne sur le boulevard. Il a un long manteau ouaté, une écharpe, un grand bonnet à bouton floche et des caoutchoucs fourrés. Il a chaud, il étouffe ; le gai soleil d'avril lui bat dans les yeux et lui taquine les paupières.

Toute sa gauche petite personne, à la démarche hésitante, exprime une perplexité extrême.

Jusqu'à présent, Gricha ne connaissait qu'un monde quadrangulaire où se trouvent, dans un coin, son lit, dans l'autre, la malle de la bonne, dans le troisième une chaise, et, dans le quatrième, une veilleuse allumée. Si l'on regarde sous le lit, on voit une poupée avec un bras arraché et un tambour ; derrière la malle de la bonne, il y a beaucoup de choses : des bobines, des papiers, une boîte sans couvercle et un polichinelle cassé. Dans ce monde apparaissent souvent, outre sa bonne et Gricha, maman et le chat. Maman ressemble à une poupée et le chat à la pelisse de papa ; seulement la pelisse n'a pas d'yeux et n'a pas de queue. Du monde appelé « la chambre des enfants », une porte mène dans l'espace où l'on dîne et où l'on boit le thé. Là se trouve la haute chaise de Gricha, ainsi qu'une pendule qui n'existe

que pour remuer son balancier et sonner. De la salle à manger on peut passer dans une chambre où il y a des fauteuils rouges. Il y a là, sur le tapis, une tache noire, pour laquelle, jusqu'à maintenant, on menace Gricha du doigt. Au delà de cette chambre, il en est une autre où l'on ne laisse pas entrer et où va et vient papa, personnage très énigmatique.

La bonne et maman sont compréhensibles. Elles habillent Gricha, le font manger, le mettent au lit ; mais pourquoi existe papa, on ne sait. Il existe une autre personne énigmatique : c'est la tante qui a donné un tambour à Gricha. Tantôt elle apparaît, tantôt elle disparaît. Où disparaît-elle ? Gricha a regardé plus d'une fois sous le lit, derrière la malle, sous le canapé, elle n'y était pas...

Dans ce monde nouveau où le soleil arrache les yeux, il y a tant de papas, de mamans et de tantes que l'on ne sait vers qui courir. Mais ce qu'il y a de plus étrange et le plus baroque, ce sont les chevaux. Gricha regarde leurs pieds qui bougent, et n'y peut rien comprendre. Il regarde la bonne pour qu'elle tranche son incompréhension, mais la bonne se tait.

Il entend tout à coup un piétinement effrayant... Sur le boulevard marche en cadence, venant droit sur lui, une troupe de soldats aux figures rouges, des verges de bouleau sous l'aisselle (1), Gricha

(1) Ces verges de bouleau indiquent que les soldats vont à des bains de vapeur, ou plutôt en viennent, à en juger par leurs figures rouges. (Tr.)

est glacé de peur. Il regarde la bonne d'un air interrogateur : est-ce dangereux ? La bonne ne s'enfuit pas et ne pleure pas : donc ce n'est pas dangereux. Gricha suit des yeux les soldats, et se met à marcher comme eux en mesure.

Deux grands chats, aux longs museaux, la langue pendante, la queue en l'air, traversent en courant le boulevard. Gricha croit qu'il doit courir aussi et court après les chats.

— Arrête ! lui crie la bonne en l'attrapant rudement par le bras. Où vas-tu ? Est-ce qu'on te permet de polissonner ?

Voici une femme assise qui tient un petit baquet d'oranges. Gricha passe devant elle, et, sans rien dire, en prend une.

— Pourquoi fais-tu ça ? crie sa promeneuse, lui tapant sur la main et lui enlevant l'orange. Nigaud !

Gricha prendrait maintenant avec plaisir un bout de verre qui traîne sous ses pieds et scintille comme la veilleuse de sa chambre ; mais il craint qu'on ne lui retape sur les doigts.

— Mes respects !

Gricha entend tout à coup, presque à son oreille, une grosse et forte voix, et aperçoit un homme grand à boutons brillants.

Cet homme, à son grand plaisir, tend la main à la bonne, s'arrête à côté d'elle, et se met à causer.

L'éclat du soleil, le bruit des voitures, les chevaux, les boutons brillants, tout cela est si éton-

namment nouveau et si étrange, que l'âme de Gricha s'emplit d'un sentiment de délices. Il se met à rire.

— Viens, viens ! crie-t-il à l'homme aux boutons brillants.

Et il le tire par son pan de capote.

— Où veux-tu que j'aille ? demande l'homme.

— Viens ! insiste Gricha.

Il voudrait dire qu'il serait bien de prendre avec lui papa, maman et le chat, mais sa langue n'exprime pas ce qu'il veut.

Peu après, la bonne quitte le boulevard et emmène Gricha dans une grande cour où il y a encore de la neige. L'homme aux boutons brillants suit lui aussi. Ils évitent avec soin les tas de neige et les flaques d'eau, puis, par un escalier sale et noir, ils arrivent dans une chambre. Il y a beaucoup de fumée ; cela sent le rôti, et une femme, qui se tient près du fourneau, fait cuire des côtelettes. La bonne et la cuisinière s'embrassent ; elles s'assoient avec l'homme et se mettent à parler à voix basse. Gricha, emmitoufflé, a insupportablement chaud ; il étouffe.

« De quoi cela vient-il ? » pense-t-il en regardant autour de lui.

Il voit un plafond sombre, un tire-pot à deux cornes, le fourneau qui semble une grande caverne noire.

— Ma-man ! dit-il.

— Allons, allons, allons ! crie la bonne. Voyons, attends un peu !

La cuisinière met sur la table une bouteille, deux verres et du gâteau. Les deux femmes et l'homme aux boutons brillants trinquent; ils boivent plusieurs fois. Et l'homme embrasse tantôt la bonne, tantôt la cuisinière. Ensuite tous les trois se mettent à chanter à mi-voix.

Grîcha tend les mains vers le gâteau et on lui en donne un petit morceau; il le mange en regardant sa bonne qui boit... Il veut boire lui aussi.

— Donne, bonne! Donne! demande-t-il.

La cuisinière lui donne à humer un peu de son verre. Il écarquille les yeux, se ride, tousse et remue ensuite longtemps les mains. La cuisinière le regarde et rit.

Revenu à la maison, Grîcha commence à raconter à sa mamán, aux murs et à son lit, où il a été, et ce qu'il a vu. Il parle moins de la langue que de la figure et des mains. Il montre comment brille le soleil, comment courent les chevaux, quel aspect a le grand fourneau, comment boit la cuisinière...

De tout le soir, il ne peut s'endormir. Les soldats avec leurs balais de bain, les grands chats, les chevaux, le morceau de verre, le baquet aux oranges, les boutons brillants, tout cela a formé un bloc et pèse sur son cerveau. Il se retourne dans son lit, et, à la fin, ne pouvant dominer son excitation, il se met à pleurer.

— Mais tu as la fièvre! fait sa maman lui touchant le front de la paume de sa main. De quoi cela peut-il venir?

— Le fourneau ! pleure Gricha. Va-t'en de là, fourneau !

— Il a probablement trop mangé... décide la maman.

Et Gricha, bourré des impressions d'une vie nouvelle qu'il ne vient que d'éprouver, reçoit de sa maman une cuillerée d'huile de ricin.

1886.

UN ÉVÉNEMENT

C'est le matin. A travers les dentelles de glace qui couvrent les vitres, un rayon de soleil pénètre dans la chambre des enfants.

Vânia, garçonnet d'environ six ans, la tête rasée, le nez pareil à un bouton, et sa sœur, Nina, fillette de quatre ans, bouclée, grassette, trop petite pour son âge, se réveillent et se regardent d'un air maussade à travers le grillage de leurs lits.

— Ou-ou-ou ! éhontés ! grogne leur bonne. Les gens ont déjà pris le thé et vous ne pouvez pas ouvrir les yeux?...

Les rayons du soleil folâtraient sur le tapis, sur les murs, sur le bas de la robe de la bonne, comme invitant à jouer avec eux, mais les enfants ne les remarquent pas. Ils se sont réveillés de mauvaise humeur. Nina gonfle les lèvres, fait la moue et commence à demander en traînant :

— Du thé!... Ma bonne, du thé!

Vânia plisse le front et semble penser : « A quoi s'en prendre pour pleurer? » Il battait déjà des paupières et ouvrait la bouche, mais à ce moment la voix de maman arriva du salon :

— N'oubliez pas de donner du lait à la chatte ; maintenant elle a des petits !

Vânia et Nina détendent leur mine et se re-

gardent avec perplexité ; puis tous les deux s'exclament à la fois tout à coup et assourdissent l'air de leurs cris stridents. Ils courent nu-pieds, en chemise, à la cuisine.

— La chatte a chienné ! crient-ils. La chatte a chienné !

Dans la cuisine, sous le banc, se trouve la petite caisse dans laquelle Stéphane apporte le coke pour allumer la cheminée. De dedans la caisse, la chatte regarde. Son petit museau gris exprime l'extrême fatigue ; ses yeux verts, aux étroites pupilles noires, sont alanguis, sentimentaux... On voit à son minois que pour la plénitude de son bonheur il ne manque, dans la caisse, que « lui », le père de ses enfants, à qui elle s'est donnée sans réserve ! Elle veut miauler, elle ouvre la gueule toute large, mais il ne sort de sa gorge qu'un sifflement. On entend le miaulis des petits chats.

Les enfants s'assoient à croupetons devant la caisse et, sans bouger, retenant leur respiration, regardent la chatte... Ils sont étonnés, frappés, et n'entendent pas grogner la bonne, accourue à eux. La joie la plus franche brille dans leurs yeux.

Les animaux domestiques jouent dans l'éducation et la vie des enfants un rôle presque inaperçu, mais incontestablement bienfaisant. Qui de nous ne se souvient pas de chiens forts et débonnaires, d'épagneuls pique-assiette, d'oiseaux morts en captivité, de dindons stupides, mais orgueilleux, de douces vieilles chattes, nous pardonnant, lorsque, par amusement, nous leur marchions sur

la queue, leur causant un mal atroce? Il me semble parfois que la patience, la fidélité, le tout-pardon et la sincérité, inhérents à nos animaux domestiques, agissent bien plus fortement et plus positivement sur l'imagination des enfants que les longues sermons d'un sec et maigre Karl Karlovitch ou les longs raisonnements embrouillés d'une institutrice qui tâche de démontrer aux enfants que l'eau se compose d'oxygène et d'hydrogène.

— Comme ils sont petits ! dit Nina, ouvrant de grands yeux et partant d'un rire joyeux. Ils sont pareils à des souris !

— Un... deux... trois... compte Vânia. Trois minets. C'est-à-dire qu'il y en a un pour moi, un pour toi, et encore un pour quelqu'un.

— Mourrrm... mourrrm... ronronne l'accouchée, flattée de l'attention. Mourrrm.

Ayant bien regardé les minets, les enfants les prennent sous la chatte, les pétrissent de leurs mains, puis, non contents de cela, les mettent dans leurs pans de chemises et courent dans les chambres.

— Maman, la chatte a chienné ! crient-ils.

Maman est assise au salon avec un monsieur qu'ils ne connaissent pas. Voyant ses enfants, non débarbouillés, pas habillés, les pans de leurs chemises relevés, elle devient rouge et fait des yeux sévères.

— Baissez vos chemises, effrontés ! leur dit-elle. Partez d'ici, ou vous serez punis.

Mais les enfants ne remarquent ni les menaces

de leur mère, ni la présence d'un étranger. Ils posent les minets sur le tapis et poussent des cris assourdissants. Près d'eux rôde l'accouchée. Elle miaule, suppliante. Tandis que, peu après, on traîne les enfants dans leur chambre, les habille, leur fait faire leur prière et leur fait prendre du thé, ils sont remplis du désir passionné de se débarrasser au plus vite de ces corvées prosaïques et de recourir promptement à la cuisine.

Leurs occupations et leurs jeux coutumiers sont relégués au plan le plus éloigné.

Les minets ont, par leur venue au monde, tout éclipsé et sont une nouveauté vivante, l'événement du jour. Si l'on offrait à Vânia ou à Nina un poud de bonbons (1) pour chaque minet ou mille pièces de dix copeks, ils rejetteraient sans la moindre hésitation un pareil échange. Malgré les vives protestations de la bonne et de la cuisinière, ils restent jusqu'au dîner (2) assis à la cuisine, près de la caisse, et s'amuse avec les petits chats. Leurs figures sont sérieuses, concentrées et expriment le souci. Ce n'est pas seulement le présent, l'avenir même des minets les inquiète. Ils ont décidé que l'un des minets restera au logis près de la vieille chatte pour la consolation de sa mère ; l'autre ira à la campagne ; le troisième vivra à la cave, où il y a tant de rats.

— Mais pourquoi n'y voient-ils pas ? fait Nina

(1) Quarante livres russes. (Tr.)

(2) Le dîner avait lieu d'habitude, en Russie, vers trois heures. (Tr.)

étonnée. Ils ont des yeux aveugles, comme les mendiants.

La question inquiète aussi Vânia. Il se met en devoir d'ouvrir les yeux d'un des minets ; il souffle longuement, renifle, sans réussir son opération. Les petits sont non moins inquiets de voir que les minets refusent obstinément la viande et le lait qu'on leur offre. Tout ce qu'on met sous leurs petits nez, c'est la maman grise qui le mange.

— Veux-tu ? construisons des maisons aux minets ! propose Vânia. Ils vivront chacun dans une maison différente et la chatte ira leur rendre visite...

En différents coins de la cuisine, les enfants disposent des cartons à chapeau. Ils y installent ensuite les petits chats. Mais ce partage familial se trouve être prématuré. La chatte, avec toujours son expression suppliante et sentimentale, fait le tour des cartons et rapporte ses petits à leur ancienne place.

— La chatte est leur maman, remarque Vânia, mais qui est le papa ?

— Oui, qui est le papa ? répète Nina.

— Il leur faut un papa.

Vânia et Nina discutent longuement qui doit être le père, et, enfin, leur choix tombe sur un grand cheval bai foncé, à la queue arrachée, qui finit son existence avec d'autres jouets au rebut, dans la resserre, sous l'escalier. Les enfants le sortent de la resserre et le traînent près de la caisse.

— Prends bien garde ! lui disent-ils ; reste là et fais attention que les minets soient bien sages !

Tout cela dit et fait de la façon la plus sérieuse et avec une expression de souci sur le visage. Hormis la caisse aux minets, Vânia et Nîna ne veulent connaître rien au monde. Leur joie n'a pas de bornes.

Mais ils ont à passer des minutes pénibles et douloureuses.

Peu d'instants avant le dîner, Vânia, assis dans le cabinet de son père, regarde en rêvant sa table de travail. Près de la lampe, un des minets se roule sur du papier timbré. Vânia suit ses mouvements en lui fourrant dans le museau, soit un crayon, soit une allumette... Soudain son père apparaît comme sortant de terre.

Et d'une voix irritée :

— Qu'est-ce que c'est que ça?...

— C'est... c'est un minet, papa...

— Je vais t'en faire voir un minet !... Regarde un peu ce que tu as fait, mauvais gamin !... Tu as sali tout mon papier !

A la grande surprise de Vânia, son papa ne partage pas sa sympathie pour les minets ; au lieu d'être dans le ravissement et la joie, il lui tire l'oreille, et crie :

— Stépane, enlève-moi cette saleté !

A dîner, un autre esclandre... Au second plat, on entend tout à coup un miaulement ; on en recherche l'objet, et on trouve sous le tablier de Nîna un minet.

— Ninnka, à la cuisine ! crie le père fâché. Que l'on jette à l'instant ces petits chats aux ordures ! Qu'il n'y ait plus à la maison cette dégoutation !...

Vânia et Nina sont terrifiés. La mort dans la fosse aux ordures, outre sa cruauté, menace la chatte et le cheval de bois de la séparation de leurs enfants. La caisse sera vide ; les plans d'avenir s'écrouleront ; plus de petit chat consolant sa vieille mère, un autre vivant à la campagne et le troisième attrapant les rats à la cave... Les petits se mettent à pleurer et supplient d'épargner les minets. Papa y consent, à la condition que les enfants n'aillent pas à la cuisine et ne touchent pas les petits chats.

Après dîner, Vânia et Nina traînent dans toutes les chambres et languissent. L'interdiction d'aller à la cuisine les a plongés dans l'accablement. Ils refusent les friandises, ont des caprices, sont grossiers avec leur mère. Le soir, quand l'oncle Pétroûcha arrive, ils le tirent à part, et se plaignent de leur papa qui voulait jeter les petits chats à la fosse aux ordures.

— Oncle Pétroûcha, supplient-ils, demande à maman que l'on mette les minets dans notre chambre. Demande-le !

— Allons, allons, bon ! fait l'oncle en les écartant. Ça va !

D'ordinaire, l'oncle Pétroûcha ne vient pas seul. Avec lui survient Nero, grand danois noir aux oreilles pendantes, à la queue dure comme un bâton. Ce chien est taciturne, morne, empli du

sentiment de sa dignité. Il n'accorde pas la moindre attention aux enfants, et quand il passe auprès d'eux, il les bat de la queue, comme les chaises. Les petits le détestent de toute leur âme, mais, cette fois-ci, les considérations pratiques l'emportent sur le sentiment.

— Sais-tu, Nina? dit Vânia en faisant de grands yeux : au lieu du cheval, que ce soit Nero, le père ! Le cheval est crevé, lui est vivant.

Tout l'après-dîner, ils attendent le temps où papa se mettra à jouer aux cartes et où l'on pourra mener Nero à la cuisine sans qu'on s'en aperçoive...

Voilà enfin que papa se met aux cartes. Maman s'occupe du thé et ne voit pas les petits... L'heureux moment arrive.

— Viens ! souffle Vânia à sa sœur.

Mais à ce moment entre Stépane qui déclare en riant :

— Madame, Nero a avalé les petits chats.

Vânia et Nina pâlisent et regardent Stépane avec épouvante.

— Parole d'honneur, madame !... dit le domestique en riant. Il s'est approché de la caisse et les a engloutis.

Il semble aux enfants que toute personne, tant qu'il en est à la maison, va s'agiter et se précipiter sur ce coquin de Nero ; mais les gens restent placidement assis et s'étonnent seulement de l'appétit de l'énorme chien. Papa et maman rient... Nero passe autour de la table, remuant la queue, et se pourlèchant, satisfait... Seule la chatte est inquiète.

La queue droite, elle va de chambre en chambre, regarde chacun d'un air soupçonneux et miaule plaintivement.

— Enfants, il est près de dix heures ! crie maman. Il est temps d'aller au lit.

Vânia et Nina se couchent, en pleurant le malheur de la chatte et la cruauté du violent Nero, impuni.

1886.

KACHTÂNNKA

I

MAUVAISE CONDUITE

Une jeune chienne rousse, mélange de basset et de mâtin, dont le museau ressemblait à celui d'un renard, courait çà et là sur le trottoir, regardant inquiètement autour d'elle. De temps à autre elle s'arrêtait, se lamentait, levant tantôt une patte engourdie, tantôt l'autre, essayant de se rendre compte de la façon dont elle s'était perdue.

Elle se rappelait parfaitement comment elle avait passé la journée et avait échoué sur ce trottoir inconnu.

Le matin, son maître, le menuisier Louka Alexândrytch, avait pris son bonnet, mis sous son bras un objet en bois, enveloppé dans un mouchoir rouge, et avait crié :

— Kachtânnka, en route ! (1)

Entendant son nom, le mélange de basset et de mâtin sortit de dessous l'établi où il dormait sur des copeaux, s'étira avec délices et courut à son maître. Les clients de Louka Alexândrytch habi-

(1) Nom fréquemment donné aux chiens et aux chiennes et évoquant indirectement la châtaigne et le châtaignier (*Kachtanne*) (Tr.).

taient très loin. Aussi, avant d'y arriver, le menuisier dut-il entrer plusieurs fois dans des débits pour se restaurer. Kachtânnka se rappela qu'elle s'était, en chemin, très mal conduite. Toute joyeuse d'être emmenée à la promenade, elle bondissait de toutes parts, se jetait en jappant sur les tramways à chevaux, entraît dans les cours, et jouait avec les chiens. Le menuisier la perdait de vue, s'arrêtait et criait furieusement après elle. Une fois même, il attrapa avec une expression de joie son oreille de renard, la lui tira et dit, en espaçant les mots :

— Puisses-tu... cre-ver, choléra !

Après avoir vu ses clients, Louka Alexânn-drytch entra une minute chez sa sœur où il but et mangeotta. De chez sa sœur, il alla chez un relieur de ses amis ; de chez le relieur, dans un débit, du débit chez son compère, et ainsi de suite. Bref, quand Kachtânnka se trouva sur le trottoir inconnu, le soir tombait, et le menuisier était ivre comme un savetier. Il agitait les bras et marmonnait en soupirant profondément :

— Ma mère m'a enfanté dans mon péché ! Ah ! les péchés, les péchés !... Maintenant, nous marchons dans la rue et regardons les réverbères, et quand nous serons morts, nous brûlerons dans la géhenne du feu...

Ou bien il prenait un ton bienveillant, appelait Kachtânnka et disait :

— Kachtânnka, tu es un insecte, rien de plus ! Comparée à l'homme, tu es ce que le charpentier est au menuisier...

Tandis qu'il parlait ainsi, une musique soudain se mit à jouer. Kachtânka se retourna et vit un régiment avancer dans la rue. Détestant la musique qui l'énervait, elle se jeta de tous côtés et hurla. A sa grande surprise, le menuisier au lieu de s'effrayer et de se mettre à hurler et à aboyer lui aussi, fit un large sourire, se redressa et porta ses cinq doigts au haut de son front. Voyant que son maître ne protestait pas, Kachtânka hurla encore plus fort, et, hors d'elle, s'élança de l'autre côté de la rue.

Quand elle fut revenue à elle, la musique ne jouait plus et il n'y avait plus de régiment. Kachtânka traversa la rue à l'endroit où elle avait laissé son maître, mais hélas plus de maître ! La chienne se précipita en avant, revint en arrière, traversa encore une fois la rue : le menuisier semblait avoir disparu sous terre... Kachtânka se mit à flairer le trottoir, espérant retrouver les traces de son maître, mais quelque gredin avec des caoutchoucs neufs était passé par là : toutes les fines odeurs se mêlaient à présent à l'âcre puanteur du caoutchouc, on ne pouvait rien distinguer.

Kachtânka ne trouvant pas son maître, courait en avant et en arrière, et il commençait à faire nuit. Des deux côtés de la rue, on allumait les réverbères. Des lumières apparurent aux fenêtres des maisons. Une grosse neige, duveteuse, tombait, teignant en blanc les trottoirs, le dos des chevaux, les bonnets des cochers, et plus l'air devenait obscur, plus les objets devenaient blancs.

Devant Kachtânka, coupant son champ visuel, la heurtant des pieds, passaient sans interruption, dans un sens et dans l'autre, des clients inconnus (Kachtânka divisait toute l'humanité en deux parties inégales : les patrons et les clients. Il y avait entre eux une notable différence. Les premiers avaient le droit de la battre ; mais elle avait le droit de mordre les mollets des seconds). Les clients se pressaient on ne sait où, ne faisant aucune attention à elle.

Quand la nuit fut tout à fait venue, le désespoir et la peur s'emparèrent de la chienne. Elle s'appuya à la première porte venue et se mit à pleurer amèrement. La sortie, toute la journée avec Louka Alexândrytch, l'avait harassée. Ses oreilles et ses pattes étaient glacées ; de plus elle avait horriblement faim. Elle n'avait, de toute la journée, mâché que deux fois : elle avait, chez le relieur, lappé un peu de colle de farine, et, dans un débit avait trouvé une petite peau de saucisson ; c'était tout. S'il elle eût été un être humain, Kachtânka aurait certainement pensé :

« Vivre ainsi est impossible. Il faut se faire sauter la cervelle ! »

II

UN MYSTÉRIEUX INCONNU

Mais Kachtânka ne pensait à rien et se contentait de gémir. Lorsque la neige molle et duveuse eut tout à fait couvert son dos et sa tête, et que, à bout de forces, elle fut plongée dans une lourde somnolence, la porte, près de laquelle elle s'était blottie, battit tout à coup, grinça et la frappa au côté ; elle sursauta.

Un homme, appartenant à la catégorie des clients, sortit. Comme Kachtânka avait poussé un cri et s'était trouvée sous ses pieds, l'homme ne put pas ne pas la remarquer ; il se pencha vers elle et demanda :

— Chien-chien, d'où viens-tu ? Je t'ai fait mal ? Ah ! mon pauvre, pauvre petit !... Allons, ne te fâche pas ; ne te fâche pas !... C'est ma faute.

Kachtânka, à travers ses cils couverts de neige regarda l'inconnu, et vit devant lui un petit homme court et replet, au gros visage rasé, coiffé d'un chapeau haut de forme, la pelisse déboutonnée.

— Qu'as-tu donc à gémir ? poursuivit l'homme,

faisant du doigt tomber la neige de son dos. Où est ton maître? Tu as dû te perdre? Ah! pauvre cabot! Qu'allons-nous bien faire maintenant?...

Percevant dans la voix de l'inconnu une note apitoyée et chaude, Kachtânnka lui lécha la main et gémit encore plus plaintivement.

— Ah! fit l'inconnu, que tu es gentil et drôle!... Tout à fait un renard. Ma foi, il n'y a pas à chercher : viens avec moi. Peut-être pourras-tu gémir à quelque chose... Allons, *fuyt!*

Il claqua des lèvres et fit à Kachtânnka un geste de la main qui ne pouvait signifier qu'une chose : « Viens ! »

Kachtânnka le suivit.

Moins d'une demi-heure après, la chienne assise par terre dans une grande chambre claire, la tête penchée sur le côté, regardait avec attendrissement l'inconnu, à table, qui dinait. L'inconnu, en mangeant, lui jetait des morceaux... D'abord, ce fut du pain et une vieille croûte de fromage, puis il lui donna un morceau de viande, un demi-petit pâté, des os de poulet, et Kachtânnka, de fringale, avala tout cela si rapidement qu'elle n'en distingua pas le goût ; plus elle mangeait, plus elle sentait la faim.

— Vraiment, dit l'inconnu, voyant avec quelle voracité féroce la bête engouffrait des morceaux non broyés, tes maîtres te nourrissaient mal. Et, ce que tu es maigre!... La peau et les os...

Kachtânnka mangea beaucoup sans se rassa-

sier, grisée seulement de nourriture. Après dîner, elle s'étendit au milieu de la chambre, allongea les pattes, et, sentant dans tout le corps une agréable torpeur, remua la queue.

Pendant que son maître, installé dans un fauteuil, fumait un cigare, la chienne, remuant la queue, décidait où l'on était mieux : chez l'inconnu ou chez le menuisier.

L'installation de l'inconnu est pauvre et laide. Il n'a rien que des fauteuils, un canapé, une lampe, des tapis, et la pièce semble vide. Le logis du menuisier était bourré de choses ; il y avait une table, un établi, des tas de copeaux et de rognures, un rabot, des ciseaux, des scies, une cage avec un sansonnet, un baquet... Chez l'inconnu, on ne sent rien. Dans le logis du menuisier, au contraire, il y avait toujours une buée, et cela sentait bon la colle, les copeaux et le vernis. Par contre, l'inconnu a un grand avantage : il donne beaucoup à manger, et il faut lui rendre l'entière justice que, lorsque Kachtânka était sur son séant, près de la table et le regardait avec attendrissement, il ne l'avait pas frappée une seule fois, ni n'avait tapé des pieds, en criant :

« Dé-guerpis, triple diable ! »

Quand il eut fini son cigare, le nouveau maître sortit, puis revint au bout d'une minute, portant un petit matelas.

— Eh ! toutou, viens ici ! dit-il, en mettant le matelas dans un coin, près du canapé ; couche-toi et dors !

Il éteignit ensuite la lampe et sortit. Kachtânka s'étala sur le matelas et ferma les yeux. Un aboiement s'entendit dans la rue. Elle voulut y répondre. Mais soudain la tristesse s'empara d'elle. Elle se souvint de Louka Alexândrytch, de son fils Fèdiouchka et du confortable petit coin qu'il y avait sous l'établi... Elle se souvint que, pendant les longues soirées d'hiver, tandis que le menuisier rabotait ou lisait le journal tout haut, Fèdiouchka jouait d'habitude avec elle... Il la tirait par les pattes de derrière de dessous l'établi, et lui faisait faire de tels tours que la chienne en voyait vert et que toutes ses articulations en étaient endolories. Il la forçait à marcher sur les pattes de derrière, lui faisait faire la cloche, cela veut dire qu'il lui tirait fortement la queue, ce qui la faisait hurler et aboyer ; il lui donnait du tabac à priser...

Un tour était surtout douloureux ; Fèdiouchka attachait un morceau de viande à un fil et le lui donnait à bâfrer, puis, quand Kachtânka l'avait goulûment avalé, il l'extirpait de son estomac avec un gros rire.

Et plus ses souvenirs étaient nets, plus fort et plus tristement gémissait Kachtânka...

Mais la fatigue et la tiédeur de la pièce eurent bientôt raison de sa tristesse... Elle commença à dormir. Dans son imagination, des chiens passèrent. Kachtânka vit surtout un vieux caniche frisé, rencontré le jour même dans la rue, qui avait une taie sur l'œil et des touffes de poil près du nez. Fèdiouchka, un ciseau en mains, poursuivait le

caniche ; puis, tout d'un coup, le garçon lui-même fut couvert d'un poil frisé ; il aboya joyeusement et se trouva près de Kachtânnka... Kachtânnka et lui se flairèrent débonnairement, nez à nez, et se mirent à courir dans la rue...

III

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE TRÈS AGRÉABLE

Il faisait déjà clair lorsque Kachtânnka s'éveilla, et de la rue venait le bruit que l'on n'entend que le jour. Dans la chambre il n'y avait personne. Kachtânnka s'étira, bâilla, et, fâchée, taciturne, se mit à trotter dans la pièce. Elle flaira les coins et les meubles, jeta un regard dans le vestibule et ne trouva rien d'intéressant. Il y avait une autre porte que la porte d'entrée; après avoir réfléchi, Kachtânnka la gratta de ses deux pattes, l'ouvrit et entra dans la chambre voisine. Là, sur un lit, dormait, sous une épaisse couverture de laine, un *client* dans lequel elle reconnut sa rencontre de la veille. « Rrrr... » se mit-elle à grogner. Mais, s'étant rappelé le dîner qu'elle avait fait, elle remua la queue et se mit à flairer.

Elle sentit les habits et les bottes du dormeur et trouva qu'ils sentaient fortement le cheval. Dans la chambre à coucher, il y avait une autre porte, fermée, elle aussi. La chienne gratta, pesa de sa poitrine contre la porte, ouvrit et renifla tout de suite un odeur étrange, très suspecte.

Pressentant une rencontre désagréable, grognant et regardant autour d'elle, Kachtânnka pénétra dans une petite pièce aux papiers sales, et recula effrayée.

Ce qu'elle vit était inattendu et terrible.

Penchant vers le sol le cou et la tête, les ailes ouvertes et sifflant, une oie grise venait à elle. Non loin de là, sur un matelas, était couché un chat blanc. Apercevant un chien, le chat bondit, fit le gros dos, leva la queue, hérissa le poil et félit. Kachtânnka eut une vraie peur, mais ne voulant rien en laisser voir, elle se mit à aboyer bruyamment et se jeta sur le chat... Le chat fit un dos encore plus rond, grogna, et lui donna un coup de patte sur la tête. Kachtânnka sauta en arrière, s'accroupit sur ses quatre pattes et, allongeant le museau vers le chat, se mit à aboyer avec force. A ce moment, l'oie s'approcha d'elle et lui pinça douloureusement le dos. Kachtânnka bondit et se jeta sur l'oie...

— Qu'est-ce que c'est? fit une voix forte et fâchée.

Et l'inconnu, en robe de chambre, un cigare aux dents, entra.

— Qu'est-ce que ça signifie? dit-il. En placé!

Il s'approcha du chat, donna une chiquenaude sur son dos rond, et demanda :

— Fiôdor Timofèitch, qu'est-ce que cela signifie?... Vous avez livré bataille!... Ah! vieux filou! Couche-toi!

Et, à l'oie, il cria :

— Ivane Ivânytch, en place ! (1).

Le chat s'étendit docilement sur son matelas et ferma les yeux. A en juger par l'expression de son museau et de ses moustaches, il était mécontent lui-même de s'être mis en colère et de s'être battu. Kachtânnka, offensée, se mit à gémir, et l'oie, allongeant le cou, se mit à débiter quelque chose vite, avec feu et netteté, mais d'une façon entièrement inintelligible.

— La paix, la paix ! dit le patron en bâillant. Il faut vivre en repos et amitié. (Il caressa Kachtânnka et reprit) : Et toi, roussette, n'aie pas peur... Ce sont de braves gens ; ils ne te feront pas de mal. Attends ! comment allons-nous t'appeler ? On ne peut pas vivre sans nom, ma petite?...

L'inconnu réfléchit et dit :

— Voilà... Tu seras... la Tante... Entends-tu : « La Tante ? »

Et ayant plusieurs fois répété le mot « Tante », il sortit.

Kachtânnka se posta sur son derrière et se mit à observer.

Le chat, immobile sur son matelas, faisait semblant de dormir. L'oie, allongeant le col et piétinant sur place, continuait à débiter quelque chose vite et avec feu. C'était évidemment une oie de beaucoup d'esprit. Après chaque longue tirade, elle se reculait, étonnée, ayant l'air d'admirer ce

(1) L'oie porte un nom masculin parce que, en russe, le mot oie (*gouss*) est masculin. (Tr.)

qu'elle avait dit... Après l'avoir écoutée, et avoir répondu *rrrr*, Kachtânnka recommença à flairer les coins. Dans l'un d'eux se trouvait une petite auge où elle vit des pois trempés et des croûtes de pain. Elle goûta aux pois, qui n'étaient pas bons ; elle goûta aux croûtes, et se mit à manger. L'oie ne se fâcha aucunement qu'une chienne inconnue mangeât sa pitance. Au contraire, elle se mit à parler avec encore plus de feu, et, pour montrer sa confiance, s'approcha même de l'auge et mangea quelques pois.

IV

MERVEILLES ET MERVEILLES !

L'inconnu entra peu après, apportant une chose étrange, ressemblant à une porte et à la lettre II. A la traverse de ce II en bois, et grossièrement bâti, était suspendue une clochette et attaché un pistolet. Au battant de la cloche et au chien du pistolet des ficelles pendaient. L'inconnu plaça le II au milieu de la chambre, fut long à dénouer et à attacher quelque chose ; puis, regardant l'oie, il dit :

— Ivane Ivânytch, s'il vous plaît !

L'oie s'approcha de lui et s'immobilisa dans l'attente.

— Allons, reprenons dès le commencement, dit l'inconnu. D'abord salue et fais la révérence. Vive ment !

Ivane Ivânytch allongea le col, salua de tous côtés et rapprocha militairement ses pattes.

— Bien, parfait !... Maintenant, meurs.

L'oie se coucha sur le dos et agita les pattes en l'air. Après lui avoir fait faire quelques autres petits tours, l'inconnu se prit tout à coup la tête entre les mains, eut une expression de terreur et cria :

— Au secours ! Un incendie ! Nous brûlons !

Ivane Ivânytch courut au II, prit la corde avec son bec et remua la clochette.

L'inconnu fut très satisfait. Il caressa le cou de l'oie et dit :

— Tu es un brave, Ivane Ivânytch ! Maintenant fais-nous voir que tu es bijoutier et que tu vends de l'or et des diamants. Montre-nous que tu arrives dans ton magasin et y trouves des voleurs. Que feras-tu en ce cas-là ?

L'oie prit dans son bec l'autre ficelle et tira, ce qui fit partir un coup de feu assourdissant. Le son de la clochette plut beaucoup à Kachtânnka et elle fut si ravie du coup de feu qu'elle courut autour du II et se mit à aboyer.

— Tante, en place ! lui cria l'inconnu. Silence !

Le travail d'Ivane Ivânytch ne se borna pas au tir. Une heure entière l'inconnu la fit ensuite travailler à la chambrière, faisant claquer son fouet. L'oie dut franchir une barrière, et, dans un cerceau, faire des pointes, c'est-à-dire s'asseoir sur la queue et remuer les pattes. Kachtânnka ne cessait de regarder à pleins yeux, de hurler d'enthousiasme et elle se mit plusieurs fois à courir après Ivane Ivânytch en aboyant fortement. L'oie étant fatiguée, l'inconnu, l'étant lui-même, essuya la sueur de son front et cria :

— Mâria, envoie-moi un peu Khavrônia Ivânovna !

Une minute après, un grognement retentit... Kachtânnka se mit à gronder, prit un air très

brave, et, à tout hasard, s'approcha plus près de l'inconnu. La porte s'ouvrit; une vieille regarda dans la chambre et en disant quelque chose, laissa entrer un cochon noir, très laid (1).

Sans faire aucune attention au grondement de Kachtânka, le cochon leva le groin et se mit à grogner joyeusement. Il lui était évidemment très agréable de voir son maître, le chat et Ivane Ivânytch. Lorsqu'il s'approcha du chat et le toucha légèrement de son groin sous le ventre, et lorsque ensuite il se mit à parler avec l'oie d'on ne sait quoi, on sentait dans sa voix et dans l'agitation de sa petite queue beaucoup de bonhomie. Kachtânka comprit tout à coup qu'il était oiseux de grogner et d'aboyer après des quidams de cette sorte.

Le maître enleva le II, en criant :

— Fiôdor Timofèitch, à vous s'il vous plaît !

Le chat se leva, s'étira paresseusement et, à contre-cœur, comme s'il n'agissait que pour faire plaisir, s'approcha du porc.

— Allons, s'il vous plaît, dit le maître, la pyramide égyptienne !

Il expliqua longuement quelque chose, puis commanda : « Une... deux... trois ! » Ivane Ivânytch, au mot « trois », déploya les ailes et vola sur le dos du porc. Quand, balançant les ailes et le cou, l'oie se fut assurée sur le dos soyeux, Fiôdor Timo-

(1) Khavrônia est le nom générique populaire donné aux porcs. (Tr.)

fèitch, lentement, paresseusement, avec un évident dédain et un air de mépriser son art, grimpa sur le dos du porc ; puis, à contre-cœur, grimpa sur l'oie et se dressa sur ses pattes de derrière. Ce fut ce que le maître nommait la pyramide égyptienne. Kachtânnka fit un cri d'enthousiasme, mais, à ce moment-là le vieux chat bâilla, perdit l'équilibre et glissa du dos de l'oie. Ivane Ivânytch vacilla et tomba aussi. L'inconnu se mit à crier, à agiter les bras et se remit à expliquer quelque chose. Ayant passé toute une heure à la pyramide, l'infatigable maître se mit à apprendre à Ivane Ivânytch à monter à cheval sur le chat, puis il apprit au chat à fumer. *Et cætera, et cætera...*

La leçon prit fin, l'inconnu s'essuya le front et sortit. Fiôdor Timofèitch fit un ébrouement de dégoût, s'étendit sur son matelas et ferma les yeux. Ivane Ivânytch se dirigea vers l'auge, et la vieille emmena le cochon. Grâce à cette masse d'impressions nouvelles, la journée passa vite pour Kachtânnka. Le soir, elle se trouva installée avec son matelas dans la chambre au papier sale et passa la nuit en compagnie de Fiôdor Timofèitch et de l'oie.

V

DU TALENT ! DU TALENT !

Un mois s'écoula.

Kachtânka s'était accoutumée à manger chaque soir un bon dîner et à être appelée la Tante. Elle s'habitua à l'inconnu et à ses nouveaux commensaux. La vie glissait comme dans du beurre.

Toutes les journées commençaient de même. L'oie se réveillait d'ordinaire la première et, s'approchant de Tante ou du chat, courbant le cou, commençait à débiter quelque chose avec feu et conviction, mais toujours de façon aussi incompréhensible. Parfois, elle levait la tête et débitait de longs monologues. Les premiers jours de leur connaissance, Kachtânka croyait que l'oie parlait beaucoup parce qu'elle avait beaucoup d'esprit ; mais, au bout de peu de temps, elle perdit pour elle toute considération. Lorsqu'elle approchait d'elle, la chienne ne remuait plus la queue et la traitait comme une bavarde ennuyeuse qui ne laisse dormir personne ; elle lui répondait, sans aucune cérémonie : *Rrrr...*

Fiôdor Timofeitch était un être d'une autre

pâte. A son réveil, il n'émettait aucun son, ne bougeait pas, n'ouvrait même pas les yeux. C'est avec bonheur qu'il ne se fût pas éveillé, car il n'aimait pas la vie, comme on le voyait. Rien ne l'intéressait. Il se comportait en tout avec veulerie et négligence. Il méprisait tout, et, même en mangeant son bon dîner, il reniflait avec dégoût.

Réveillée, Kachtânnka commençait à aller dans les chambres et à flairer les coins. Il n'était permis qu'à elle seule et au chat de trotter dans l'appartement. L'oie n'avait pas le droit de franchir le seuil de la chambre au papier sale, et le cochon habitait dans la cour un petit réduit; il n'apparaissait qu'aux répétitions. Le maître s'éveillait tard et, dès qu'il avait bu du thé, commençait ses tours. Chaque jour, dans la chambre, on apportait le II, le fouet, les cerceaux et chaque jour on faisait presque la même chose. La répétition se prolongeait durant trois ou quatre heures, en sorte que parfois Fiôdor Timofèitch titubait de fatigue comme un homme ivre. Ivane Ivânytch ouvrait le bec et respirait à peine, et le maître, congestionné, n'arrivait pas à essuyer la sueur de son front.

Les études et le dîner rendaient les journées très intéressantes; mais les soirées étaient ennuyeuses. Le maître, d'ordinaire, s'en allait le soir et emmenait l'oie et le chat. Resté seul, Tante se couchait sur son matelas et commençait à s'attrister... La tristesse la gagnait sans qu'elle s'en aperçût, l'envahis-

sant progressivement comme l'obscurité envahit une chambre. La chienne perdait d'abord l'envie d'aboyer, de manger, de courir dans les chambres, et même de regarder, puis deux figures indécises apparaissaient dans son imagination : mi-chiens mi-gens, aux physionomies sympathiques, gentilles, incompréhensibles... A leur apparition, Tante remuait la queue et il lui semblait les avoir vus et aimés autrefois... En s'assoupissant elle sentait régulièrement que ces figures fleuraient la colle, les copeaux et le vernis.

Lorsqu'elle fut tout à fait accoutumée à son nouveau genre de vie et fut devenue, au lieu d'une mâtine maigre et osseuse, une chienne reluisante et soignée, son maître la caressa un jour après la leçon et lui dit :

— Le moment est venu, Tante, de nous mettre au travail. Assez fainéanter ! Je veux faire de toi un artiste... Le veux-tu ?

Et il se mit à lui enseigner différents savoirs. Dans la première leçon la chienne apprit à se tenir debout et à marcher sur les pattes de derrière, ce qui lui plaisait beaucoup. A la seconde leçon, elle dut sauter sur les pattes de derrière et attraper du sucre que son maître tenait bien haut au-dessus de sa tête. Aux leçons suivantes, elle dansa, courut au cordeau, aboya en mesure, fit sonner la sonnette et partir le pistolet. Un mois après, elle pouvait remplacer avec succès le chat dans la pyramide égyptienne. Elle était heureuse de s'instruire et contente de ses succès. Courir à la chambrière en tirant la

langue, franchir les cerceaux et monter à cheval sur le vieux Fiôdor Timofèïtch, lui procuraient le plus grand plaisir. Elle saluait chaque tour réussi d'un aboiement sonore, triomphant, et le maître étonné, ravi lui aussi, se frottait les mains.

— Du talent ! du talent ! disait-il, un talent incontestable ! Tu auras positivement du succès.

Et Tante était si accoutumée au mot « talent » que, lorsque son maître le prononçait, elle bondissait et se retournait, comme si c'eût été son surnom.

VI

NUIT AGITÉE

Tante eut un rêve de chien : un portier la poursuivait avec un balai, et elle se réveilla de peur.

Dans la chambre, le calme, l'obscurité, l'air étouffant. Les puces mordaient. Tante, auparavant, n'avait jamais craint l'obscurité, mais, maintenant, elle ressentit on ne sait pourquoi de l'angoisse et voulut aboyer.

Le maître, dans la chambre voisine, soupira tout haut. Peu après, dans son réduit, le cochon grogna. Puis tout s'apaisa à nouveau. L'idée de manger allège l'esprit : Tante se mit à songer de quelle façon elle avait le jour même subtilisé au chat une patte de poulet et l'avait cachée dans le salon entre l'armoire et le mur, dans ce coin où il y a beaucoup de poussière et de toiles d'araignée. Il serait bien d'aller voir si elle y est toujours. Le maître l'a peut-être trouvée et mangée. Mais, c'est la règle, on ne peut sortir de la chambre avant le matin. Tante ferma les yeux pour se rendormir vite, car elle savait que, plus vite on s'endort, plus vite vient le matin. Mais, soudain, non loin d'elle, un cri effrayant retentit, qui la fit tressaillir et bondir sur ses quatre pattes.

C'était l'oie qui avait poussé ce cri, et ce n'était pas, comme d'habitude, un cri bavard, persuasif, mais une sorte de cri sauvage, perçant, anormal, ressemblant au grincement d'une porte cochère que l'on ouvre. Ne voyant et ne comprenant rien dans l'obscurité, Tante eut encore plus peur et grogna : « Rrrrr... »

Il passa beaucoup de temps, ce qu'il en faut pour ronger un bel os, sans que le cri se répâtât. Tante se calma un peu et s'assoupit.

Elle vit en rêve deux grands chiens noirs avec des touffes de poils longs aux flancs et aux cuisses ; les chiens lappaient avec avidité des reliefs dans un grand baquet, d'où montait une vapeur blanche et une très bonne odeur. Les chiens regardaient Tante par instants, montraient les dents et grognaient : « Nous ne t'en donnerons pas ! » Mais un moujik en pelisse, sortant de la maison, les chassa avec un fouet. Tante s'approcha alors du baquet et se mit à manger. Mais à peine le moujik fut-il parti que les deux chiens noirs se jetèrent sur Tante en hurlant ; et tout d'un coup le cri perçant se fit de nouveau entendre.

— Eh ! là-bas ! cria Ivane Ivânytch.

Tante se réveilla, bondit et, sans quitter sa place, partit d'un aboiement prolongé. Il ne lui semblait pas que ce fût Ivane Ivânytch qui criât, mais quelqu'un d'inconnu. Dans son réduit, le cochon se remit, on ne sait pourquoi, à grogner.

Mais voici qu'un trainement de pantoufles retentit, et le maître, en robe de chambre, une bougie

à la main, entra. La lumière jaillissante vacilla sur le papier sale et au plafond, et chassa les ténèbres. Tante vit qu'il n'y avait dans la chambre aucun d'étranger. L'oie, couchée sur le plancher, ne dormait pas. Ses ailes étaient déployées, son bec ouvert ; elle avait l'air fatigué, l'air d'avoir soif. Le vieux chat ne dormait pas non plus ; lui aussi avait probablement été réveillé.

— Ivane Ivânytch, qu'as-tu ? demanda le maître. Pourquoi cries-tu ? Tu es malade ?

L'oie se taisait. Le maître lui toucha le cou, lui caressa le dos et dit :

— Tu es un original. Tu ne dors pas et tu empêches les autres de dormir.

Quand le maître sortit, emportant la lumière, l'obscurité revint. Tante avait peur. L'oie ne criait pas, et, cependant, il lui semblait qu'un intrus se tenait dans le noir. Le plus terrible est que l'on ne pouvait pas mordre l'intrus, invisible et informe. Et Tante pensait, on ne sait pourquoi, qu'il allait arriver cette nuit-là quelque chose de très mauvais. Le chat, non plus, n'était pas tranquille. Tante l'entendait remuer sur son matelas, bâiller et lever la tête.

Quelque part, dans la rue, on frappa à la porte cochère et le porc grogna dans son réduit. Tante geignit, allongea les pattes de devant et y posa la tête. Dans le heurtement de la porte, dans le grognement du porc, qui, on ne sait pourquoi, ne dormait pas, et dans l'obscurité, dans le calme environnant, Tante crut entendre quelque chose d'an-

goissant et d'effroyable, comme dans le cri d'Ivane Ivânytch. Tout était agité et inquiet ; mais pourquoi ? Qui était cet intrus que l'on ne voyait pas ? Près de Tante deux feux troubles et verts brillèrent une seconde : c'était le chat qui, pour la première fois, depuis leur connaissance, s'était approché d'elle. Que voulait-il ?

Tante lui lécha une patte et, sans demander pourquoi il venait, se mit à hurler doucement et sur différents tons.

— Eh ! cria Ivane Ivânytch. Eh, là-bas !

La porte se rouvrit et le maître rentra avec la bougie. L'oie était dans la même position, le bec ouvert et les ailes déployées ; ses yeux étaient clos.

— Ivane Ivânytch ! appela le maître.

L'oie ne bougea pas. Le maître s'assit sur le parquet devant elle, la regarda une minute et dit :

— Qu'y a-t-il donc, Ivane Ivânytch ? Est-ce que tu meurs ? Ah ! je me souviens maintenant, fit-il en se prenant la tête ; je sais ce que c'est. C'est ce cheval qui a marché sur toi aujourd'hui. Mon Dieu, mon Dieu !

Tante ne comprenait pas ce que disait le maître mais voyait à sa figure qu'il attendait quelque chose de terrible. La chienne allongea le nez vers la fenêtre noire, d'où, lui semblait-il, un intrus regardait, et se mit à hurler.

— Tante, elle meurt ! dit le maître ouvrant les bras. Oui, oui, la mort entre dans notre chambre ! Que faire !

Pâle, inquiet, le maître, soupirant et hochant la tête, rentra dans sa chambre à coucher. Tante, anxieuse dans l'obscurité, le suivit. Le maître s'assit sur son lit et répéta plusieurs fois :

— Mon Dieu, que faire?

Tante tournait autour de ses jambes sans comprendre d'où venaient son angoisse et l'inquiétude générale, tâchant de comprendre, et suivant tous ses mouvements. Le chat, qui quittait rarement son matelas, entra aussi dans la chambre du maître et se mit à se frotter contre ses jambes. Il secouait sa tête comme s'il en voulait chasser des pensées pénibles, et regardait avec soupçon sous le lit.

Le maître prit une soucoupe, y versa de l'eau du lavabo, et revint vers l'oie.

— Bois, Ivane Ivânytch ! dit-il d'une voix tendre en plaçant la soucoupe devant lui. Bois, mon petit !

Mais Ivane Ivânytch ne bougeait pas, n'ouvrait pas les yeux. Le maître lui inclina la tête sur la soucoupe et trempa son bec dans l'eau ; l'oie ne but pas, étendit encore plus les ailes, et sa tête resta telle quelle, couchée dans la soucoupe.

— Plus rien à faire ! soupira le maître ; tout est fini. Ivane Ivânytch est perdu...

Et sur ses joues coulèrent des petites gouttes brillantes, pareilles à celles que l'on voit aux fenêtres quand il pleut.

Ne comprenant pas ce qui arrivait, Tante et le chat se serraient contre leur maître et regardaient l'oie avec terreur.

— Pauvre Ivane Ivânytch ! faisait le maître en soupirant tristement. Moi, qui rêvais de t'amener au printemps à la campagne et de me promener avec toi sur l'herbe verte... Chère bête, mon brave camarade, tu n'es déjà plus ! Comment pourrai-je me passer de toi ?

Il semblait à Tante que pareille chose lui arriverait, autrement dit qu'elle fermerait ainsi les yeux sans savoir pourquoi, allongerait les pattes, ouvrirait la bouche, et que tous la regarderaient avec frayeur. De semblables idées passaient évidemment aussi dans la tête de Fiôdor Timofèitch ; jamais le vieux chat n'avait été aussi sombre et aussi taciturne.

Le jour pourtant commençait à poindre et il n'y avait plus dans la chambre l'invisible intrus qui faisait si peur à Tante... Lorsqu'il fit tout à fait jour, le portier vint, prit l'oie par les pattes et l'emporta. Peu après, la vieille entra et enleva l'auge.

Tante alla dans le salon regarder derrière l'armoire ; le maître n'avait pas mangé la patte de poulet ; elle était à sa place, dans la poussière et les toiles d'araignée. Mais la chienne était triste, morose ; elle avait envie de pleurer. Sans même flairer la patte, elle se coucha sous le canapé et se mit à gémir doucement :

« *Skou-skou-skou...* »

VII

MAUVAIS DÉBUT

Un beau soir, le maître pénétra dans la chambre au papier sale, et dit, en se frottant les mains :

— Allons, eh bien...

Il voulait dire autre chose, mais ne le fit pas et sortit. Tante qui, pendant les leçons, avait parfaitement étudié sa physionomie, devina qu'il était agité, préoccupé, et, semblait-il, fâché. Il revint peu après et dit :

— Aujourd'hui, je prends avec moi Tante et Fiôdor Timofèitch. Tu vas ce soir, Tante, remplacer feu Ivane Ivânytch dans la « pyramide égyptienne ». Le diable sait ce qu'il en sera ! Rien n'est prêt, rien n'est su ; il y a eu peu de répétitions ; nous serons honnis, hués !

Ensuite il ressortit et revint au bout d'une minute, revêtu de sa pelisse, avec son chapeau haut de forme. S'étant approché du chat, il le prit par les pattes de devant, l'enleva et le mit contre sa poitrine, sous sa pelisse. Fiôdor Timofèitch semblait très indifférent et ne se donna pas même la peine d'ouvrir les yeux. Il lui était évidemment entièrement égal d'être couché ou soulevé par

les pattes, de se prélasser sur son matelas ou de dormir sur la poitrine de son maître, sous la pelisse....

— Viens, Tante, dit le maître.

Sans rien comprendre et agitant la queue, Tante le suivit. Une minute après, couchée aux pieds de son maître, dans un traîneau, la chienne l'écoutait murmurer, ratatiné de froid et d'émotion :

— Nous serons honnis, hués !

Le traîneau s'arrêta devant une grande maison, étrange, ressemblant à une soupière renversée. La longue entrée, avec trois portes de verre, en était éclairée par une douzaine de lanternes éclatantes. Les portes s'ouvraient avec bruit, et happaient, comme des bouches, les gens qui trottaient sur le perron. Il y avait beaucoup de monde. Des chevaux arrivaient souvent et vite près du perron ; mais il n'y avait pas de chiens.

Le maître prit Tante et la fourra contre sa poitrine, sous la pelisse où se trouvait déjà le chat. On n'y voyait rien ; on y étouffait ; mais c'était chaud. Un instant deux étincelles troubles et vertes brillèrent : c'était le chat qui avait ouvert les yeux, inquiété par les pattes froides et rudes de sa voisine. Tante lui lécha l'oreille, et, voulant se mettre à l'aise, remua inquiètement, le refoulant de ses pattes froides, et sortit, sans y songer, le nez de dessous la pelisse ; mais elle se mit tout de suite à grogner avec rage, et se rencogna sous la pelisse.

Il lui sembla avoir aperçu une énorme chambre,

mal éclairée, pleine de monstres. Derrière des barrières et des grilles, s'étendant des deux côtés de la chambre, d'horribles mufles, chevalins, cornus, à longues oreilles, regardaient, et aussi un mufle énorme, avec une immense queue en guise de nez, et deux longs os lisses, sortant de la bouche.

Le chat, sous les pattes de Tante, fit des miaulements rauques, mais, à ce moment, la pelisse s'ouvrit, le maître dit : « Hop ! » et Fiôdor Timofèitch et Tante sautèrent par terre.

Ils étaient dans une petite chambre aux cloisons de planches grises. Sauf une petite table avec un miroir, un tabouret et des chiffons suspendus dans les coins, il n'y avait aucun meuble ; au lieu d'une lampe ou d'une bougie, un feu en éventail y brûlait, sortant d'un petit tube attaché au mur. Fiôdor Timofèitch, léchant son poil froissé par Tante, passa sous le tabouret et s'y coucha. Le maître, toujours agité et se frottant les mains, se mit à se déshabiller.

Il se déshabilla comme il faisait chez lui pour se coucher et se fourrer sous une couverture de laine moelleuse, c'est-à-dire qu'il quitta tout, sauf son linge de dessous ; puis il s'assit sur le tabouret, et, se regardant dans le miroir, se mit à faire sur lui-même d'étonnantes plaisanteries.

Tout d'abord, il se plaça sur la tête une perruque avec une raie, et deux huppées ressemblant à des cornes ; puis il s'étendit sur la figure quelque chose de blanc et d'épais, et, sur la couleur blanche, se redessina des sourcils, des moustaches et du

rouge. Sa fantaisie ne s'arrêta pas là ; s'étant sali la figure et le cou, il se vêtit d'un costume extraordinaire, absurde, que Tante n'avait jamais vu ni dans les maisons, ni dans la rue. Imaginez-vous un pantalon très large, en cette indienne à grosses fleurs, que l'on emploie dans les maisons petites-bourgeoises pour les rideaux et les meubles : un pantalon se boutonnant sous les aisselles, une jambe en indienne marron, l'autre jaune clair. S'y étant plongé, le maître mit encore une veste d'indienne à grand col festonné, avec une étoile dorée dans le dos, des bas de couleurs différentes, et des souliers verts...

L'image papillota dans les yeux et dans l'esprit de Tante. Cet être à figure blanche, engoncé, avait l'odeur de son maître ; la voix était aussi la sienne ; mais il y avait des moments où le doute prenait la chienne ; elle était prête alors à fuir la figure bigarrée, en aboyant.

Le nouveau local, le feu en éventail, l'odeur générale, la métamorphose subite de son maître, tout lui inspirait une peur indéterminée et le pressentiment de rencontrer infailliblement quelque horreur dans le genre du gros mufler qui avait une queue en guise de nez. De plus, derrière le mur, quelque part, au loin, jouait une musique, ce que Tante détestait, et, par moments, s'ouïssait un rugissement inexplicable. Ce qui seulement la calmait, c'était l'impassibilité du chat. Fiôdor Timofèitch sommeillait doucement sous le tabouret, n'ouvrant pas même les yeux quand le tabouret bougeait.

Un homme, en habit et gilet blanc, glissa un œil dans la chambrette, et dit :

— C'est l'entrée de miss Arabella; ensuite à vous !

Le maître ne répondit rien. Il prit sous la table une petite valise, s'assit et attendit. On voyait à ses mains et à ses lèvres qu'il était agité. Tante entendait sa respiration tremblante.

— Monsieur Georges, à vous ! cria quelqu'un derrière la porte.

Le maître se leva, se signa trois fois, puis il prit le chat sous le tabouret et le mit dans sa valise.

— Viens, Tante ! dit-il doucement.

Tante, sans rien comprendre, s'approcha de lui. Son maître la baisa à la tête et la mit près du chat. Ce fut l'obscurité. Tante piétinait Fiôdor Timofèitch, grattait les parois de la valise et ne pouvait, tant elle avait peur, émettre un son. La valise balançait comme sur des vagues et tremblait...

— Et me voici !... cria très fort le maître. Et me voici !

Tante sentit qu'après ce cri la valise heurtait quelque chose de dur et cessait d'onduler. Un rugissement plein et fort retentit; on frappait sur quelqu'un, et ce quelqu'un, probablement le mufle qui avait une queue en guise de nez, mugissait et riait si fort que les serrures de la valise vibrèrent. En réponse à ce mugissement, le rire prolongé et grêle du maître se fit entendre, un rire dont il ne riait jamais à la maison.

— Ha ! cria-t-il tâchant de dominer le barrissement, honorable public ! J'arrive à l'instant de la gare. Ma grand'mère vient de claquer en me laissant un héritage ! Il y a dans ma valise quelque chose de très lourd, c'est évidemment de l'or. Éhé ! s'il y avait tout d'un coup un million !.. Ouvrons vite ?

La serrure de la valise grinça. Une lumière violente frappa les yeux de Tante. La chienne sauta hors de la valise et, assourdie par le barrissement, se mit à courir de toute sa force autour de son maître, avec un aboiement strident.

— Ah ! cria le maître, cher oncle Fiôdor Timofèitch ! chère petite Tante ! chers parents !... que le diable vous emporte !

Il se lança à plat ventre sur la table, attrapa le chat et Tante, et se mit à les embrasser. Tandis qu'il la tenait embrassée, Tante regardait du coin de l'œil le monde dans lequel le sort l'avait jetée. Frappée de sa magnificence, elle s'immobilisa une minute d'étonnement et de joie. Puis Tante s'arracha à l'étreinte de son maître, et, dans la vivacité de son impression, se mit à tourner sur place comme une toupie. Le monde nouveau qu'elle voyait était rempli de lumière vive ; où que l'on regardât, on ne voyait partout, du sol au plafond, que têtes, têtes et têtes. Rien d'autre.

— Ma petite Tante, cria le maître, je vous prie de vous asseoir !

Se rappelant ce que cela signifiait, Tante sauta sur la chaise et s'y assit. Elle regarda son maître.

Ses yeux étaient, comme toujours, sérieux et bons, mais un large et immobile sourire modifiait sa figure, sa bouche, ses dents surtout. L'homme riait, sautait, roulait les épaules et faisait semblant, au milieu de ces mille têtes, d'être très gai. Tante crut à sa gaieté, et, sentant soudain de tout son corps que ces mille têtes la regardaient, leva en l'air son museau de renard et se mit à hurler joyeusement.

— Vous, petite Tante, lui dit le maître, restez assise. L'oncle et moi nous allons danser la kamarînnskaïa (1).

Le chat, en attendant d'être appelé pour faire des bêtises, regardait indifféremment de tous côtés. Il dansa avec paresse, négligemment, tristement. On voyait à ses mouvements, à sa queue et à ses moustaches, qu'il avait en mépris profond et la foule, et la lumière crue, et son maître, et lui-même... Son numéro terminé, il bâilla et s'assit.

— Allons, petite Tante, dit le maître, nous allons d'abord chanter ensemble ; puis nous danserons. Vous le voulez?...

Il tira de sa poche un flûteau et se mit à jouer. La chienne, qui ne supportait pas la musique, remua inquiètement sur sa chaise et se mit à hurler. De tous côtés un murmure bruyant et des applaudissements retentirent. Le maître s'inclina, et, quand le calme se rétablit, il continua à jouer... A l'ins-

(1) Danse du moujik de Kamarînnskoë, très populaire et très vive. (Tr.)

tant où il faisait une note très aiguë, quelqu'un, quelque part, aux galeries, poussa un « Ah ! » très haut.

— Papa, cria une voix d'enfant, mais regarde : c'est Kachtânnka !

— Mais c'est elle ! affirma une voix de fausset, avinée, et qui se brisa. C'est Kachtânnka !... Mon Fèdioûchka, que Dieu me punisse, c'est Kachtânnka ! *Fuut !*

Au paradis quelqu'un siffla et deux voix, l'une d'enfant, l'autre d'homme, appelèrent très fort :

— Kachtânnka ! Kachtânnka !

Tante tressaillit et regarda là où l'on criait. Deux figures, l'une hirsute, souriante et ivre, l'autre ronde, aux joues rouges, effarée, lui frappèrent les yeux comme tout à l'heure l'avait frappée la lumière... La chienne se rappela, roula de la chaise, s'embarrassant dans le sable, puis elle bondit et se lança avec un jappement joyeux vers ces figures.

Un murmure assourdissant retentit, coupé de sifflets et de la voix perçante d'un enfant :

— Kachtânnka ! Kachtânnka !

Tante franchit la barrière, sauta par-dessus l'épaule de quelqu'un et se trouva dans une loge. Il fallait pour atteindre l'étage suivant, franchir une haute cloison. Tante sauta, mais pas assez haut, et roula au bas du mur. Ensuite la chienne passa de mains en mains, léchant mains et figures, montant toujours plus haut et plus haut ; elle atteignit enfin la galerie...

Une demi-heure après, Kachtânka suivait dans la rue des gens qui sentaient la colle et le vernis. Le menuisier se balançait, et, par expérience, se tenait instinctivement loin du ruisseau.

— Je me roule, marmonnait-il, dans le sein sans fond de mes péchés... Et toi, Kachtânka, c'est à n'y pas croire ! Par rapport à l'homme, tu es ce que le charpentier est au menuisier...

Fèdioučka, coiffé de la casquette de son père, marchait auprès de lui. Kachtânka regardait leur dos, et il lui semblait qu'elle les suivait depuis longtemps et se réjouissait de ce que sa vie n'eût pas été interrompue une minute.

Elle se rappela la chambre au papier sale, l'oie, Fiôdor Timofèitch, les bons dîners, les leçons, le cirque ; mais tout cela maintenant lui semblait un rêve long, compliqué et pénible...

CABOCHE-BLANCHE

La louve affamée se leva pour aller à la chasse. Ses trois louveteaux dormaient profondément, serrés en boules, se réchauffant les uns les autres ; elle les lécha et partit.

C'était déjà le mois printanier de mars, mais, la nuit, les arbres craquaient de froid comme en décembre, et, si l'on tirait la langue, on sentait aussitôt un fort picotement. La louve était de faible santé, peureuse, et tressaillait au moindre bruit ; elle pensait constamment qu'en son absence quelque mal pouvait arriver à ses petits. L'odeur des traces humaines, celle des chevaux, les souches d'arbres, les cordes de bois, le chemin noir, tout couvert de fumier, l'effrayaient. Il lui semblait que derrière les arbres, dans l'obscurité, se tenaient des gens, et que, là-bas, dans les bois, des chiens hurlaient.

La louve n'était plus jeune, son flair avait baissé. Il lui arrivait de prendre pour celles d'un chien les voies d'un renard. Parfois même, trompée par son nez, elle s'égarait, ce qui, dans sa jeunesse, n'arrivait jamais. En raison de sa faible santé, elle ne chassait plus, comme jadis, les veaux et les gros moutons ; elle évitait les chevaux et leurs poulains, ne se nourrissait que de charognes. Il ne lui advenait que très rarement, au prin-

temps, de manger de la viande fraîche quand, ayant rencontré une hase, elle lui enlevait ses levrauts ou qu'elle se glissait dans les étables des paysans, où il y avait des moutons.

A quatre verstes du repaire de la louve, près de la grand'route, se trouvait une maisonnette. Un vieillard de soixante-dix ans, Ignate, l'habitait. Il toussait sans cesse et se parlait à lui-même. D'ordinaire, la nuit, il dormait, et, le jour, il rôdait dans la forêt avec un fusil à un coup, sifflant les lièvres. Il avait probablement été mécanicien, car, régulièrement, avant de s'arrêter, il se criait : « Stop ! » et avant de repartir : « A toute vapeur ! » Il avait un grand chien de race inconnue, appelé Arâpka (1). Quand le chien s'éloignait trop de lui, il lui criait : « Marche arrière ! » Parfois Ignate chantait et il chancelait alors fortement, tombant souvent (la louve croyait que c'était le vent qui le renversait) ; et Ignate criait : « Dérailé ! »

La louve se souvint que l'été, et en automne, deux brebis et un mouton paissaient près de la maisonnette, et lorsque, naguère, elle était passée devant elle, il lui avait semblé entendre un bêlement dans l'étable. En s'approchant de la maisonnette, elle calculait que, puisqu'on était en mars, il devait y avoir des agneaux. La faim la tourmentait et elle songeait avec quel appétit elle mangerait un agneau. A cette idée ses dents

(1) C'est-à-dire l'Arabe. (Tr.)

se choquaient et, dans l'obscurité, ses yeux brillaient comme deux feux.

L'isba, la grange, l'étable et le puits d'Ignate étaient entourés de hauts amas de neige. Nul bruit. Arâpka dormait sans doute sous le hangar.

D'un tas de neige, la louve sauta sur le toit de l'étable et se mit, des pattes et du museau, à gratter la paille. La paille était pourrie et molle, la louve faillit culbuter. Soudain, une vapeur chaude, une odeur de fumier et de lait de brebis montèrent à son nez. Sentant le froid, un agneau bêla doucement. La louve s'élançant dans le trou, tomba, les pattes de devant sur quelque chose de mou et de chaud : probablement un mouton.

Et à ce moment-là une bête se mit tout à coup à glapir, à aboyer et à hurler d'une petite voix gémissante. Les brebis s'élancèrent vers le mur. La louve, effrayée, happa ce qui lui tomba sous les crocs et s'enfuit. Elle courait de toutes ses jambes tandis qu'Arâpka, ayant senti le loup, hurlait furieusement. Les poules effrayées gloussaient, tandis qu'Ignate, sorti sur le seuil de sa porte, criait :

— A toute vapeur ! Marche au sifflet !

Et il siffla comme une locomotive... Puis il fit : « Ho-ho-ho-ho !... » Et l'écho répétait tous ces bruits.

Quand tout s'apaisa peu à peu, la louve, de même, se tranquillisa. Elle remarqua que la proie qu'elle tenait entre les dents et qui traînait dans la neige était plus lourde, lui semblait-il, et plus

ferme que les agneaux à ce moment-là de l'année. L'odeur en était différente, et il en sortait des sons étranges. La louve s'arrêta, posa son faix sur la neige pour se reposer et commencer à manger ; et, tout à coup, elle sursauta de dégoût.

Ce qu'elle portait n'était pas un agneau, mais un petit chien noir à grosse tête, haut sur pattes, de race vigoureuse, avec une tache blanche sur tout le devant du front, pareille à celle d'Arâpka. A en juger par son allure, c'était un pataud, simple garde-cour. Il se mit à lécher son dos ensanglanté et meurtri, et, comme si de rien n'était, remua la queue et aboya après la louve. Elle se mit à gronder comme un chien et s'enfuit d'auprès de lui ; il la suivit. Elle s'arrêta, grinçant des dents ; il s'arrêta, lui aussi, indécis et, ayant apparemment décidé qu'elle jouait, tourna la tête dans la direction de la maisonnette de son maître et se mit à aboyer d'un aboi sonore et joyeux, comme s'il eût invité sa mère à jouer avec lui et la louve.

Le jour naissait et, tandis que la louve se glissait chez elle par un épais fourré de jeunes trembles, on distinguait chaque arbuste. Les gelinottes se réveillaient et leurs beaux coqs, effrayés par les gambades inconsidérées et l'aboiement du petit chien, se levaient fréquemment.

« Pourquoi me court-il après ? pensait la louve dépitée. Il veut, sans doute, que je le mange ! »

Elle habitait avec ses petits une tanière peu profonde. La tempête, trois années auparavant,

avait renversé un vieux sapin, très élevé, qui avait produit ce trou, maintenant tapissé de vieilles feuilles et de mousse. Des os et des cornes de bœuf y traînaient, avec quoi les louveteaux jouaient. Réveillés déjà tous trois, très ressemblants l'un à l'autre, ils se tenaient au bord de leur repaire ; voyant leur mère revenir, ils remuaient la queue. Les apercevant, le chien s'arrêta au loin et les examina longtemps. Remarquant qu'eux aussi le regardaient attentivement, le toutou se mit à aboyer furieusement après eux comme après des inconnus.

Il était déjà jour et le soleil montait. Tout alentour la neige brillait. Le chien restait toujours à distance et jappait. Les louveteaux tétaient, bourrant de leurs pattes le ventre creux de leur mère, et, cependant, elle rongeaient un os de cheval, blanc et sec ; la faim la torturait. Le jappement du petit chien lui avait cassé la tête et elle avait envie de se jeter sur l'hôte indésiré et de le lacérer.

Fatigué enfin le petit chien s'enroua. Voyant qu'on n'avait pas peur de lui et qu'on ne le remarquait pas, il s'approcha timidement des louveteaux, tantôt rampant, tantôt faisant des bonds. A la lueur du jour, il était facile à présent de l'examiner.

Il avait un large front blanc et, sur le front, une grosse bosse comme en ont les chiens très bêtes. Ses yeux étaient petits, bleus et troubles, et l'expression de toute sa face extrêmement bête. Approché des louveteaux, il allongea vers eux ses

larges pattes, posa sa tête dessus et commença à faire :

— Mnia-mnia... nga-nga-nga !...

Les louveteaux, sans comprendre, remuèrent pourtant la queue... Le petit chien donna alors un coup de patte sur la grosse tête de l'un d'eux. Le louveteau, de sa patte, lui frappa aussi la tête. Le chiot se jeta de côté, le regarda de biais, remuant la queue, puis soudain s'élança, faisant quelques cercles sur la neige durcie. Les louveteaux le poursuivirent. Le petit chien roula sur le dos et leva les pattes en l'air. Et tous les trois, se jetant sur lui, glapissant d'extase, se mirent à le mordiller, en jouant. Des corbeaux, posés sur un grand pin, regardaient leurs ébats et s'en inquiétaient beaucoup. Ce fut bruyant et joyeux. Le soleil chauffait déjà comme au printemps. Les coqs de bruyère, qui passaient à toute minute au-dessus du pin déraciné, semblaient, au soleil, couleur d'émeraude.

Les louves habituent leurs petits à la chasse en leur laissant jouer avec la proie, et, voyant les louveteaux poursuivre le chien sur la neige durcie et lutter avec lui, la mère pensa : « Qu'ils s'habituent ! »

Quand ils eurent assez joué, les louveteaux revinrent dans leur trou et s'y endormirent. Le petit chien, ayant faim, hurla un peu, puis, lui aussi, s'étendit au soleil. A leur réveil, les jeunes bêtes se remirent à jouer.

Tout le jour et le soir, la louve se rappela qu'un

agneau avait bélé la nuit précédente dans l'étable et l'odeur de lait de brebis qu'il y avait là. D'appétit ses dents claquaient sans cesse, et elle rongeaient continuellement le vieil os avec avidité, se figurant que c'était un agneau. Les louveteaux la tétaiient, et le petit chien, voulant manger, courait en rond, humant la neige.

« Attends un peu, je le mange !... » décida la louve.

Elle s'approcha de lui, mais le petit chien lui lécha le museau, croyant qu'elle voulait jouer. Autrefois, elle avait mangé des chiens, mais la petite bête sentait trop son fruit : la louve ne pouvait plus, en raison de sa petite santé, supporter cette odeur. Prise de dégoût, elle s'éloigna...

Sur le soir le temps fraîchit. Le petit chien, ennuyé, s'en retourna chez lui.

Quand ses louveteaux furent bien endormis, la louve repartit pour la chasse. Comme la veille, elle s'alarmait au moindre bruit. Les souches, les tas de bois, les pieds de genévrier, noirs, isolés, ressemblant de loin à des gens, lui faisaient peur. Elle courait sur la neige durcie, à l'écart de la route. Soudain, sur la route, apparut quelque chose de noir... Elle tendit les yeux et les oreilles. Quelque chose, en effet, marchait devant elle. On entendait même des pas mesurés. N'était-ce pas un blaireau ? Prudemment, respirant à peine, se tenant toujours de côté, elle dépassa la tache sombre, se retourna vers elle et la reconnut : c'était le petit chien à caboche

blanche qui au pas, sans se presser, s'en revenait à la loge.

« Pourvu qu'il n'aille pas encore me gêner ! » pensa la louve.

Et elle se mit à courir vite, le dépassant.

Mais la maisonnette était déjà proche. La louve, d'un des monticules de neige, ressauta sur le toit. Le trou de la veille était déjà rebouché avec de la paille que deux nouvelles perches maintenaient. La louve, vite, se mit à travailler des pattes et du museau, regardant si le petit ne revenait pas. Mais à peine la chaude haleine et l'odeur du fumier lui arrivaient-elles qu'un aboiement joyeux et connu retentit. C'était le jeune chien qui revenait. Il sauta près de la louve sur le toit, puis dans le trou, et, se sentant chez lui, au chaud, reconnaissant ses brebis, se mit à aboyer encore plus fort... Arâpka s'éveilla sous le hangar, et, flairant le loup, commença à hurler. Les poules caquetèrent et, quand Ignate, avec son fusil, apparut sur l'avant-porte, la louve effrayée était déjà loin.

— *Fuut!* siffla Ignate, *fuut!* Marche à toute vapeur !

Il lâcha la détente ; le coup rata ; il la lâcha une seconde fois ; encore un raté ; il la lâcha une troisième fois : une immense fusée de flamme sortit du canon et un assourdissant « boum » retentit. Le recul lui battit fortement l'épaule, et tenant d'une main son fusil et, de l'autre, sa hache, il alla voir d'où provenait le bruit.

Peu après, il rentra dans l'isba.

— Qu'y a-t-il? lui demanda d'une voix enrouée, réveillé par le bruit, un pèlerin qui passait la nuit chez lui.

— Rien... répondit Ignate. Sotte histoire! Notre Caboché-Blanche a pris l'habitude de dormir au chaud avec les brebis; mais il n'a pas l'idée d'entrer par la porte : il essaie d'entrer par le toit. L'autre nuit, il a défait le toit et est allé se promener, le gredin! Maintenant il revient, et il a encore disloqué le toit.

— Bête de chien.

— Oui, un ressort, sauté dans sa cervelle. Les imbéciles, soupira Ignate en remontant s'étendre sur le four, je les déteste à mort!... Allons, homme de Dieu, il est encore trop tôt pour se lever; dormons à toute vapeur...

Et le matin il fit approcher de lui Caboché-Blanche, lui tira fortement les oreilles et, le fustigeant avec une verge, il lui répétait coup sur coup :

— Il faut entrer par la porte!... Entrer par la porte!... Entrer par la porte!

LA CUISINIÈRE PREND UN MARI⁽¹⁾

(1) Le véritable titre de Tchékhov est intraduisible. Il repose sur une naïveté d'enfant, du même genre que celle de *Un Événement* (p. 190-191). Il y a en russe deux verbes particuliers pour le fait d'un homme et pour celui d'une femme qui se marient. L'enfant du récit les confond et produit un effet d'une absurdité drôle comme qui dirait : *la Cuisinière prend femme.*

Gricha, gros petit garçon de sept ans, se tenait près de la porte de la cuisine, regardant par le trou de la serrure et écoutant. A son opinion, il se passait à la cuisine quelque chose d'extraordinaire et que l'on n'avait encore jamais vu.

Sur la table, où l'on hache la viande et l'oignon, était assis un homme grand et gros, roux et barbu, en capote de cocher, avec une grosse goutte de sueur sur le nez. Le cocher tenait sur les cinq doigts de sa main droite une soucoupe, humant du thé, et croquant un morceau de sucre avec un tel bruit que Gricha en avait froid dans le dos.

En face du cocher, était assise sur un tabouret sale, la vieille bonne, Axinia Stépânovna, qui buvait, elle aussi, du thé. La figure de la bonne était grave et rayonnait en même temps d'une sorte de triomphe.

Le factotum de la cuisine, la cuisinière Pélaguèia, s'affairait près du fourneau et tâchait de cacher son visage, sur lequel Gricha voyait une véritable illumination. Sa figure était en feu et passait par toutes les couleurs, à commencer par le rouge sombre et à finir par la pâleur cadavérique. Pélaguèia, de ses mains tremblantes, remuait sans cesse des couteaux, des fourchettes, du bois, des torchons ; elle se mouvait, grognait,

faisait du bruit, mais ne faisait rien en somme. Elle ne regardait pas un instant la table sur laquelle on prenait le thé, et répondait à bâtons rompus, durement, sans tourner la tête, aux questions que la bonne lui posait.

— Mangez, Danilo Sémiônytch, disait la bonne au cocher. Et pourquoi ne buvez-vous toujours que du thé? Prenez aussi de la vodka!

Et la bonne approchait de l'invité un 40° de védro (1) et un verre, ce que faisant elle avait une expression des plus rusées.

— Je n'en prends pas, madame... non!... refusait le cocher. Ne me forcez pas, Akssinia Stépânovna!

— Quel homme êtes-vous?... Un cocher qui ne boit pas!... Un célibataire ne peut pas se passer de boire. Buvez donc!

Le cocher regardait du coin de l'œil la vodka et la figure rusée de la bonne, et son visage prenait une expression non moins rusée: « Non, avait-il l'air de dire, tu ne m'y prendras pas, vieille sorcière! »

— Je ne bois pas, madame, disait-il, dispensez-m'en, madame!... Dans notre métier, cette faiblesse ne vaut rien. L'ouvrier peut boire parce qu'il reste assis à la même place; nous, nous sommes toujours à la vue du public. N'est-ce pas vrai? Que nous allons au cabaret, on peut nous voler notre cheval; si on a bu, c'est encore pire: on

(1) Le védro vaut 12 litres 29. (Tr.)

peut s'endormir et tomber de son siège. Voilà ce que c'est !

— Combien gagnez-vous par jour, Danîlo Sémiônnytch ?

— C'est selon. Certains jours, on roule pour un billet vert (1) et, un autre jour, on va remiser sans un sou. Les jours changent. Au jour d'aujourd'hui notre métier ne vaut rien de rien. Des cochers, vous le savez, il y en a en veux-tu en voilà ; le foin est cher et le client est serré ; il tâche plus et plus de prendre l'omnibus. Malgré tout, il faut remercier Dieu, il n'y a pas à se plaindre ! On mange à sa faim, on est habillé, et... on peut même rendre heureux quelqu'un d'autre... (le cocher loucha du côté de Pélaguèia)... si on lui plaît.

Grîcha n'entendit pas ce qui suivit. Sa maman, passant près de la porte, l'envoya travailler dans la chambre aux enfants.

— Va travailler ! Ce n'est pas ton affaire d'écouter ici.

Revenu dans la chambre, Grîcha mit devant lui le *Rodnoé Slovo* (2), mais il n'avait pas l'esprit à la lecture ; tout ce qu'il venait de voir suscitait dans son esprit trop de questions.

« La cuisinière prend un mari... pensait-il. C'est drôle. Je ne comprends pas pourquoi on se marie ? Maman s'est mariée avec papa, ma cousine Vièra s'est mariée avec Pâvel Anndréitch, mais avec

(1) Trois roubles d'autrefois. (Tr.)

(2) *La Parole natale*. Premier recueil de lectures enfantines à l'usage des écoles (Tr.).

papa et Pâvel Anndréitch, du moins on le pouvait. Ils ont des chaînes de montres en or, de beaux vêtements et ils ont toujours des chaussures cirées. Mais épouser cet effrayant cocher au nez rouge et qui a des bottes de feutre... fi !... Et pourquoi donc la bonne veut elle que la malheureuse Pélaguèia l'épouse? »

Quand le cocher fut parti, Pélaguèia entra dans l'appartement pour le mettre en ordre. Son agitation n'était pas encore tombée. Elle avait la figure rouge et effrayée. Elle touchait à peine le parquet de son balai de bouleau et balayait jusqu'à cinq fois le même endroit. De longtemps elle ne quitta pas la chambre où était la mère de Gricha. Évidemment elle craignait la solitude. Elle désirait parler, partager avec quelqu'un ses impressions, ouvrir son cœur...

— Il est parti ! dit-elle d'un ton grognon, voyant que la maman n'entamait pas la conversation.

— Il a l'air brave homme, dit la maman, sans quitter des yeux sa broderie, sérieux, pas buveur.

— Par Dieu, madame, s'écria tout à coup Pélaguèia, devenant toute rouge, je ne le prendrai pas ! Par Dieu, je ne le prendrai pas !

— Ne fais pas la sotte ; tu n'es pas une enfant. C'est une affaire sérieuse ; il faut y réfléchir ; mais il n'y a pas à crier ainsi pour rien... Il te plaît ?

— Quelle idée, madame ! fit Pélaguèia, honteuse. Vous dites des choses..., ma parole !...

« Elle aurait pu dire : « il ne me plaît pas ! » pensa Gricha.

— Comme tu fais des manières, tout de même !.. te plaît-il ?

— Mais il est vieux, madame ! Heu ! heu !...

— Quelle idée, encore ! se mit dans l'autre chambre, à crier la bonne. Il n'a pas encore quarante ans ! Quel besoin as-tu d'un jeune homme ? Sotte, ce n'est pas la beauté qui fait le bonheur (1)... Marie-toi ; ne cherche pas plus loin !

— Par Dieu, piaula Pélaguèia, je ne l'épouserai pas !

— Tu en fais des façons !... Quel diable te faut-il ? Une autre s'inclinerait jusqu'à terre, et toi tu dis : « Je ne le prendrai pas ! » Tu passes ton temps à faire de l'œil aux facteurs et aux *lépétiteurs*. Le *lépétiteur* qui vient pour Grichénka, madame (2), elle se donne des cors aux yeux à force de le regarder... Ouh ! l'éhontée !

— Avais-tu vu ce Danilo avant ? demanda la maman.

— Où l'aurais-je vu ? Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois... C'est Akssinia qui l'a amené de je ne sais où, ce diable damné !... D'où m'est-il tombé sur le dos ?

Pendant le dîner, tandis que Pélaguèia servait, tous les convives la dévisageaient et la taquinaient au sujet du cocher. Elle rougissait affreusement et riait d'un petit rire forcé.

(1) Mot à mot : Ce n'est pas l'eau d'un visage que l'on boit. (Tr.)

(2) Pour le petit Gricha. (Tr.)

— Ce doit être honteux de se marier... pensait Gricha... horriblement honteux !

Tous les plats étaient trop salés. Le sang coulait des poulets mal cuits, et, pour comble, les assiettes et les couteaux glissaient à tout moment des mains de Pélaguèia, comme de dessus une planche inclinée. Mais nul ne lui faisait un mot de reproche, comme si chacun comprenait son état d'esprit. Une fois seulement monsieur jeta sa serviette avec colère et dit à maman :

— Quel besoin as-tu de marier tout le monde, hommes ou femmes ? Est-ce que ça te regarde ? Qu'ils se marient tous seuls, à leur guise !

Après le dîner, les cuisinières et les femmes de chambre voisines affluèrent à la cuisine, et on entendit marmotter jusqu'au soir. D'où avaient-elles appris la demande en mariage, Dieu le sait ! S'étant réveillé à minuit, Gricha entendit la bonne et la cuisinière qui chuchotaient derrière la cloison dans la chambre aux enfants. La bonne l'endoctrinait, et la cuisinière tantôt sanglotait, tantôt riait aux éclats. Gricha, s'étant rendormi, vit en rêve Pélaguèia enlevée par Tchernomore et la sorcière (1)...

Le lendemain le calme revint... La vie, à la cuisine, reprit ensuite son cours, comme s'il n'y avait pas au monde de cocher... Parfois seulement la bonne mettait son châle neuf, prenait une expression solennelle et sévère, et disparaissait quelque

(1) Magicien du poème de Poûchkine, *Rousslane et Lioudmîla*. (Tr.)

part pendant deux heures, évidemment pour des pourparlers... Pélaguèia ne voyait pas le cocher ; lorsqu'on lui en parlait, elle éclatait en sanglots, et criait :

— Ah ! qu'il soit trois fois maudit si je pense à lui ! Fi !

Un soir que Pélaguèia et la bonne taillaient un tissu avec application, maman entra dans la cuisine et dit :

— Naturellement tu peux l'épouser, c'est ton affaire ; sache seulement, Pélaguèia, qu'il ne peut pas vivre ici ! Tu sais que je n'aime pas qu'il y ait quelqu'un à la cuisine... Songes-y bien et comprends-le !... Et je ne te laisserai pas coucher hors d'ici...

— Dieu sait ce que vous pensez, madame ! piaula la cuisinière. Pourquoi me reprochez-vous cet homme ? Qu'il devienne enragé !... En voilà encore un qui m'est tombé sur le dos ! qu'il aille...

Gricha, ayant un dimanche matin jeté un coup d'œil à la cuisine, s'immobilisa de surprise : la cuisine était bondée de monde. Il s'y trouvait les cuisinières de tous les appartements, le gardien de la maison, deux agents, un sous-officier galonné, et le jeune Filka... Ce Filka flânait d'ordinaire près de la buanderie où il jouait avec les chiens. Maintenant, peigné, coiffé, il tenait une image sainte à revêtement de paillon. Au milieu de la cuisine était debout Pélaguèia, en robe neuve d'indienne et une fleur dans les cheveux. Près d'elle

était le cocher. Les futurs, tous deux rouges et en sueur, battaient fortement des yeux.

— Allons... je crois qu'il est temps... commença le sous-officier après un long silence.

Pélaguèia, le visage tout froncé, se mit à sangloter... Le sous-officier prit sur la table un grand pain, se plaça à côté de la bonne et commença à lui donner sa bénédiction. Le cocher s'approcha du sous-officier, se prosterna brusquement et profondément devant lui et lui baisa la main avec bruit. Devant Akssinia, il fit de même. Pélaguèia le suivit machinalement et fit des prosternations profondes. La porte du dehors s'ouvrit enfin ; un brouillard blanc pénétra la cuisine de son odeur, et toute l'assemblée sortit avec bruit dans la cour.

— La pauvre, la pauvre ! pensait Gricha, entendant les sanglots de la cuisinière. Où l'emmène-t-on ? Pourquoi papa et maman ne la défendent-ils pas ?

Après le mariage on chanta et jusqu'au soir on joua de l'accordéon dans la buanderie. Maman ne faisait que se fâcher de ce que la bonne sentit la vodka et de ce que, à cause de la noce, il n'y eût personne pour chauffer le samovar. Quand Gricha alla au lit, Pélaguèia n'était pas encore rentrée.

« La pauvre, pensait-il, elle pleure maintenant quelque part dans l'obscurité ! Et le cocher lui dit : Chut ! chut ! »

Le lendemain matin, la cuisinière était à sa cuisine. Le cocher y vint une minute. Il remercia

madame et, ayant durement regardé Pélaguèia, il dit :

— Madame, surveillez-la ; tenez-lui lieu de mère et de père ! Et vous aussi, Akssinia Stépânovna, — dit-il à la bonne, — ne la délaissez pas ! Ayez l'œil à ce que tout soit en ordre..., comme il faut... sans fredaines !... Et aussi, madame, veuillez bien m'avancer cinq roubles sur les gages d'elle. Il faut que j'achète un collier neuf.

Encore une énigme pour Gricha ! Pélaguèia vivait libre, à son gré, sans rendre de comptes à personne, et, tout à coup, sans rime ni raison, un étranger arrivait qui tenait d'on ne sait où un droit sur sa conduite et son avoir !... Gricha en portait peine. Il voulait passionnément, jusqu'à en pleurer, consoler cette victime, estimait-il, de la violence des hommes. Ayant choisi à l'office la plus grosse pomme, il se glissa dans la cuisine, la fourra dans la main de Pélaguèia, et s'enfuit en courant.

LE PÈRE DE FAMILLE

Cela arrive après une forte culotte ou après une forte beuverie, quand on a de la dyspepsie.

Stépane Stépânytch Jiline se réveilla d'une humeur extraordinairement sombre. Flappi, hérissé, l'air piteux, le teint gris, il avait une expression de mécontentement, comme s'il était blessé ou dégoûté de quelque chose. Il s'habilla lentement, but lentement son eau de Vichy et se mit à aller de chambres en chambres.

— Je désirerais savoir, grogna-t-il, furieux, se drapant dans sa robe d'appartement et expectorant avec bruit, quel a-nimal marche ici et ne ferme pas les portes? Qu'on me ramasse ce papier! Pourquoi traîne-t-il ici? Nous avons vingt domestiques et il y a moins d'ordre que dans une taverne. Qui vient de sonner? Qui s'est amené?

— C'est la bonne vieille Annphïssa, la sage-femme qui mit au monde notre Fédia, répond sa femme.

— Que de pique-assiette il traîne ici!...

— On ne peut te comprendre, Stépane Stépânytch! C'est toi-même qui l'as invitée, et, maintenant, tu te fâches!

— Je ne me fâche pas, je parle! Tu devrais, la petite mère, t'occuper de quelque chose au lieu de rester ainsi les bras croisés et de me cher-

cher noise ! Je ne comprends pas ces femmes-là ! je le jure sur mon honneur ; je-ne-les-com-prends-pas ! Comment peuvent-elles passer des journées entières à ne rien faire ! Le mari travaille, peine comme un animal, comme un bœuf, et la femme, la compagne de sa vie, reste comme un bijou à ne rien faire, et n'attend que l'occasion de se disputer par ennui avec lui. Il est temps, petite mère, de quitter ces habitudes de pension ! Tu n'es plus à l'Institut (1), ni une demoiselle, mais une épouse, une mère ! Tu te détournes ? Aha ! il t'est désagréable d'entendre ces dures vérités ?

— Il est étrange que tu ne dises ces vérités-là que quand tu souffres du foie !

— Bon, commence les scènes, commence !...

— Hier soir, es-tu allé faire la fête ? Ou as-tu joué aux cartes chez quelqu'un ?...

— Et si même cela était ! Qui cela regarde-t-il ? Suis-je obligé de rendre des comptes à quelqu'un ? N'est-ce pas mon argent que je joue ? Ce que je dépense et ce que l'on dépense dans cette maison est à moi ! Entendez-vous ? est à moi !

Et ainsi de suite, tout dans ce genre-là.

Mais à aucun moment Stépane Stépânytch ne raisonne davantage, n'est plus vertueux, plus sévère et plus juste qu'à dîner, alors que tous ses familiers l'entourent. Cela commence ordinairement dès le potage. La première cuiller avalée,

(1) Voyez note p. 6.

Jiline fronce tout à coup les sourcils et cesse de manger.

— Le diable sait ce que c'est... marmonne-t-il. Il faudra sans doute aller manger à l'auberge.

— Qu'y a-t-il donc ? demande sa femme, inquiète. La soupe n'est pas bonne ?

— Je ne sais quel goût de porc il faut avoir pour manger une pareille mixture ! C'est trop salé, ça sent le torchon... Les oignons sont comme des espèces de punaises... C'est tout simplement ignoble, Annphïssa Ivânovna ! dit-il en se retournant vers la vieille sage-femme. Chaque jour je donne pour le marché une masse d'argent... je me refuse tout, ... et voilà comme on me nourrit ! On veut sans doute que je quitte mon service pour venir faire moi-même la cuisine ?

— La soupe est bonne aujourd'hui... remarque timidement la gouvernante.

— Oui?... dit Jiline, fermant rapidement les yeux, vous trouvez !... Chacun son goût ! Il faut avouer que de façon générale, Varvâra Vassiliévna, mes goûts et les vôtres diffèrent fortement ! Ainsi, la conduite de ce garçon vous plaît (Jiline désigne d'un geste tragique son fils Fédia) ; vous êtes enchantée de lui, et, moi... j'en suis indigné !... Oui, madame !

Fédia, enfant de sept ans, à la figure pâle et malade, cesse de manger et baisse les yeux, devenant encore plus pâle.

— Oui, madame, vous en êtes enchantée, et moi, je suis indigné !... Qui de nous a raison ? Je

ne sais ; mais j'ose penser que moi, le père, je connais mieux mon fils que vous ! Voyez comme il est assis ! Est-ce ainsi que se tiennent les enfants bien élevés ? Tiens-toi bien !

Fèdia lève le menton et allonge le cou ; il lui semble que de cette façon-là il est assis plus droit. Des larmes montent à ses yeux.

— Mange ! Tiens ta cuiller comme il faut ! Attends, mauvais garçon, je vais m'en prendre à toi ! Ne pleure pas ! Regarde-moi droit dans les yeux !

Fèdia tâche de regarder son père, mais son visage tremble ; ses yeux sont pleins de larmes.

— Ah ! ah !... tu pleures ? Tu es en faute et encore tu pleures ? Va te mettre au coin, animal !

— Mais... qu'il mange avant !... intervient la mère.

— Sans manger !... De pareils chenap... de pareils polissons n'ont pas le droit de dîner !...

Fèdia, la figure crispée et tout le corps convulsé, se laisse glisser de sa chaise et va se mettre au coin.

— Et ce n'est pas fini !... continue le père. Si personne ne veut s'occuper de ton éducation, soit ! je commencerai, moi !... Avec moi, mon petit, tu fileras droit, et tu ne pleureras pas à table ! Nigaud ! Il faut travailler, comprends-tu ? Il faut travailler ! Ton père travaille ; toi aussi, travaille ! Personne n'a le droit de manger du pain sans le gagner ! Il faut être un homme ! Un-hom-me !

— Cesse, au nom du ciel ! lui dit sa femme en

français. Au moins ne nous insulte pas devant des étrangers... La vieille entend tout, et, maintenant, grâce à elle, toute la ville saura...

— Je ne crains pas les étrangers, répond Jiline en russe. Annphïssa Ivânovna voit que ce que je dis est juste. Alors, à ton sens, je dois être content de ce gamin? Sais-tu ce qu'il me coûte? Sais-tu, misérable gamin, combien tu me coûtes? Ou bien, crois-tu que je fabrique l'argent et que je l'ai pour rien? Ne braille pas? Tais-toi! M'entends-tu, oui ou non? Tu veux que je te fouette, sacré gredin?

— C'est insupportable, à la fin! dit la mère en se levant et jetant sa serviette sur la table. Il ne nous laisse jamais dîner en paix! Voilà où ton morceau de pain m'est resté!

Et avec un geste qui remonte jusqu'à sa nuque, elle sort de la salle à manger en portant son mouchoir à ses yeux.

— Elles sont fâchées... grogne Jiline, en souriant avec contrainte. Elles ont été élevées à la douce... C'est comme ça, Annphïssa Ivânovna, on n'aime pas, aujourd'hui, à entendre la vérité!... Et encore c'est notre faute!...

Quelques minutes passent dans le silence. Jiline jette un regard sur les assiettes et, remarquant que personne n'a encore touché au potage, il soupire profondément et arrête ses yeux sur le visage rouge et rempli de terreur de la gouvernante.

— Pourquoi ne mangez-vous pas, Varvâra Vassiliévna? demande-t-il. Vous êtes fâchée? Vrai-

ment?... La vérité ne vous plaît pas? Veuillez bien m'excuser! Tel est mon caractère! Je ne puis mentir... Je dis toujours la pure vérité (1). (*Un soupir.*) Je remarque cependant que ma présence ici est désagréable. On ne peut devant moi ni parler ni manger... Eh bien, mais il n'y avait qu'à me le dire! je serais parti... Je pars moi aussi.

Jiline se lève et se dirige avec dignité vers la porte. En passant devant Fédia qui pleure, il s'arrête :

— Après tout ce qui s'est passé ici, dit-il à l'enfant en rejetant la tête en arrière, vous êtes libre, libre! Je ne me mêle plus de votre éducation. Je m'en lave les mains! Je vous prie de m'excuser si, à titre de père, voulant sincèrement votre bien, je vous ai dérangé, vous et vos éducatrices. Du reste, une fois pour toutes, je décline toute responsabilité sur votre sort...

Fédia sanglote et hurle encore plus fort. Jiline se retourne avec dignité vers la porte et s'en va dans sa chambre.

Ayant fait la sieste après le dîner, Jiline commence à ressentir du remords. Il a honte de sa femme, de son fils, d'Annphïssa Ivânovna; il se sent même une insupportable angoisse en se souvenant de ce qu'il a fait au dîner; mais son amour-propre est trop grand; il lui manque le courage d'être sincère, et il continue à boudier et à grommeler...

(1) Mot à mot : la mère-vérité. (Tr.)

Le lendemain, à son réveil, il se sent d'excellente humeur et sifflote gaiement en se levant. Venant au petit déjeuner, dans la salle à manger, il y trouve Fédia, qui, à sa vue, se lève et le regarde effaré.

— Eh bien, quoi, jeune homme? lui demande-t-il gaiement, en se mettant à table. Quoi de neuf, jeune homme? On va bien? Allons, viens, gros pâté, embrasser ton père.

Fédia, pâle, la figure sérieuse, s'approche de son père et effleure sa joue de ses lèvres tremblantes; puis il s'éloigne et s'assied en silence à sa place.

L'ENVIE DE DORMIR

La nuit.

Varka, petite bonne de treize ans, remue le berceau dans lequel un enfant est couché ; elle marmonne d'une voix à peine perceptible :

Do-do, l'enfant do, (1)
Une berceuse je vais chanter...

Devant l'icône brûle une petite lampe verte. Une corde tendue traverse la chambre et porte, suspendus, des langes et un long pantalon noir. La veilleuse fait au plafond une large tache verte, et les langes et le pantalon projettent leurs longues ombres sur le poêle, sur le berceau et sur Varka... Quand la veilleuse se met à vaciller, la tache et les ombres s'animent et entrent en branle comme s'il faisait du vent. On étouffe. Cela sent la soupe aux choux et le cuir de bottes.

L'enfant pleure. Il est depuis longtemps enrroué et exténué à force de pleurer ; mais il continue toujours à pleurer ; on ne sait quand il cessera.

Et Varka veut dormir. Ses yeux se collent, sa tête s'affaisse, son cou lui fait mal. Elle ne peut remuer ni les paupières ni les lèvres, et il lui

(1) *Baïou-baïouchki-baïou.* (Tr.)

semble que sa figure est sèche, comme en bois, que sa tête est petite comme une tête d'épingle.

— Do-do, l'enfant do, — ronronne-t-elle, — du gruau, je vais te cuire...

Un grillon craquète dans le four. Derrière la porte de la chambre voisine, ronflent le patron et son apprenti, Afanâssii... Le berceau grince plaintivement. Varka fredonne et tout cela se fond en un nocturne endormant qu'il est très doux d'entendre quand on se met au lit. Mais, présentement, cette musique ne fait qu'énervner Varka et l'accabler parce qu'elle donne envie de dormir, et la petite bonne ne doit pas dormir. Si Varka — Dieu l'en préserve! — s'endort, les patrons la battront...

La veilleuse vacille; la tâche verte et les ombres entrent en branle, se glissent dans les yeux mi-clos et fixes de Varka. Et, dans son cerveau, à moitié endormi, se forment des rêves vagues. Elle voit de sombres images qui se poursuivent dans le ciel et crient comme un enfant. Mais le vent souffle, les nuages disparaissent, et Varka voit une large route couverte d'une boue liquide. Un train de chariots roule sur la route; des gens passent avec des besaces au dos; des ombres rôdent çà et là. De chaque côté de la route, à travers le brouillard froid et rébarbatif, on distingue des bois. Soudain les gens aux besaces et les ombres, se couchent à terre dans la boue liquide. « Pourquoi faites-vous ça? » demande Varka. « Dormir, dormir! » lui répondent les gens. Et ils s'assoupissent

lourdement, dorment délicieusement. Sur les fils télégraphiques des corbeaux sont perchés et des pies, criant comme un enfant, tâchent de les éveiller.

— Do-do, l'enfant do, ronronne Varka, une berceuse je vais chanter...

Et maintenant elle se voit dans une isba sombre, où l'on étouffe. Sur le sol se retourne feu son père, Iéfime Stépânov. Elle ne le voit pas, mais elle l'entend. C'est la souffrance qui le fait se rouler à terre et gémir. « Sa hernie se déchaîne », comme il dit. Il souffre tant qu'il ne peut prononcer un mot ; il ne fait qu'aspirer l'air, et ses dents font comme un roulement de tambour continu : bou-bou-bou-bou...

Sa mère, Pélaguèia, a vite couru chez les maîtres dire qu'Iéfime se meurt. Il y a longtemps déjà qu'elle est partie et il faut qu'elle rentre. Varka, couchée sur le four, ne dort pas ; elle prête l'oreille au « bou-bou-bou-bou » de son père. Mais quelqu'un arrive près de l'isba. Les maîtres envoient un jeune médecin de la ville, qui se trouvait chez eux. Le docteur, dans l'obscurité entre dans l'isba. On ne le voit pas, mais on l'entend qui tousse et fait battre la porte.

— Éclairez-moi ! dit-il.

— Bou-bou-bou-bou... répond Iéfime.

Pélaguèia se précipite vers le four et se met à chercher le tesson de pot dans lequel elle met les allumettes. Une minute passe dans le silence. Le docteur, ayant fouillé dans ses poches, fait partir une allumette.

— Tout de suite, petit père, dit Pélaguèia, se précipitant hors de l'isba, tout de suite...

Et elle revient peu après avec un bout de chandelle.

Les joues d'Iéfime sont roses ; ses yeux brillent ; son regard est extraordinairement aigu comme s'il pénétrait de part en part l'isba et le docteur.

— Eh bien, voyons ? Quelle drôle d'idée as-tu ? dit le docteur en se penchant vers lui. Ehé ! as-tu ça depuis longtemps ?

— Comment, monsieur ?... C'est le temps de ma mort, Votre Noblesse !... Je n'ai plus à rester vivant...

— Ne dis pas de bêtises... on te guérira !

— A votre idée, Votre Noblesse ! Je vous en remercie humblement, mais je comprends... Si la mort est venue, qu'y a-t-il à faire ?

Le docteur examine Iéfime pendant un quart d'heure, puis il se redresse et dit :

— Moi, je ne puis rien... Il faut que tu te fasses mener à l'hôpital. On t'y opérera. Vas-y tout de suite... Vas-y sans faute !... Il est un peu tard à présent : à l'hôpital, tout le monde dort ; mais ça ne fait rien : je vais te donner un mot. Tu entends ?

— Petit père, s'écrie Pélaguèia, mais comment ira-t-il ? Nous n'avons pas de cheval.

— N'importe. J'en demanderai à vos maîtres. Ils en donneront un.

Le docteur part ; la chandelle s'éteint et on entend à nouveau : « bou-bou-bou-bou... »

Une demi-heure plus tard, quelqu'un approche

de l'isba. Les maîtres envoient une petite charrette pour se rendre à l'hôpital. Iéfime s'apprête et part...

Puis, voilà qu'arrive un clair et beau matin. Pélaguèia n'est pas à la maison. Elle est allée à l'hôpital savoir ce que devient Iéfime. Quelque part un enfant pleure, et Varka entend quelqu'un qui ronronne de sa voix :

« Do-do, l'enfant do, une berceuse je vais chanter... »

Pélaguèia revient ; elle se signe et murmure :

— La nuit, on la lui a remise en place, et, le matin, il a rendu son âme à Dieu... Le royaume des cieux soit à lui, et la paix éternelle !... Ils disent qu'on s'y est pris trop tard... Il aurait fallu plus tôt...

Varka va pleurer dans le bois, et, tout d'un coup, quelqu'un la frappe sur la nuque si fort qu'elle cogne de la tête contre un bouleau. Elle lève les yeux et voit devant elle son patron, le cordonnier.

— Que fais-tu, galeuse ? lui dit-il. Le petit pleure, et tu dors !...

Il lui tire fortement l'oreille ; Varka redresse la tête, remue le berceau et refredonne la chanson. La tache verte, et les ombres des langes et du pantalon oscillent, clignent, et reprennent bientôt possession de son cerveau. Elle revoit la route couverte de boue liquide. Les gens aux besaces et les ombres étendues dorment profondément. Varka, en les regardant, ressent une folle envie de dormir. Elle se coucherait avec délices,

mais Pélaguëia, marche près d'elle et la talonne. Toutes deux, en hâte, se rendent en ville pour se placer.

— Une petite aumône, au nom du Christ ! demande sa mère aux passants. Faites paraître la bonté de Dieu, gens miséricordieux !..

— Passe-moi l'enfant ! lui répond une voix connue. Passe-moi l'enfant ! répète la même voix, déjà rude et fâchée... Tu dors, gredine ?

Varka sursaute, regarde autour d'elle, et comprend. Il n'y a ni route, ni Pélaguëia, ni passants : seule, sa patronne, venue allaiter le petit, est au milieu de la chambre.

Pendant que la grosse patronne, aux larges épaules, donne le sein et calme l'enfant, Varka, debout, la regarde, et attend qu'elle ait fini. Derrière les fenêtres, l'air bleuit déjà ; au plafond les ombres et la tache verte pâlisent sensiblement ; bientôt ce va être le matin.

— Prends-le ! dit la patronne, boutonnant sa chemise sur sa poitrine. Il pleure. On a dû lui jeter un mauvais sort...

Varka prend l'enfant, le pose dans le berceau et se remet à le bercer... La tache verte et les ombres disparaissent peu à peu ; il n'y a plus rien qui puisse entrer dans sa tête et embrumer son cerveau ; mais elle a, comme avant, une effroyable envie de dormir. Varka appuie sa tête sur le bord du berceau et se balance de tout le corps pour vaincre le sommeil ; mais ses yeux se ferment ; elle a la tête lourde.

— Varka, crie la voix du patron derrière la porte, allume le four !

Il est donc déjà temps de se lever et de commencer son ouvrage. Varka quitte le berceau et court au hangar, chercher du bois. Elle est contente. Lorsqu'on marche et court, on a moins envie de dormir que lorsqu'on reste assis. Elle porte le bois, allume le four ; elle sent se défriper sa figure engourdie et ses idées s'éclaircir.

— Varka, lui crie la patronne, prépare le samovar !

Varka casse du petit bois, mais elle a à peine le temps de l'allumer et de le mettre dans le tuyau qu'elle entend un nouvel ordre :

— Varka, nettoie les caoutchoucs du patron !

Elle s'assied par terre, nettoie les caoutchoucs et songe qu'il serait bien de fourrer sa tête dans cette grande chaussure profonde et d'y dormir un peu... Et tout à coup le caoutchouc grandit, enfle, remplit toute la pièce. Varka laisse tomber la brosse, mais elle redresse la tête, écarquille les yeux et tâche de regarder de manière à ce que les objets ne grandissent pas et ne dansent pas devant ses yeux.

— Varka, lave l'escalier devant la porte ! Ça vous fait honte devant les clients...

Varka lave l'escalier, fait les chambres, allume un second poêle, puis elle va et vient précipitamment dans la boutique. Il y a beaucoup de travail ; pas une minute libre.

Mais il n'est rien de plus pénible que de rester

à la même place devant la table de la cuisine à éplucher les pommes de terre. La tête s'incline vers la table ; les pommes de terre dansent devant les yeux ; le couteau lui tombe des mains, et la grosse et méchante patronne tourne autour d'elle, manches retroussées, et parle si haut que ses oreilles bourdonnent. Il est dur aussi de servir à table pendant le dîner, de laver, de coudre ; il y a des minutes où l'on veut à tout prix se coucher à terre et dormir.

Le jour passe. En voyant les fenêtres s'assombrir, Varka serre ses tempes engourdies et sourit elle ne sait à quoi. La buée du soir caresse ses yeux qui se ferment et lui promet un prompt et profond sommeil. Le soir, il arrive du monde chez les patrons.

— Varka, crie la patronne, apprête le samovar !

Le samovar des patrons est petit ; avant que tous les convives soient servis, il faut le rallumer cinq fois. Après le thé, Varka reste immobile une heure à la même place ; elle regarde les gens et attend les ordres.

— Varka, cours acheter trois bouteilles de bière !

Varka quitte sa place avec entrain et tâche de courir vite pour chasser le sommeil.

— Varka, cours chercher de la vodka ! Varka, où est le tire-bouchon ? Varka, prépare le hareng !..

Voilà enfin les visites parties ; on éteint ; les patrons se couchent.

— Varka, berce le petit !

C'est le dernier ordre.

Le grillon crie dans le poêle. La tache verte, au plafond, et les ombres du pantalon et des langes investissent à nouveau les yeux à demi ouverts de Varka ; elles dansent et flottent dans sa tête.

— Do-do, l'enfant do ! fredonne-t-elle ; une berceuse je vais chanter...

Mais l'enfant crie et n'en peut plus de crier. Varka revoit la route boueuse, les gens aux besaces, sa mère, son père Iéfime ; elle comprend tout ; elle les reconnaît tous. Mais, dans son demi-sommeil, ce qu'elle ne peut pas comprendre, c'est quelle force lui lie les bras et les jambes, l'opprime et l'empêche de vivre. Elle regarde autour d'elle, cherche cette force pour se délivrer d'elle, mais ne la trouve pas. A la fin, harassée, elle tend toutes ses forces, elle tend sa vue, regarde au plafond la tache verte dansante ; et, prêtant l'oreille au cri, elle trouve l'ennemi qui l'empêche de vivre. Cet ennemi, c'est l'enfant.

Elle rit. Elle s'étonne de n'avoir pas pu comprendre plus tôt une si simple chose. La tache verte, les ombres, le grillon lui aussi, semblent rire et s'étonner.

La fausse image s'empare de Varka. Elle se lève du tabouret, et, avec un large sourire, sans baisser les yeux, va et vient dans la chambre. L'idée lui est agréable et la chatouille d'être à l'instant délivrée de l'enfant qui lui lie les bras et les jambes... Tuer l'enfant, et puis dormir, dormir, dormir...

Riant, clignant de l'œil et menaçant du doigt la tache verte, Varka s'approche à pas de loup du berceau et se penche sur l'enfant. L'ayant étouffé, elle s'étend rapidement à terre, riant de joie à l'idée de pouvoir dormir. Et, une minute après, elle dort profondément, comme une morte...

1888.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Le jour de fête.....	1
Vièrotchka	61
Remue-ménage.	85
Un problème.....	101
Zinotchka	115
Les mioches.....	127
Les gamins.....	139
Aventure d'un lycéen.....	153
Chez soi.....	161
Gricha	179
Un événement.....	187
Kachtânka	199
Caboche-Blanche	237
La cuisinière prend un mari.....	249
Le père de famille.....	261
L'envie de dormir.....	271